THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY LOS ANGELES

MONTPARNASSE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Poèmes.
Les Féeries.
Le Calumet.
Peindre.
Prikaz.
Le Livre et la Bouteille.
Ventes d'Amour.
L'Age de l'Humanité.
Vénus dans la Balance.
Métamorphoses de la Harpe et de la Harpiste.
Le Jour et la Nuit.
Saint André.
Odeur de Poésie.
Les Etoiles dans l'Encrier (*à paraître*).

ROMANS ET CONTES

Tendres Canailles.
Monstres choisis.
Le Manuscrit trouvé dans un chapeau.
Bob et Bobette en ménage.
C'est une belle fille.
L'Amant des Amazones.
La Négresse du Sacré-Cœur.
L'Entrepreneur d'illuminations.
Archives du Club des Onze.
Noces exemplaires de Mlle Sancée.
Donat vainqueur ou les Panathénées du IIe arrondissement.
Une Orgie a Saint-Pétersbourg.

CRITIQUE

La Jeune Peinture Française.
La Jeune Sculpture Française.
L'Art vivant.
Propos d'atelier.
Derain.
Friesz.
Utrillo.
Modigliani.
Cézanne.

ÉCRITS DE GUERRE

Le Chass'bi.
Histoires de Boches.

THÉATRE

Natchalo.
Deux hommes, une femme.
Sang d'Espagne (*ces trois ouvrages en collaboration avec René Saunier*).

ANDRÉ SALMON

MONTPARNASSE

EDITIONS ANDRÉ BONNE ★ 15, RUE LAS CASES, PARIS

COPYRIGHT 1950 BY ÉDITIONS ANDRÉ BONNE

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris la Russie

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
70 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA
MOUSSE DES PAPETERIES NAVARRE
DONT 50 NUMÉROTÉS DE 1 A 50 ET
20 EXEMPLAIRES H. C.

AEG 7.27.53

I

Ce soir d'automne 1903 que je vins m'asseoir sur une banquette du café de la « Closerie des Lilas », à côté de Paul Fort à la table de Jean Moréas, je ne me croyais du tout promis à la fortune d'écrire la première histoire, véridique et complète, de Montparnasse.

L'enfant de l'autre siècle, l'enfant qu'une nuit de 1888 éblouissait de ce feu d'artifice tiré sur la deuxième plate-forme de la Tour Eiffel en construction, à contempler d'un toit du cher boulevard, était-il marqué du signe qui le voudrait, quinze ans plus tard, installé à la taverne des poètes et des artistes, à l'autre extrémité de ce boulevard ? Il le faut croire vraiment marqué de ce signe, désigné de toute éternité pour tenter d'une chronique de Montparnasse les beaux esprits qui, non satisfaits d'honorer les lettres et les arts en leurs œuvres les mieux achevées, soutiennent leur dilection d'une brûlante curiosité des circonstances favorables à la multiplication de ces merveilles ou dont, au contraire, leurs auteurs eurent à si durement triompher.

Les astres contemplés sous le signe de la Balance, mon signe, les astres d'un ciel de Paris, la merveille du monde après celui d'Athènes, disait Moréas, d'un ciel de Paris tamisé par les glaces de la « Closerie », la closerie des astres sur la voussure rousse du petit Bois sacré que figurait la terrasse plantée et séparée violemment de l'univers philistin par le sabre haut

739242

levé du maréchal Ney, les astres dont la flamme égale à la parole incline, et souvent jusqu'à gouverner, ne me donnèrent pas à épeler si vite cette phrase particulière de mon destin écrit. Ce fut, soutiendrai-je, comme par obscurcissement fatal dans l'instant que Montparnasse ne pouvait pas encore éprouver la conscience de son avenir doré.

Tout est ici de l'ordre des souvenirs personnels.

On n'empruntera — Dieu m'en garde — rien à l'érudition d'autrui, quand il serait aussi facile que vain de ravir le bon Dulaure à son repos éternel pour réinstaller les Pères Chartreux au château de Vauvert hanté du diable, dérouler le film crapuleusement historique des mauvais garçons établissant leurs repaires dans les carrières (aujourd'hui confondues avec les catacombes) du faubourg Notre-Dame-des-Champs, cependant que le commun de ce faubourg faisait la guerre aux habitants de celui de Saint-Marcel.

De ces fastes brutaux, de ces épopées canailles, que nous reste-t-il? Peu.

Je me souviens pourtant de ces grandes et de ces petites gouapes, suffisamment résolues, et entre lesquelles le cher Charles-Louis Philippe put reconnaître son Bubu-de-Montparnasse, héritier en melon dur du coquin frisé sous le haut de forme et que, le nommant sans plus, tout cru, Montparnasse, Victor Hugo campe parmi ses *Misérables*.

Anciens du Bat' d'Af' et conscrits de la Correctionnelle, réclusionnaires à chevrons et moujingues du premier sapement, apaches dignes de ravir à l'impérieux Leca, avec l'assistance des apprentis faisant le guet, sa Casque d'Or, belle Hélène du Sébasto, ça descendait, au clair de lune et en bande, bras-dessus, bras-dessous, la rue de la Gaîté pleine des attraits d'une rue chinoise, parfumée de friture, arrosée de lumières violentes charriées par les ruisseaux. Nos

drôles bramaient, feulaient selon les tempéraments variables d'une unique nature, leur hymne provocateur, cynique et fier, orgueilleux et patibulaire :

Faut qu' ça pète ou qu' ça casse,
V'là les gars d' Montparnasse;
Ils sont tous rigolos;
Viv'nt les gars d' Montparno!

Et malheur au marloupin non natif qui se serait planté devant eux.

Est-ce que j'anticipe? Certes, et sagement. Je bouscule, je romps, je précipite.

On tient déjà Jean Moréas, Paul Fort, ce responsable de la belle aventure, Charles-Louis Philippe. Un peuple s'apprête à la victoire. Un fameux Etat indépendant va se constituer. La hâte nous sied quand vous n'avez, comme moi, souci que du Montparnasse digne de son nom; ce nom porté dûment, ainsi qu'écrit Verlaine du sien.

Il n'en ira donc que de ce Montparnasse devenu tout de bon le Mont Parnasse de Paris. A si délibérément négliger l'Histoire et ses serviteurs, il faut pourtant noter que ce nom lumineux fut, du temps qu'Apollon en personne illuminait le Louvre et la France entière, donné à une butte où aimaient de venir s'ébattre les écoliers de l'Université.

Une butte! Voilà bien notre affaire, et c'est le thème livré.

Une butte plus lente à se revêtir d'éclat que celle de l'autre rive, la Butte par excellence. Une butte qui sut attendre longtemps l'instant de sa victoire sur la vieille rivale, ivre d'un triomphe trop bref si cette vieille rivale tombée en décadence, livrée à l'exploitation méthodique du vice banal, l'allait perdre à son tour en la fascinant de ses modèles de perdition.

Ouvrez une école, vous fermez une prison, article

Olympio garde national, des illusions plein sa giberne. Ouvrez une boîte de nuit, vous fermez un atelier d'artiste et dix poètes s'enfuient; c'est, hélas! beaucoup moins contestable. Ajoutez à cela les malheurs de la guerre, dont il est bien malaisé de se taire traitant d'un morceau de la France d'à présent, et vous devrez admettre que s'il reste à Paris des Parisiens curieux de venir à Montparnasse étudier de près les mœurs de ses plus beaux fils, les pauvres courent au-devant de fichues illusions, réduits qu'ils seront, à de rares occasions près, à se contempler entre eux, perdus de phantasmes, jusqu'à prendre cet orthopédiste barbu de la rue La Fayette pour l'audacieux van Dongen ou tel professeur de morale civique à l'Ecole Turgot pour le chantre de la *Mort du Rêve*, Paul-Napoléon Roinard, qui est mort.

Tous les artistes qui firent le quartier bruissant de leurs noms l'ont-ils abandonné? Pas tous. Il y a eu pourtant pas mal de déménagements mémorables.

Il faut limiter à l'été de 1946 le temps que fut offert au badaud sympathisant le passage d'un authentique André Derain, sans qu'il puisse saisir cette chance précaire, le maître disparaissant comme il apparaissait, de toute la puissance de l'auto personnelle le reconduisant de son atelier du 120 de la rue d'Assas à l'appartement cossu de la rue de Varennes, ou bien à son château de Chambourcy.

L'atelier de la rue d'Assas avait été celui du peintre norvégien Peer Krohg, quand le bâtiment qu'il domine faisait encore partie du groupe d'ateliers du 3 de la rue Joseph-Bara, où nous reviendrons. A Peer Krohg succéda Léopold Lévy, par le critique Adolphe Basler, auteur du *Cafard après la fête* (qui attaque assez de mes amis, mais dans lequel je trouve tout de même de bonnes choses) défini savoureusement : « un Watteau d'après Cézanne ». L'atelier

devint libre, sous-loué à Derain, quand Léopold Lévy alla diriger les études picturales en l'Académie des Beaux-Arts d'Istambul; ce Constantinople, dont, bon exemple, Antoine en personne dirigea le Conservatoire. J'ai vu, à Ankara, les ouvrages des élèves de Léopold Lévy, tous dignes de figurer au Salon d'Automne. Ayant suffisamment donné aux Turcs à rêver de Montparnasse, Léopold Lévy s'est connu soudain saisi de ce que le romancier Jean Loubes nomme « le regret de Paris ». Le voici revenu rue d'Assas. André Derain a émigré quelque part en les Champs-Elysées.

Il se faut donc résigner à ne plus apercevoir que de hasard à Montparnasse les figures capitales de l'Art vivant. Mais hier!

Quel spectacle, tour à tour de foire et de féerie! Et quel tableau de labeurs malaisés à troubler de nos indiscrétions! Quelle vue fascinante de ces conférences à voix basses, piquées d'un grand cri soudain, et dont l'issue bouleverserait l'esthétique du monde connu!

C'est tout mon préambule.

* * *

II

Il me faut maintenant dire de ce qui nous retient, ce qui fut, comment advint ce qui fut; enfin ce qui demeure devant ce que l'on vit périr.

Sans doute, il y eut tout de suite à Montparnasse des gens de plume, gens à pinceaux et pétrisseurs de terre glaise; en revanche, peu de musiciens. En son ermitage de la rue d'Enfer (92, rue Denfert-Rochereau), Chateaubriand caressant son gros chat gris-roux, ramené du Vatican où il était né dans la loge de Raphaël, s'essayait à ressusciter, pour l'ornement des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ces jours écoulés que le temps a réduits à l'insubstance des fantômes. Dans l'une des premières maisons de la rue Notre-Dame-des-Champs, non loin du 19 où Sainte-Beuve habitera avec sa mère jusqu'en 1832, époque à laquelle il s'installe au 1 *ter* de la rue du Montparnasse (non sans la précaution de louer quelque chose sur les frontières, aux marches du pays, Cour du Commerce, et sous le nom de Charles Delorme, histoire de faire là ses farces), le 10 juillet 1829, l'auteur d'*Hernani* retient ses amis pour leur lire son nouveau drame.

Sous le consulat débonnaire de Jules Grévy, rue de Chevreuse, dans la maison basse ouvrant ses meilleures fenêtres sur le boulevard, et qui est maintenant celle du « Jockey », Jongkind le Hollandais précurseur de l'impressionnisme, viendra s'établir, avec ses chevalets, ses châssis, ses tubes, sa servante-maîtresse-élève et manager, poivrot grandiose, reten-

tissant, et qui ne cesse de braire que pour roucouler avec ses favoris : « bigeons » et « tortorelles » s'aimant d'amour tendre à travers l'atelier transformé en volière, non sans largement fienter sur les précieuses aquarelles. Jongkind était mort depuis plus que dix ans, et ailleurs, quand, dans la même maison, j'ai rendu visite à F.-A. Cazals, chansonnier-poète du *Jardin des ronces*, le meilleur iconographe de Pauvre Lélian et qui, anagrammatisant à la façon du maître bien-aimé qu'il lui advint de remplacer à l'hôpital, se plut à se nommer, en un refrain de ballade : « Le pauvre F.-A. C. » Effacé!

Malgré des gloires, des notoriétés éparses et dont la présence, ou plus rien que les ombres, jalonnait le chemin, de l'infirmerie de Marie-Thérèse au couvent du Sacré-Cœur, du terre-plein où le feu de peloton coucha le brave des braves, jusqu'à ce qui reste de l'hôtel de Turenne, on pouvait surtout rencontrer, au moment que va se constituer la vie montparnassienne dont nous allons connaître, de ces artistes résolus à trouver bon tout quartier leur proposant des gîtes suffisants et d'un loyer moindre qu'aux Ternes, ce canton cossu des portraitistes mondains, des hors concours, des membres de l'Institut, des fabricants de « grandes machines » pour le Salon, tous accueillis à cris de joie et toutes les ressources de la Voix d'Or, en l'hôtel baroque de leur voisine Sarah Bernhardt.

Logés tant bien que mal, le plus souvent assez mal, les artistes du Montparnasse de ces jours reculés ne se faisaient pas exagérément remarquer. Ils paraissaient rarement en corps. S'ils allaient au café, c'était dans une très petite boîte qu'à douze ils réussissaient d'emplir. Ou bien, à fréquenter de plus vastes établissements, c'était en braves gens qui, ayant eu bonne séance, se reconnaissaient le droit au bock, en fumant la pipe, sans plus d'éclat.

Leur présence ne contrariait en rien la manille ou le billard des habitués bourgeois. Il faut aussi savoir que le quartier fut long à accueillir aucun des artistes du genre révolté; Jongkind mesurait à peine la portée de ses découvertes, et c'est plus loin que son boulevard qu'il s'allait dignement soûler. Il faut savoir encore que les bourgeois de ce temps perdu se flattaient d'un esprit curieusement partagé entre le mépris d'un état qui ne nourrit pas toujours son homme et le respect d'un art auquel on devait, avec le *Rêve,* d'Edouard Detaille, la *Toussaint,* d'Emile Friant, l'*Invasion du Royaume de Cupidon,* de William Bouguereau (un maître ayant son atelier au 75 de la rue Notre-Dame-des-Champs, dans le bel immeuble dont il était propriétaire, exception notable, et qui ne sortait qu'en coupé), outre le joli monument de Gambetta, chef-d'œuvre du sculpteur Aubé et de l'architecte Boileau.

On ne doit pas croire que tout sera caractérisé du Montparnasse des dernières années du XIX^e^ siècle quand j'aurai précisé qu'on y trouvait encore des terrains vagues, et jusqu'en plein boulevard.

Des terrains vagues!

D'inquiétants lopins envahis d'une flore anémique autant que les gosses du pavé, qui s'y donnaient rendez-vous, trop bons élèves de cette pernicieuse école buissonnière de physique amusante et expérimentale. Les terrains vagues dont Steinlen, qui put en d'autres zones étudier les détails de leur aridité pittoresque, nous a laissé les meilleurs aspects. Les terrains vagues mal clos de palissades branlantes et que tirait au trottoir le poids des affiches collées aux planches, les unes par-dessus les autres, depuis, pour remonter aux limites du Déluge dont nous nous sommes promis de ne pas dépasser le cours, les proclamations contradictoires du distillateur radical Jacques

et du général Boulanger, jusqu'aux premières images vouées au triomphe tout neuf de la « petite reine d'acier », celle qui peignait en façon de météore double, gloires du Vélodrome des Arts Libéraux, les frères Farman en tandem sur fond de plein ciel d'azur sombre, et celle qu'en deux tons fit J.-L. Forain de la belle cycliste au boléro à manches gigot; Parisienne de modèle inédit et dont le sourire coincé conviait à visiter le Salon du Cycle.

On tenait pour déplorablement vrai qu'à la nuit tombée et les enfants couchés, les terrains vagues abritassent les complots des noirs filous, aussi à l'aise en ces champs clos que leurs anciens aux repaires du faubourg de Notre-Dame-des-Champs. On redoutait de voir, les nuits sans lune, rien qu'à la misérable clarté des becs de gaz, jaillir d'entre deux planches écartées d'une main violente la classique « terreur » dont frémissait le bourgeois d'alors.

La peur bourgeoise exagérait un brin. L'attaque nocturne n'a pas été quotidienne au cœur de Montparnasse; en revanche assez commune sur ses frontières, dans les parages extrêmes de la gare, singulièrement sous le pont du chemin de fer. Avant le prolongement du pont, les démolitions de bâtisses lépreuses et la construction de la gare des grandes lignes, l'endroit apparaissait sinistre. De la voûte du pont de pierraille lépreuse suintait, goutte à goutte, une eau noirâtre, sordide condensation de la vapeur enrobée de fumée. Ça symbolisait trop bien les suées de peur aux tempes bourdonnantes des bonnes gens contraints de se risquer là, passé minuit.

On assassinait commodément tout au long du boulevard Edgar-Quinet, sous les murs du cimetière. Malheur aux noctambules! Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés, et, spécialité des rôdeurs de l'endroit, de la manière à la fois la plus cruelle et la

plus vexante : on les sonnait. La méthode du sonneur se trouve à merveille exposée en un poème réaliste digne de survivre à tant d'ouvrages plus ambitieux du même moment; le poète faisant parler le sonneur :

J'attrap' les deux oreill's du gonce
Et pis j'y cogn' la têt' su' l' grès,
Pas su' l' pavé d' bois... ça s'enfonce.

Tandis que l' pavé d' grès, c'est dur...
Mêm' quand on n'a pas les mains lourdes,
Après quat' cinq coups on est sûr
Que l' sang y sort par les esgourdes.

Voilà bien de mesquines horreurs qui ne sont plus à la mesure de notre époque de large évolution. Le malfaiteur contemporain ne saurait plus limiter son ambition à des prises aussi misérables qu'une montre à saisir au gousset du rentier attardé, le petit vieux de la rue du Départ qui vient de dîner chez sa fille, rue Delambre, ou le porte-monnaie de l'ouvrier titubant dans les nuées vineuses d'un soir de paie. Les montres en or sont devenues rares, cependant que l'ouvrier ne se soûle plus, ne le voulant plus ou ne le pouvant absolument pas. Mais, d'abord, il n'est pas tellement stupide, ce malfaiteur contemporain, que de risquer, tout de même, de tomber un peu trop profond « dans le trou » pour, en somme, guère mieux que « des haricots », qu'il dit, alors que tant de ressources nouvelles et fortes de la coutume sinon du Droit se proposent à son esprit d'affranchi.

Parce que nous fouillons la cendre des vieux calendriers, parce que nous avons aussi pris la précaution d'écrire que tout ne serait pas caractérisé du pays rien qu'à fixer l'attention sur les hiatus des terrains vagues, revenons à ces lieux inquiétants. Ce sera pour poser une question en fournissant la réponse que

n'attendaient, ni les distraits, ni ceux trop enclins à céder au sentiment immédiatement figuratif d'une chose, alors que la raison commande d'en rechercher l'absolue réalité. Qu'est-ce qu'un terrain vague?

Que l'obus ou la bombe frappe une ville au front, au flanc ou bien en l'une de ses extrémités; il y aura là, derrière de méchants morceaux de bois en hâte assemblés, une fois emportée à la décharge la poussière du temple, du palais, de l'usine ou du moulin à loyers, un terrain nu, un terrain vague en vague attente des maçons occupés ailleurs ou chômant par défaut de matériau. On le comparera à une plaie, dont le propre est d'être déterminée par une cause étrangère, accidentelle, extérieure.

Que la maison s'écroule, mangée de vermine, ruinée de misères accumulées, de hontes aussi; son aire devenue terrain vague sera cette fois comparable à l'ulcère différant de la plaie par ceci qu'il est d'origine interne, procédant d'une cause inhérente à l'économie.

Tristes figures qui ne se peuvent appliquer aux terrains vagues de Montparnasse. Piteux, pisseux, envahis d'herbes pauvres et de fleurs sans couleur tout de suite séchées, les terrains vagues de Montparnasse allégorisaient plutôt ce mal dont périt la nature à n'être point pénétrée du soc ou de la bêche. Il fallait voir en eux les restes de ces champs placés sous l'invocation de la Sainte Vierge, et qui, de la sorte, donnèrent à la paroisse le nom qu'elle conserve.

Encore inemployés, mais depuis si longtemps voués au supplice de l'étouffement sous la bâtisse, ils étalaient leurs trapèzes de terre franche en sursis, débris de nature étiolée et par miracle se survivant.

Comme tant d'autres cantons de la périphérie parisienne, le cher vieux quartier que je m'efforce de peindre par le recours à la mémoire conservait tant d'aspects de vraie paysannerie!

Avant 1900, point n'était besoin de trop fureter pour découvrir une maison basse dont tout indiquait qu'y vécurent, le plus souvent contents de leur état, des maraîchers, des vignerons ou des nourrisseurs. Les maraîchers repoussés, les vignerons découragés, des nourrisseurs ont longtemps résisté. Je parle de vrais nourrisseurs, autant que leur nom l'indique à signifier que ce sont des vaches qu'ils nourrissent en leurs étables; les Parisiens pesaient bien sur le sens en nommant vacheries, et non point laiteries, les maisons des nourrisseurs. On m'a mené boire du lait de la dernière vacherie de Montparnasse, rue de Fleurus; du bon lait tiré pour moi de la bête bienfaisante; du bon lait chaud de chaleur animale à savourer jusqu'à une sorte d'exquis écœurement, les Parisiens étant faits plutôt pour le lait froid.

L'urbanisme a eu raison du souvenir même de la vacherie dont il ne reste plus trace depuis le percement du boulevard Raspail inauguré en 1912, quand Montparnasse commençait d'apprécier cette prospérité qui sera le principal de notre étude, Raymond Poincaré trouvant dans cette cérémonie l'une des dernières occasions d'utiliser le landau élyséen à la Daumont, avec ses quatre chevaux bai brun attelés sans volée, conduits par deux postillons accoutrés en jockeys bleu et or; le Président de la République saluant courtoisement les clients de la « Rotonde », jeunes artistes et gentils modèles contents de l'acclamer au passage s'il sied à la jeunesse de ne manquer aucune occasion de pousser de beaux cris.

D'importants négociants tiraient bénéfice de la nourriture des vaches de Paris et aussi, je le pense, d'autres animaux de caractère champêtre et que l'on ne reconduisait qu'exceptionnellement au vert. Ils faisaient, bien entendu, commerce de « grains et issues », pourvoyeurs des écuries autant que des

étables. Ils possédaient leurs dépôts de fourrage en retrait dans des cours d'immeubles ou dans des vestiges de fermes. De lents attelages d'allure tout à fait villageoise amenaient et déversaient toutes herbes bien nécessaires à la prospérité des herbivores à ce point éloigné des herbages.

Je retrouve sans peine le parfum bucolique triomphant un instant des odeurs de Paris. Je revois les moineaux à la poursuite du convoi, piquant dans les grappes jaunes de la luzerne, tapant dans les capitules purpurines du trèfle.

L'un des solides marchands d'herbes à vaches de la capitale eut son établissement dans la rue Notre-Dame-des-Champs, appuyant ses granges à l'asile de vieillards tenu par les Petites Sœurs des Pauvres. Un fabricant d'articles pour la soudure autogène lui a succédé. Tel est le train du monde.

C'est dans une véritable maison de paysan, à l'angle de la rue Campagne-Première et du boulevard que s'ouvrit le bal, le dansoir, le *dancing-room* (comme il faudrait au moins dire) du « Jockey », depuis transféré dans la précitée maison de Jongkind, et qui succédait, au lendemain de la première guerre mondiale, à la libre académie du « Caméléon ». On reparlera, un peu plus loin, plus tard, du Collège de Montparnasse et du bal à l'américaine, des conférences pertinentes et des expositions fascinantes, ainsi que des soirs de *dancing-party* dans le cadre de la plus grande pièce par les rustiques tout bonnement nommée : la salle.

Avec son étage unique écrasé sous un haut chapeau de tuiles noircies, cette maison des champs aujourd'hui remplacée par un très moderne empilement de tiroirs à habiter, comme dit, ou à peu près, l'éminent et non moins inquiétant Le Corbusier, a figuré pour moi une honnête auberge de village. On y buvait

surtout du vin, chose rare si peu après 1900, alors que le buveur cultivé pouvait souvent exprimer son vain remords en rendant à l'actualité les mots revenus des immémoriales années de l'autre siècle, les mots traduits du bon anglais d'Edgar Poe : « Quelle maladie est comparable à l'alcool? » Parole déchirante, qui n'engageait à rien.

Au cabaret à l'enseigne perdue, une espèce de huche demeurait dans un coin. On imaginait aisément qu'un très ancien lit encourtiné de serge, avec sa couette fourrée des dépouilles de la basse-cour, avait été monté à l'étage afin de rendre possible l'installation du zinc auquel je vins quelquefois m'accouder. Ce bistrot parisien et campagnard se flattait de la clientèle de plusieurs anarchistes. Les compagnons prenaient là des allures de trimardeurs, surtout certains soirs d'hiver alors que le boulevard, contemplé à travers les vitres du cabaret, semblait une grand route.

Campagne-Première! Grande Chaumière! Closerie! Il ne reste plus guère aujourd'hui que des noms pour donner à rêver de délices champêtres. On y rêvera prudemment, sans battre la campagne, c'est bien le mot. On évoquera, malgré des vestiges virgiliens, non pas ce village de Montparnasse dont les yeux d'aucun vivant jamais ne virent quoi que ce soit, et dont les plus solides historiens de Paris nous ont communiqué vraiment fort peu de vues. C'est plutôt à une petite ville de province que donne à songer le quartier d'avant sa fièvre fortunée, littéraire et artistique; une petite ville dont il me reste à montrer encore divers aspects typiquement départementaux; la petite ville qu'aux environs de 1890, il m'est difficile de préciser mieux, mit en si grand émoi l'arrivée d'un cirque ambulant.

Les plus avancés en âge des poètes qui seraient les

amis des peintres du XX^e siècle, ces poètes qui installeraient, d'autorité, Seurat au rang des maîtres indiscutables, ces poètes enfin qui mettraient le cirque à la mode, remâchaient encore la matière du rudiment. On devait attendre longtemps ces chapiteaux considérables offrant, à la manière foraine, des spectacles éclipsant bien souvent ceux des cirques établis. La rive gauche ne possédait aucune piste, et c'est pour la consoler d'une si détestable absence que le signor Bazola vint s'installer, pour plusieurs semaines, dans un des terrains vagues de Montparnasse, exactement à l'angle du boulevard et de la rue du Cherche-Midi, là où s'élève, pas trop haut, aujourd'hui, un de ces atroces monuments de briques consacrés, par des architectes inhumains, tantôt à la prophylaxie, qui a du bon, tantôt à l'instruction publique, dont les buts ne sont pas toujours atteints.

De mes réserves enfantines le cirque Bazola a passé, pour s'y fixer, dans ma mémoire d'homme; ses forains tellement de l'autre siècle sont mes hôtes, à jamais. Son directeur m'impressionna de ressembler si fort, au monocle près, à Alphonse Daudet dont j'avais admiré le portrait, dans une édition illustrée de son *Jack*, roman à peu près à la portée du jeune âge qui me laissait bouleversé.

Alphonse Daudet maniant la chambrière; Alphonse Daudet faisant la « postiche » et donnant la réplique au clown Auguste; Alphonse Daudet présentant l'écuyère en tutu; Alphonse Daudet obéi de quatre étalons coiffés de plumets aussi hauts que ceux des chevaux de corbillard, mais rouges; et un Alphonse Daudet-Bazola que je ne trouvais pas non plus sans ressemblance avec le dompteur Pezon, une fortune dans une cervelle d'enfant! L'esquisse merveilleuse d'une bonne méthode de dérèglement littéraire, pour plus tard, quand on serait grand.

J'ai assisté à la première de Bazola à Montparnasse. Pour m'en réjouir, mon frère, aujourd'hui octogénaire, sacrifia sa soirée qu'en général il donnait à l'Opéra-Comique. J'ai admiré de périlleux exercices; j'ai ri aux farces des clowns; j'ai, en me posant je ne sais plus quelles sortes de questions, considéré de près, et pour la première fois, des jambes de femmes, en maillots roses; j'ai pris le plus vif intérêt à la grande pantomime terminant le spectacle : *Le Braconnier,* formulant, presque tout haut, des vœux bien chauds pour le salut de ce malfaiteur quand un pitre de la première partie, devenu bailli tyrolien, promena par la piste une pancarte sur quoi lire : « Dix mille florins à qui prendra le braconnier. »

Mais rien ne valut les prémices.

Je me revois encore devant le mât que l'on dressait et les grandes toiles que l'on tendait. Je me revois béant d'admiration devant la troupe en civil, d'un bohémianisme tout neuf. Je revois, mieux que les autres, l'un de ces « artistes » : un écuyer coiffé d'une jolie casquette anglaise à carreaux jaunes et rouges; non seulement je le vois, mais je l'entends. J'entends son cri tout de bon joyeux : « Ah! voilà les chevaux! »

Des valets de piste les amenaient, bien tenus en main; de magnifiques bêtes lustrées. Au cirque, j'ai parfaitement reconnu l'écuyer saluant du gibus, en frac et culotte de peau. A la pause, le moins drôle des clowns de charivari bouffonna : « Aho! Missié Bouthors, il est très fort! »

L'écuyer Bouthors appartenait à une dynastie de la banque. Ce nom sonore m'est, je ne sais pourquoi, venu à l'esprit quand il m'a fallu en donner un à mon fol planteur montmartrois, le malheureux maître de ma *Négresse du Sacré-Cœur :* Médéric Bouthors.

Province de Montparnasse! Ah! qu'elle était province, la gare de mon vieux Montparnasse!

Un peu au delà du XIXe siècle, elle demeurait telle que nous la montrent des gravures sur bois exécutées moins pour le discutable charme architectonique de ce monument ferroviaire que pour un instant mémorable de la guerre de 1870, à savoir l'arrivée à Paris des Mobiles bretons. De chaque côté du bâtiment central, on trouvait une sorte de côte pavée menant aux terrasses que l'on a agrandies depuis, en les reportant à l'alignement de la façade.

Devant la gare, sur la place de Rennes, deux tramways et un omnibus faisaient leur plein de voyageurs, se préparant comme pour un très long parcours, la lenteur trompant sur la distance; il n'en allait pas moins que d'une heure pour atteindre la place des Pyrénées, au trot des deux chevaux blancs qui, d'ailleurs, prendraient le pas, renforcés d'un côtier, sur les pentes bellevilloises. « Ménilmontant-Gare Montparnasse » : l'omnibus cahotait sur le pavé parisien comme en grinçant des refrains d'Aristide Bruant.

Les lignes des tramways étaient : « Bastille-Gare Montparnasse » et « Gare Montparnasse-Place de l'Etoile ». Depuis, nous connûmes les uns et l'autre fidèles à leur itinéraire, métamorphosés par cette foi en la mécanique qui, aux années de la pire tourmente, nous laissa privés de leur service. Miracle! Ça va mieux! On nous les rend en la forme d'autobus, chameaux à cloches gazogènes, espèces de bateaux-mouches transformés, montés sur roues et promenant par nos rues, en fort piteux état, quelque chose comme un regret d'îles.

Vert bouteille la robe du tram de l'Etoile : sang de bœuf celle du wagon de la Bastille : pour l'omnibus, sa couleur semble malaisément définissable. Je me souviens de l'avoir, une seule fois, entendu assez heureusement caractériser par quelque joviale commère de la rue d'Odessa donnant sur cette voiture

publique (elle disait « une omnibus », à l'exemple de presque tous les conducteurs dudit, si flambards sous le haut képi galonné d'argent, avec leur veste bleue à brandebourgs noirs et le col en mouton marron) cette précieuse indication, à une de ses copines : « Vous pouvez pas vous tromper, c'est celle qu'est couleur hareng saur. »

Le voyage coûtait trente centimes, à l'intérieur, et trois sous à l'impériale, mais les trams n'en comportaient point. Les voyageurs de l'impériale sont, pour un romancier contemporain, le symbole de toute une époque. A ces voyageurs de l'impériale, on offrait les journaux du matin, lesquels, alors, se vendaient par le truchement des camelots, comme aujourd'hui ceux du soir, mais seulement aux stations d'omnibus. Leur échelle s'appliquait à une perche suffisamment longue et que terminait une sorte de sébille carrée où déposer les cinq centimes, prix du « curieux et intéressant numéro ». *L'Intransigeant,* de Henri Rochefort, se débitait beaucoup de la sorte.

Tirés à chevaux, comme l'omnibus, les deux trams relevant de la Compagnie des Tramways-Sud ne méprisaient point pour autant les merveilles de la mécanique. Parvenus à leur terminus montparnassien, les trams passaient, chacun son tour, sur une plaque tournante unique, grâce à quoi, les canassons dételés pour la savante manœuvre, les voiturins se retrouvaient placés en direction de l'autre terminus, et l'on rattelait les bêtes.

O plaque tournante, joie des enfants du quartier! Des gosses de riches, des petits garçons très bien élevés, externes du Petit Stanislas ayant son entrée rue de Rennes, tout près, ont disputé leur place, à coups d'élégants cartables, aux mômes de la laïque rien qu'armés de gibecières disloquées, et même aux petits voyous des rues qui, n'allant jamais en classe,

ne disposaient que de leurs poings. La partie de plaque tournante, plaisir gratuit, valait les plus éblouissants chevaux de bois.

Une parenthèse : je venais d'écrire ceci quand me tomba sous les yeux une jolie chronique de Guermantes, poète en prose du *Figaro*. Mon confrère se plaisait à retrouver ses joies d'élève de Montaigne pivotant sur la machine à plaisir enfantin et populaire. Je suis bien aise de rencontrer une fois de plus sur la plaque tournante un témoin de cette irrécusable qualité. Nous nous vîmes là, sans nous connaître, alors que nos pères avaient été liés, au temps de la Commune.

Des hauteurs de Plaisance, les chevaux de rechange de l'omnibus étaient amenés par un palefrenier sans uniforme, généralement loqueteux, portant au-dessus du coude droit un brassard de cuir à l'éclatante plaque de cuivre timbrée, en creux, d'un bel O majuscule. Le type montait à poil l'un des gris percherons tout harnachés pour le trait. Il repartirait de même, ramenant à l'écurie les bêtes fatiguées. Ces divers mouvements attiraient assez souvent quelque peintre plus ou moins disciple de Géricault, si ce n'était d'Horace Vernet.

On ne manquera point à faire mention d'une des premières machines à feu utilisées dans les transports en commun : le terrible tram de la ligne « Malakoff-Les Halles » qui s'amenait par la rue de Rennes, pour se pousser dur dans celle d'Odessa, difforme, couleur de fleuve en temps de crue, bruyant de tous les bruits d'une machine mal montée, espèce de jouet pour géant enfant et fou. L'invention de l'autobus a, seule, triomphé de lui; mais, on l'a vu, des crises, des circonstances, des malheurs, auront eu, pour un temps, raison de l'autobus; les œuvres de la civilisation sont merveilleuses mais fragiles.

Dans la gare, les trains s'arrêtaient à quelques mètres seulement de la façade toujours existante. Il advint que l'un d'eux, le rapide (ou dit tel) de Granville, ne s'arrêta pas assez, si bien, mais c'est si mal qu'il faudrait dire, que la locomotive enfonça la verrière, se pencha plus qu'à demi sur la place, lâchant son rouge tablier sur la tête de la pauvre vieille offrant aux passants le journal *La Cocarde* où Maurice Barrès imagina de lancer le nationalisme esthétique, en proses cadencées qu'environnait la plus époustouflante collection de faits divers, tous très horribles, outre un heureux florilège de fausses nouvelles. Une carte postale, « Souvenir de la catastrophe », fut éditée qui se vendit fort bien. On voudrait s'assurer, mais la vie moderne disperse tellement nos activités, que le cliché figure en bonne place au Musée Carnavalet. Au fait, pourquoi ne s'avise-t-on jamais de créer le Musée de Montparnasse? Il serait d'une singulière richesse.

* * *

III

JALOUX de vous surprendre, j'espère n'en avoir pas fini. Certes, il ne suffirait pas, à vouloir éblouir de cet invraisemblable qu'on se doit résoudre à accepter pour vrai, d'insister sur les grâces de Montparnasse-Port-de-Mer. Le quartier ne les a pas toutes perdues, après tant d'années.

La maistrance et les équipages de la Flotte égaient toujours d'ancres d'or et de pompons rouges le « parvis » de la vieille gare. La rue du Départ n'a perdu aucun de ses débits dont le patron vous sait, en franc loup de mer, loger une frégate dans la bouteille. Qu'il soit disciple de feu Charles Cottet ou de mon ami Maurice Asselin, le peintre n'aura pas trop de peine à trouver le modèle de bonne volonté sachant porter la coiffe et ceindre le tablier noir comme ne le pourra jamais la plus souple professionnelle; ainsi sera-t-il content de l'économie du billet pour Pont-Aven, Douarnenez ou Port-Navalo, surtout s'il est assez vieux pour sourire au temps passé que la Compagnie de l'Ouest, pas encore rachetée par l'Etat, délivrait des billets de bains de mer pour le prix ridicule de trente-trois francs, aller et retour.

Sans doute, sur ce *Quai des brumes* qu'est le souvenir apparaissent des figures d'un pittoresque plus achevé que celles d'à présent. Il devient rare d'apercevoir un gars d'Armor en costume complet; elle est usée la soie solaire des riches broderies à la bigou-

dène, et bientôt l'on devra jeter dans la poussière des archives folkloriques la bonne chanson des mathurins :

Ils ont des chapeaux ronds,
Vive la Bretagne!
Ils ont des chapeaux ronds,
Vivent les Bretons!

Si je laisse Montparnasse-Port-de-Mer, pourrai-je faire accepter tout de go l'image véridique d'un Montparnasse quartier d'allure militaire? Il faut pourtant se représenter que Montparnasse se situe exactement entre la caserne de Lourcine, boulevard de Port-Royal, et celle de Babylone, dans la rue du même nom; le dôme des Invalides et les toits de l'Ecole militaire dominant à l'ouest quand c'est la coupole du Val-de-Grâce qui monte à l'horizon sud-est; et il n'y a pas si loin de Montparnasse à la rue Saint-Dominique et au boulevard Saint-Germain où le ministère de la Guerre allonge ses bâtiments.

Dans les dernières années du XIX[e] siècle, j'ai connu des dimanches de Montparnasse aux vraies couleurs d'un dimanche de garnison. Le raffinement de la tenue y comptait pour beaucoup et tout alla s'atténuant, s'effaçant, des commencements du nouveau siècle au tocsin de 1914, cela par la suppression progressive de ces détails d'uniforme dont Pierre Mac Orlan a fait son esprit l'idéal conservatoire.

Sans fin se baladaient fantassins, cavaliers, artilleurs, tringlots, infirmiers, riz-pain-sel et secrétaires, presque tous gens de l'Ouest selon la tradition datant de l'Ordre moral et le sentiment de gouvernants à poigne tenant les militaires de nos provinces occidentales pour les mieux propres à mâter les Parisiens, au cas que des bouffées de Commune leur remonteraient aux narines.

Bretons, Vendéens et Manceaux contemplaient avec mélancolie la gare d'où partaient, sans eux, tant de trains en direction de leurs patelins.

Gants blancs, guêtres blanches sous le pantalon garance, képis-pompons, épaulettes rouges de la ligne, rouges et blanches des infirmiers, blanches et rouges des commis et ouvriers d'administration, blanches des secrétaires d'Etat-Major, plus tard les épaulettes jaunes des marsouins du 23e, les derniers à poser une couleur de place forte sur le quartier des artistes, et cela si près de nous que, devenu l'un des responsables du nouveau Montparnasse, j'ai, du pernod d'avant guerre au franc coup de rouge — « Un verre de vin, militaire? » — recueilli d'un « onze ans de service », avec la « baraque » sur le bras, ou d'un caporal commissionné en instance d'emploi civil, les plus belles histoires du Bénin ou des Iles Loyauté, sans deviner que je tiendrais un jour l'emploi de champion de l'art mélanésien; casques et basanes des « gros frères » du 1er et du 2e Cuirs; surtout l'élégance un peu canaille, très « chic des garnisons » saisi par le petit Arthur Rimbaud à Charleville, des sous-off' de la vieille école, celle de Georges Courteline et de Lucien Descaves; crâneurs sous l'épaulette de laine faufilée d'or, les mains enfin lavées soigneusement pour soulever, d'un geste coquet, coquin, l'épée dominicale remplaçant, pour la sortie, la baïonnette de la troupe. Et, de Saint-François-Xavier à l'Observatoire, ça puait le crapulos à deux ronds, la savonnette à la rose et le pernod d'officier supérieur, l'absinthe à cinq galons, que s'offraient place de Rennes, grand point de rassemblement, juteux, marchichefs et pieds-de-banc rempilés.

La parade pouvait, aux jours ouvrables, offrir plus de grandeur. Les colonels de cette époque reculée possédaient un sens réellement martial de la présen-

tation de leurs unités. On se sentait aisément l'âme de Coppée enfant (jusqu'au jour que ce devint la mode de crier : « A bas l'armée! ») quand défilait le 115e de ligne caserné à Lourcine, puis le 23e d'Infanterie coloniale qui le vint remplacer, le 102e, de Babylone, leurs camarades de l'École militaire d'où sortaient aussi les cuirassiers menés par leurs trompettes sans cuirasse, au casque à crinière rouge et aux épaulettes de neige; un peu d'artillerie légère avec les servants cramponnés aux caissons. C'était à l'occasion d'une marche-manœuvre, en tenue de campagne, ou, en grande tenue, pour le bel enterrement d'un général mort au Val-de-Grâce, ou bien c'était le gouverneur des Invalides qui passait l'arme à gauche, salué une dernière fois par la garnison de Paris, veillé par ses mamelucks manchots, bancroches ou pis encore, vêtus de beau drap bleu, coiffés d'une casquette à cocarde, tant bien que mal armés de fines lances à flamme rouge et blanche.

J'étais là... Telle chose m'advint... Mes yeux fatigués de tant de spectacles admirables ou parfaitement atroces gardent toujours, dans toute sa beauté d'opéra national, l'un des plus étonnants défilés militaires. Du moins a-t-il paru tel à bien d'autres yeux que les miens, si neufs. Je veux parler de l'arrivée d'un considérable contingent de troupes d'Afrique faisant halte à Paris avant de se rendre aux environs de Reims, à Betheny, où les passerait en revue le tsar Nicolas II.

Ce fut en fin de journée. On les attendait depuis plusieurs heures. Des sergots (on disait sergots plutôt que flics), suant sous leur képi étroit et rigide, contenaient une foule enfiévrée. Enfin éclata la nouba des Tirailleurs algériens, valeureux sidis qui se tapaient du pas cadencé depuis la gare de Lyon, et qui continueraient jusqu'à l'Ecole militaire.

La nouba! Les soldats de bronze sous la chéchia

écarlate serrée du turban de neige, tout azur soutaché de jonquille. Sur la Fin-de-Siècle les esprits n'étaient pas encore trop calés en fait de dépaysement. Alger et le Désert se confondaient en beaucoup de cervelles, et pour cette puissante majorité du pavé la nouba ravivait les meilleurs souvenirs des nuits de la rue du Caire, à la dernière Exposition Universelle; celle de 1889, bien entendu. Des moustaches blanches s'agitaient d'une émotion particulière. On n'avait pas vu de Turcos à Paris depuis la Semaine sanglante.

De nombreux officiers, et même des généraux, habitaient Montparnasse. On les regardait, le matin, monter à cheval pour se rendre à la caserne, au bureau ou prendre l'air du Bois.

Le « vieux » parti sur son « carcan », l'ordonnance faisait sournoisement du plat aux petites bonnes du voisinage. Elle portait, cette ordonnance, un costume civil de teinte neutre et se coiffait d'une énorme casquette à fond de toile cirée, noire autant que le Soleil de la Mélancolie, avec un turban de drap à passepoil rouge. La presse avancée consacrait de nombreux filets indignés à cette domestication des enfants que nos campagnes donnaient à la Patrie. On se frappait pour peu de chose. Personne n'était forcé, et les places d'ordonnance, de tampon, allaient presque toujours à des gars « bien de chez eux », fils de fermiers, fantassins se connaissant en chevaux, et supérieurement en avoine.

Certain jour, les indigènes de Montparnasse contemplèrent ce que je ne devais pas, moi qui le vis aussi, voir deux fois : le plus beau soldat doré qui leur pouvait être montré; et c'était, alangui sur les coussins d'une calèche, dans la grande tenue des maréchaux de France, mais aux dorures ternies, le cramoisi du Grand cordon de la Légion d'honneur un

peu éteint aussi, belle tête enveloppée d'une chevelure de pianiste, Canrobert en personne. Le héros de l'Alma revenait des Invalides où venait d'être dite une messe à l'intention, je crois, de Mac-Mahon.

Quelques années plus tard, un matin, de très bonne heure, un singulier cortège tournait l'angle du boulevard et de la rue du Cherche-Midi, face à l'aire ancienne de mon cher Bazola. Venant de la prison militaire, un fourgon cellulaire du Train des Equipages avançait, conduit par un tringlot et encadré d'autres cavaliers de l'arme, sur leur trente et un : dolman à brandebourgs, shako rouge à crins du même et lourde gourmette de cuivre étincelant. Devant et derrière eux, des gendarmes à cheval de la Légion de Paris se distinguant de leurs collègues départementaux par les aiguillettes mi-blanc, mi-rouge. On regardait avec un peu de curiosité. Soudain, l'on comprit. La Prévôté menait le capitaine Alfred Dreyfus à l'Ecole Militaire, dans la cour dite d'honneur, subir le supplice accessoire de la dégradation militaire.

La peinture martiale d'un Montparnasse d'autrefois serait trop incomplète si je ne disais rien de l'animation ouverte, chaque dimanche, par les Saint-Cyriens débarquant de la gare où y retournant. Par le frémissement des casoars, la place de Rennes devenait semblable à une volière. Vrai, on peut imaginer que, contemplant cela de leurs balcons, des bourgeoises au cœur tendre ont eu envie de jeter du grain. Faute de grain, les Cyrards (ceux de ce temps sont tous, sans exception, ou tombés glorieusement ou à la retraite; des veinards, ceux-là, sous condition de ne pas avancer leur fin en s'usant à cette rédaction de mémoires, de souvenirs, qui précipite l'homme d'âge dans les phantasmes d'un sabbat spirituel à vous brûler la chair) allaient volontiers s'offrir un demi sans faux col pour se remettre des fatigues du voyage.

D'accord, pas plus que 22 kilomètres, mais avez-vous la moindre idée des wagons-pièges de l'époque? Pas question de couloirs.

Un commerçant patriote de bonne étoffe, telle la soie du drapeau, ouvrit tout exprès pour l'armée en fleur un café avenant, rue de Rennes et rue Littré, face à la poste. A l'enseigne de Saint-Cyr. J'ignore si ce fut réellement pour contrarier ce fichu pékin ou si la seule évocation, sur une plaque d'émail bleu, de Littré ennemi de Dupanloup exaspérait ces jeunes gens en grand nombre sortis de chez les Pères; toujours est-il qu'ils ne portèrent jamais leurs pas jusqu'au débit coquet fondé à leur intention, donnant la préférence au « Café de Versailles » et au « Café d'Alençon », de l'autre côté de la place, et, notons-le, à ces heures du matin et de l'après-dîner qu'ils avaient les moindres chances d'y rencontrer les peintres fréquentant le premier et les aquafortistes habitués du second.

O saisons! O cortèges! On rappellera celui des funérailles nationales de Pasteur, il y a de cela tout juste cinquante ans : l'armée encore, et ses aciers avec ses ors; l'Institut et ses palmes; la Justice et l'Université et leurs simarres, devant la gare Montparnasse. Avant cela, en 1892, les chars édifiants, bien instructifs, eût pu dire Barrès, du centenaire de la République. Hélas! La rue de Valois n'avait pas passé commande aux meilleurs artistes du moment. On ne s'en apercevait que trop (servi par une fatale mémoire visuelle l'enfant de 1892 en put juger un peu plus tard) à contempler, entre autres. le char des Précurseurs; scène roulante où, sous l'œil d'une tête-à-l'huile figurant Beaumarchais, une Andalouse un peu trop coquine faisait des misères à une espèce de Frère Quatre-Bras : Rosine embêtant Basile ou l'apothéose du *Barbier de Séville*. Espérons que, lorsqu'ils

seront aux frontières de la cinquantaine, les Français nés avec la République enfin régénérée verront mieux, la prochaine fois.

Il y a cinquante ans! Paris souffrit un grand hiver et il ne fit pas trop chaud non plus dans les hivers qui suivirent immédiatement. On alluma sur le boulevard des braseros, on fut jusqu'à installer ces braseros sous de longues tentes de toile claquant au vent de décembre, les fameux « grands chauffoirs, pour empêcher que le peuple il gèle », comme on chantait, sur l'autre Butte, au cabaret du « Mirliton ». Eugénie Buffet et ses camarades du primitif caf' conc' vinrent goualer dans les cours au profit des malheureux; et, tout le long de Montparnasse, du lavoir mieux tenu que celui de l'*Assommoir*, à l'atelier de brochages de la rue Boissonnade, des voix fraîches, narguant le gel et la misère, chantaient *les Stances à Manon* et la *Sérénade du pavé*. Dieu, qu'il faisait froid! Les cochers de fiacre en station près de la gare se donnaient de grandes tapes sur la poitrine; les sergots, en longue capote améliorée d'un capuchon étrangement court, battaient la semelle, à grand bruit de bottes sur la neige durcie, car ils chaussaient des bottes, molles, de l'apparition du Capricorne au retour des Poissons.

Leurs ombres, le soir, n'inquiétaient pas trop les filles, pas tapageuses du tout, bien modestes, au contraire, malgré quelque inévitable insistance, qui exerçaient leur industrie entre la rue de Vaugirard et la place de Rennes, dans le périmètre de petits hôtels devenus, avec le temps, de fort honnêtes maisons, cependant que les gagneuses d'aujourd'hui ont transporté la Bourse aux Sourires de l'autre côté de la place, à égale distance de la gare et dans un coin d'ombre identique.

Du temps que je me rendais ponctuellement à la

« Closerie des Lilas », ainsi qu'un fonctionnaire modèle à son bureau, à part que l'heure était crépusculaire, mes anciens m'entretenaient d'un bon havre à poètes : le « Chalet » de la rue de Rennes dont la destination avait malheureusement changé. Café chargé d'histoire littéraire après la « Brasserie des Martyrs » où Baudelaire se gaspillait en paradoxes à faire peur, après la « Nouvelle Athènes » où Villiers de l'Isle-Adam jonglait avec des étoiles entre des piles de soucoupes, le « Chalet » connut ces beaux soirs que lui fit Charles Cros tenant un peu l'emploi d'un Pic de la Mirandole naturalisant français le *lied* et composant des monologues pour Coquelin cadet.

En se démanchant un peu le cou, il n'est pas impossible d'apercevoir la carcasse du « Chalet », intacte mais disparaissant plus qu'à demi derrière le camouflage d'un marchand de couleurs qui prospérait déjà quand j'y fus voir, à l'âge qu'on aime encore de mettre ses pas dans ceux de ses aînés.

J'ai parlé des peintres fréquentant le « Café de Versailles » et des dévots du noir et blanc habitués du « Café d'Alençon », les aquafortistes rarement alors ambitieux de gravure originale, patients interprètes des chefs-d'œuvre classés autant que des « Clous du Salon », leurs eaux-fortes popularisant ces merveilles. Un troisième café hanté des artistes faisant bon accord avec les rentiers, fonctionnaires et boutiquiers ayant là chacun sa pipe au ratelier (encore une tradition qui s'est perdue) était le « Café de Bordeaux », dit des « Fusains », non point par la fantaisie de quelque fusiniste plus ou moins disciple de Decamps ou de Yan Dargent, mais simplement parce que plusieurs caisses de cet *evonymus europaeus* enfermaient la terrasse.

Les « Fusains » sont aujourd'hui remplacés par le

caravansérail à musique de la « Brasserie Dumesnil », établissement dont, en mon bel âge, la hardie jeunesse des ateliers et des petites revues, quelque peu villonesque par nécessité, ne connaissait que la maison mère de la rue Dareau, aimant d'y boire en plein air et appréciant fort l'usage des soucoupes de feutre si faciles à précipiter, quand la sage économie dictait d'en réduire le nombre, par-dessus le mur proche derrière lequel c'était comme s'il ne se passait rien, puisqu'elles retombaient sans aucun bruit d'alarme.

Au temps des « Fusains », il fallait posséder son quartier sur le bout du doigt pour aller chercher des artistes en deux très petites boîtes d'apparence bourgeoise. L'une, rue Vavin, faisait de l'œil au passant avec sa lanterne carrée peinte d'un *moss* mousseux, débordant. On n'avait pas de porte à ouvrir; rien qu'à pousser deux volets battants, à mi-hauteur de l'étroite façade, pareils à ceux qui, souvent, ne fermaient qu'à demi les boutiques de coiffeurs; l'autre dura à peu près jusqu'au siècle, voisine modeste de la « Closerie », de l'autre côté du boulevard, à l'enseigne du « Prado », le petit café étant contemporain du « Prado » dansant situé face au Palais de Justice, et dont le bal de la « Closerie des Lilas » fut le jardin d'été, cédant un jour le pas à « Bullier », expressément pour qu'enfin y vienne le jeune Paul Fort prendre le thème de *Paris sentimental ou le roman de nos vingt ans*.

Si je possède quelques lumières sur des maisons dont mon enfance ne put saisir que l'extérieur, je les dois à mon père, l'aquafortiste Emile-Frédéric Salmon. Il n'allait jamais au café, mais je l'écoutais, ravi, raconter des histoires de café recueillies dans quelque atelier d'ami. Ainsi puis-ie attester que si mon père eût été homme de café, c'est celui du « Prado » qu'il eût élu, alors qu'il n'entrait au

« d'Alençon » que les soirs de banquets de la Société des Aquafortistes français. Oui, le « Prado » pouvait plaire à son cœur d'irréductible Fédéré, car ce café d'artistes était aussi repaire de Communards pas repentis du tout, tant que le héros du lieu, la cacique de l'endroit — dirait-on aujourd'hui le caïd? — n'était certainement pas le peintre du talent le plus prestigieux, mais un président tout de même bien choisi s'il se nommait de Los Rios, auteur d'un tableau de genre, ou d'histoire, comme on voudra, intitulé : *Vive la Commune!* ou quelque chose comme ça, et qui, on le devine, fit scandale au Salon des Artistes Français, si peu d'années après la deuxième amnistie.

Est-ce au « Chalet »? Est-ce au « Prado »? Est-ce en la primitive « Closerie »? Est-ce aux « Fusains » qu'André Gill donnait rendez-vous à sa petite amie de Montparnasse? Oui, le Montmartrois résolu, le peintre de l'enseigne du « Cabaret des Assassins », rue des Saules, sur la pente nord de la Butte, le peintre de cette longue oreille sautant hors de la casserole et qui deviendrait, pour la petite histoire artistique et littéraire : « Le Lapin à Gill » ou « Le Lapin agile »; oui, le caricaturiste et le poète de *La Muse à Bibi,* production de haut mérite et entre toutes montmartroise; l'artiste qui, mort après un passage chez les fous, se verrait décerner par la municipalité les honneurs d'une cité au flanc de la côte des Martyrs, a chanté loyalement les amours qu'il eut à Montparnasse.

Filles de Montparnasse, prolongez-en l'orgueil!

Il ne manquait pourtant pas de frais museaux, de corsages avantageux et de sacrés appels du pied, voire du mollet, de l'Elysée-Montmartre au Moulin de la Galette. Sans doute, mais c'est pourtant à Montparnasse que s'accrocha le cœur d'André Gill.

Quand y vint-il?

On ne saurait trop rigoureusement préciser. On dira seulement que le cher bohème connut une fameuse occasion de s'approcher de Montparnasse, jusqu'en ses frontières, par la voie officielle, en somme. La Commune l'avait nommé conservateur du Musée du Luxembourg! Pour ses amours, une courte pièce bien tendre, lestement tournée, nous renseigne plus ou moins. C'est sous le titre : *Impressionnisme* que le dernier vers justifiera pleinement :

Je vais parfois revoir, tout seul, un petit coin
Obscur du boulevard Montparnasse, témoin
De mon premier amour pour une « fleurs-et-plumes »
Aux cheveux d'or. C'est dans ce lieu que nous nous plûmes.

Aussi me produit-il un effet singulier;
Il me semble que mon âme est comme un clavier,
Et que le doigt furtif du souvenir la frôle,
Pareil au bruit du vent dans les feuilles d'un saule,
Il s'en dégage un son lumineusement doux,
Une espèce de *la bémol*, qui serait roux.

Merci, fol André Gill, pour ce : « C'est dans ce lieu que nous nous plûmes », si nous nous y plûmes follement aussi, nous autres!

Le poète de *La Muse à Bibi* parle d'un premier amour; il la faudrait donc situer, cette idylle, crayon et fleurs, plumes et plume, aux environs de 1860. A cette époque, on dansait rue de la Gaîté, les ouvrières de la Barrière du Maine y tournaient, pâmées ou sur l'œil, selon les caractères, aux bras des beaux fils de Montparnasse ou du Quartin-Latin, et, on le voit aussi : du Montmartrois venu en escapade et qui serait joliment pris au piège.

Non seulement André Gill vint à Montparnasse en son printemps et à l'heure des honneurs redoutables

autant qu'éphémères, mais, les jours passant, il y revint pour retrouver, par-dessus les fritures de la rue de la Joie ou sur la mousse d'une chope vidée au café de la « Gaîté-Montparnasse », avenue du Maine, là où, plus tard, je pus voir François Coppée, l'esprit de sa jeunesse et l'âme de ses amours.

Ce qui, à Montparnasse, résista le plus longtemps aux atteintes du temps, aux révolutions dans les modes et aux bouleversements dans les mœurs, aux us populaires comme aux façons artistiques en leurs variations parallèles, c'est vraiment la rue de la Gaîté où nous ramène le fantôme d'André Gill; la rue de la Gaîté qu'une certaine « douceur de vivre » permettait à chacun de nommer rue de la Joie, et qui demeurait encore, au lendemain de la guerre de 1914-1918, telle que nous la pûmes aimer dans les primes années de ce siècle, mon ami le poète Maurice Chevrier et moi; Chevrier que l'on retrouvera en ces souvenirs, *passim*.

* * *

IV

En évoquant Bubu, sombre héros de la préhistoire du quartier, je prêtais à la rue des divertissements locaux les attraits d'une rue chinoise. Il y eut vraiment quelque chose de Shangaï dans ce coin de Paris, par ses fontaines de lumière et ses puits d'ombre si profonds là où l'inquiétante rue Jolivet touchait du bras, invisiblement, la rue de la Gaîté; maintenant, un square doublement reposant verdoie où Pierre Larousse eût réellement pu voir « le crime mangeant le pain de la honte dans la main de la prostitution ».

Oh! soirs un peu chauds de la rue de la Gaîté! Nuits qu'on risquait plus ou moins sa vie, mais allégrement, en mangeant des frites, en avalant des crêpes, en suçant des glaces, en gobant des huîtres aux « Iles Marquises », ou bâfrant des moules en plein air, en offrant des gaufres, le tout arrosé de gaillac et piqué de petits marcs; cordial commerce avec le peuple en veine d'émancipation, à commencer par « engueuler le patron », cependant que ses filles ne laissaient pas toutes paraître une irréductible répugnance à quitter le tablier de brocheuse ou de brunisseuse pour des fringues plus coquettes; fraternisation sournoise, mais exemplaire, avec de fameuses crapules dont les pires exploits seraient profitables aux explorateurs du Montparnasse primitif si nous en tirâmes diverses œuvres d'art.

Que des Cayennes célestes où je les vois relégués,

Bubu et ses amis n'attendent de nous, qui survivons, aucune reconnaissance. On méprisera ces affranchis qui nous pouvaient si aisément écarter du chemin, d'avoir subi notre ascendant d'intellectuels en goguette, jusqu'à nous laisser détourner de la carrière prévue telles fillettes menées, de gaufre en moule, de crêpe en glace, par le petit marc avec un sucre dedans pour que ce soit plus doux, jusque sous les lambris de cette « Closerie des Lilas » dont la porte-tambour s'ouvrait, battait, sur tant d'espoirs.

Si je n'ai pas tort de voir la Chine à Montparnasse, ici et si loin devant que s'y viennent affronter les acidités surréalistes d'Agnès Capri et les traditions roucoulantes de la *Belle de Cadix*, il convient encore d'y retrouver un peu d'avant-Chine, soit le Vieux-Port de Marseille, comme si ses traiteurs avaient ouvert des succursales de leurs friteries rue de la Joie.

Paul Fort raffolait du pays autant que Chevrier. Si nous ne dansions guère au bal des Mille-Colonnes, nous manquions bien peu des programmes de la Gaîté-Montparnasse où nous suivirent souvent des peintres tels que Maurice Asselin et Charles Dufresne. Quarante sous donnaient droit à un fauteuil d'orchestre, à une cerise à l'eau-de-vie et aux chansons. Ça ne coûtait pas beaucoup plus cher si l'on s'offrait des places de loge, l'un des peintres, presque toujours Dufresne, se voulant à l'aise pour prendre croquis, de la scène à la salle, encombré de plus ou moins de matériel.

La Gaîté-Montparnasse, plus souvent dite « chez Jamain », par l'indigène, accordé au souvenir du fondateur, possédait une troupe fixe d'artistes plus chers au cœur du public fidèle qu'aucune des vedettes de la rive droite, de temps à autre produite par la direction sur le plateau de la rue de la Joie.

Ce fut longtemps Mlle Moussy qui ouvrit la soirée

avec son rapide tour de chant. Blonde ébouriffée, elle affectionnait la robe de mousseline feu, flamme, incendie, décolletée en rond par devant et en pointe par derrière; la jupette à ruches découvrant les mollets gambilleurs en bas noirs, ce qui présentait encore un certain intérêt à l'époque.

Nullement soucieuse de répandre les dernières créations de ses sœurs triomphantes de la Scala, de l'Eldorado, de Parisiana, des Ambassadeurs, de l'Alcazar ou du Concert-Parisien, la gentille Moussy ne se lassait pas plus que son cher public de couplets datant un brin, mais convenant mieux à la sensibilité du cru. J'imagine fraternellement, pieusement, en quelque petite arrière-cour de la rue Delambre ou de la rue d'Odessa, cette ancienne connue arpète en des heures d'une paix rêvée perpétuelle. Grignotant, solitaire, sa rente des vieux, elle se laisse aller parfois à chevroter, pour son chat ou pour son serin, le meilleur succès de Moussy :

Prosper et moi,
Voilà comment nous f'sons
Quand il n'y a plus de pain à la maison...

Dorville et Maurice Chevalier débutants ont appartenu à la troupe fixe de chez Jamain. Montparnasse chérissait comme ses fils ces enfants de faubourgs lointains. Non sans gaucherie première, Dorville et Chevalier laissèrent tout de suite paraître ces dons qui, cultivés, assureraient leur fortune sous de plus profuses lumières.

Tendant déjà à l'embonpoint, le jeune Dorville sut tout de suite accommoder le hoquet en râle de phoque. Si Chevalier ne connut d'abord que l'ambition de copier Dranem en pleine gloire, il ne tarda guère à se singulariser par ses tractions du cou et sa

façon canaille de porter sur l'œil l'élégant chapeau de paille en saisissante opposition avec le reste de l'accoutrement, sordide : veste quelconque sur un tricot rayé et coupé net au-dessus des pectoraux, pantalon trop court sur de ces horreurs méritant si peu le nom de chaussures ou de souliers que le peuple acclamant Chevalier nommait, moquant sa propre misère, des pompes, des godasses, des croquenots, des tartines, des lattes, des grolles, des targettes. Il fallut les longs soirs de triomphe mal payé chez Jamain pour que l'autre rive signe à Maurice le premier contrat apportant au genre une certaine rectification vestimentaire, commandant l'acquisition d'un smoking et de souliers vernis.

Une scène de revue, une de ces revues qui n'étaient alors que de fin d'année, et jouée par toute la troupe soutenue de chœurs suffisants, donnait à rire, un peu pesamment mais de si bon cœur, sur la lubie prêtée à Dorville d'imiter Chevalier et celle, supposée de Chevalier, de contrefaire Dorville. Maurice au cou complaisant ne poussait pas trop mal le « eha » des mers arctiques; pas encore gros tout de bon, mais déjà « gras-du-genou », au dire montparnassien, Dorville obtenait tout l'effet de grotesque espéré, dans la peau trop étroite du léger Chevalier. Alors, tandis que la commère typiquement dodue, sa jolie jambe en long maillot échappée d'une ample jupe fendue, simulait à ravir le fou rire dont la salle entière lui donnait l'exemple, le compère enfin parlait, en sage, invitant les deux comiques à demeurer chacun fidèle à une personnalité qui, certes, les mènerait loin; sur quoi, le bon peuple d'applaudir furieusement la juste prophétie.

Le grand homme de la Gaîté-Montparnasse se nommait Kambon, doyen de la maison. Aussi sec que sa canne d'ébène surmontée d'une tête de Voltaire sculptée dans l'ivoire, et sans laquelle il ne fut point

paru en scène pour son premier numéro, en frac correct et chapeau de soie, modestement maquillé, Kambon excellait dans son incarnation d'un type de vieux beau donné, par l'adresse de brefs arrangements des chansons, et, surtout, par des « parlés » ingénieux, trouvailles de l'artiste les introduisant entre deux couplets, pour un bourgeois du quartier, paillard et bon enfant, le vieux célibataire de Béranger fourni de modernes « traditions » par les paroliers travaillant aux pièces à l'ombre de la Porte Saint-Martin. On en eût voulu à Kambon de renouveler son répertoire. On ne se lassait pas de l'entendre chanter, d'une voix heureusement voilée, les joies de l'âme et des sens qu'un homme d'âge encore bien allant peut goûter au numéro 106 de la rue de la Gaîté, chez la petite Clarisse dont il est le caprice.

On n'a jamais su pourquoi Kambon qui comptait à Montparnasse plus de rappels qu'à la Comédie-Française son contemporain Mounet-Sully riboulant des calots ensanglantés d'Œdipe, imagina de conclure sur un air de mandoline. Il l'imposa jusqu'à ne s'en pouvoir dégager. Le voulut-il, tel soir de lassitude? Son public ne le permit pas qui, de l'orchestre aux suprêmes galeries, gueulait sur l'air des Lampions : « Mandoline! Mandoline! Mandoline! »

J'ai bien connu Kambon avec qui j'ai trinqué, après le spectacle, dans la grande salle du café-tabac qui se trouve juste en face du concert, à l'enseigne de la « Belle-Polonaise ». Comme on commençait d'avoir des relations aux étages d'influence, comme des cafés du Quartier Latin nous donnaient à rencontrer assez de jeunes méridionaux plus ou moins attachés de cabinet, on complota de faire obtenir à Kambon les palmes académiques. Maurice Chevrier, qui plus tard écrirait le *Premier Livre des Chants* et les *Stances à la Légion étrangère*, présidait, en quelque sorte, notre

comité secret. Secret jusqu'au jour que nous nous ouvrîmes du projet à Kambon qu'il convenait tout de même de pressentir.

Kambon nous considéra, ému au plein de lui-même, puis il secoua la tête. Les palmes ne tentaient pas l'artiste; toutefois ce ne serait point par mépris de cette sorte de vanité : le chanteur s'effaçait devant l'arboriculteur, le pépiniériste, le producteur de poires renommées dans la région de Pontoise où Kambon tenait sa maison des champs; ce dont il caressait l'envie, sans en rien dire si longtemps, c'était le Mérite Agricole, le Poireau! Et il était bien aise de l'avouer à Maurice Chevrier, poète assuré d'un emploi de rédacteur au ministère de l'Agriculture. Kambon fut de l'immédiate promotion, un peu pâle et fermant les yeux quand, au comptoir de la « Belle-Polonaise », Maurice Chevrier lui fixa à la boutonnière le ruban vert et rouge acheté tout exprès chez un chapelier voisin de la Gaîté-Montparnasse.

Quand ce n'était pas saison de la revue, la soirée de chez Jamain se terminait par un vaudeville en un acte, autre occasion de triomphe pour Kambon. Hélas! le directeur du Palais-Royal, égaré certain soir chez Jamain, se plut si franchement au jeu de Kambon qu'il résolut de ravir le vieil artiste à son quartier. Kambon ne sut pas résister. C'est ce que saurait comprendre Montparnasse sans rancune, bien fier d'une telle ascension. La direction du Palais-Royal adressa des communiqués à la presse; les débuts imminents de Kambon dans du Bisson, du Feydeau, du Gandillot ou du Mouézy-Eon inspirèrent encore des échos très parisiens. On afficha Kambon. Il parut et ne plut guère, au-dessous de lui-même hors de son vieux Montparnasse. On ne sait rien de la fin grise de Kambon.

Donat, Lejal, Bérard le boiteux à voix, Jean Flore

qui périrait dans un naufrage, parurent chez Jamain, en service extraordinaire. Il est curieux de noter que le *Rêve passe* de Donat soulevait autant d'enthousiasme que les refrains antimilitaristes de Montheus, autre vedette volante.

Mayol! Le doux Félix aux petites manières! Son toupet, son muguet, ses mains de danseuse javanaise! D'autres gloires brillèrent là, dont la Colette du temps de *La Vagabonde,* une Colette, jeune, mince, bondissante en son costume de bacchante, ou quelque chose comme cela, dans une pantomime agrémentée de danse, son partenaire étant Georges Wague. C'était aux jours que, personnage de *La Vagabonde,* sous le nom de Jadin, Frehel, si fragile, chantait, d'une voix douce, des chansons acides davantage goûtées par les artistes et littérateurs assidus des samedis de la « Gaîté » que du public de robustes travailleurs dont, bien plus tard, engraissée, la voix perdue de rhumes, louchant et se tapant sur le ventre, elle réjouirait la postérité, à vanter les agréments du petit homme un peu bancal du côté cérébral.

La bacchanale du futur auteur de *Chéri* aux feux de la rue de la Joie m'a dicté l'un des rares articles que j'aurai consacré au théâtre : *Colette à Montparnasse,* donné à *Paris-Coulisses* du regretté André du Fresnois, notre quartier imposant de la sorte ses grâces à un bulletin boulevardier.

Si j'ai pris ce soin d'indiquer que la rue de la Gaîté demeure à Montparnasse ce que le temps sait le moins modifier, le Shangaï de la casquette et ce Brodway du « petit costard tout ce qu'il y a de rider » n'ayant jamais sombré dans les ténèbres plus que les boulevards ou les Champs-Elysées durant les années funestes, et la joie y demeurant dans des proportions limitées à celles d'ailleurs dans le monde, je le devais, en scrupuleux historien sentimental. Je courais un

risque : celui de m'égarer dans le temps, dans les temps; la machine à explorer le passé paraissait en danger de bonds en avant, trop avant; le risque s'affichait d'ordre chronologique. Pas tant que ça.

J'ai dit que Paul Fort présidait volontiers les récréations qu'artistes et poètes de la « Closerie » se donnaient rue de la Gaîté. Je l'ai dit pour le service de la vérité, et son amour. Je l'ai dit aussi pour l'aisance que j'y trouve, pour l'assurance de ne point perdre le fil, pour la commodité de renouer ce fil si, d'aventure, il casse. Je vais maintenant rapporter ce que Paul Fort contait. Je vais dire ce que ses retours à la rue de la Gaîté lui inspirait de m'apprendre.

Je dirai pour qu'il apparaisse à chacun que Paul Fort, seigneur de la « Closerie » et mainteneur de ses jeux mémorables, riche, quand je le rencontre, aux premières années de ce siècle, de souvenirs de la rue de la Gaîté, déjà vieux de presque quinze ans; Paul Fort pour qui, seul, d'abord, Jean Moréas laissait et les Halles et la Poterne de Montrouge et le café Vachette du boulevard Saint-Michel; Paul Fort pour qui Stuart Merril négligeait l'Ile Saint-Louis, et pour qui l'un des derniers compagnons de Verlaine, le poète danois Sophus Claussen, abandonna la plage d'Elseneur qu'une sage administration interdit désormais aux fantômes; Paul Fort, notre chef d'orchestre, improvisateur quotidien de petits banquets littéraires, du « Nègre de Toulouse », sis boulevard Montparnasse, à ce bistrot du boulevard Raspail et de la rue Campagne-Première cédant enfin la place au palais de briques faisant suite au palais de bois d'un autre point de Paris et voué à la jeune peinture, palais de briques devenu école de mécanos; Paul Fort, dis-je, est le véritable créateur du Montparnasse moderne dont les fastes ont commandé la rédaction de cet ouvrage.

La prospection de Montparnasse par celui que l'on voudra sacrer Prince des Poètes remonte à 1890. J'avais neuf ans. Je connaissais déjà Paul Fort, à ma façon. Je connaissais quelque chose de Paul Fort à ne pas rencontrer avant l'inoubliable hiver de 1903-1904. En 1890, je jouais au Luxembourg, lorsque j'entendis la mère d'une petite fille et d'un petit garçon dont je partageais les jeux s'écrier : « Ah! Paul Fort! Quelle vie il nous fait mener! »

C'est exactement les mots qui, à mes lèvres comme à celles de tant d'autres, les années ayant fait de nous les compagnons du poète, montèrent parce qu'il ne se pouvait point que d'autres y montassent.

La mère de mes petits amis (le petit garçon a cherché fortune en Chine, la petite fille devint Jane Even, qui fut de la Comédie-Française, et qui est morte), justifia son propos.

Elle arrivait de la rue de la Gaîté, autant dire du bout du monde, même à parler sur la terrasse du Luxembourg.

Elle arrivait du bout du monde connu des Parisiens de son moment, d'une de ces terres où l'homme policé hésite à affronter d'implacables sauvages, et il y avait du vrai. Elle arrivait du Théâtre Montparnasse, théâtre de quartier placé sous la direction de Paul Larochelle, vieil acteur fortunément passé de la loge à la boîte-à-sel, praticien éprouvé de la bonne formule de toutes les scènes de la périphérie, maître de deux troupes, l'une dramatique et l'autre lyrique, alternant des *Deux Orphelines* à *Miss Helyett* et de la *Tour de Nesles* aux *Dragons de Villars*, les deux troupes assez fournies pour assurer, par roulement, les soirées de trois théâtres : ceux de Montparnasse, de Grenelle et des Gobelins.

Cependant, la dame du Luxembourg en 1890 n'appartenait pas à l'une des troupes de Paul Laro-

chelle, et le maître des *Ballades françaises*, âgé de dix-huit ans quand je l'entends nommer, ne compte jamais pour rien dans cette apothéose populaire du drame noir et de la musique tendre, régal des foules laborieuses avant la naissance du cinéma. A Montparnasse, par Paul Larochelle loué en temps de relâche à un échappé du lycée Louis-le-Grand se donnant mission d'offrir aux symbolistes la scène qui leur manquait, Paul Fort dirigeait, impérieusement, impérialement, les répétitions du Théâtre d'Art qu'il venait de fonder. On répétait le jour et la nuit; d'où l'exclamation de la dame. Plus tard il nous ferait, à notre tour, répéter jour et nuit la pièce dont il était l'auteur, jusqu'à ce que fut fin prêt l'ébouissant spectacle de Montparnasse triomphant.

Aux entr'actes de la Gaîté-Montparnasse, Paul Fort venant d'applaudir de bon cœur le comique Lack lançant sur la rive gauche le dernier succès de la droite : *La Tonkiki-la tonkinoise*, m'entraînait au bar le plus proche du théâtre affichant *La Porteuse de pain* ou les *Mousquetaires au couvent*, pour m'instruire des fastes de naguère quand, par son entregent, Francisque Sarcey et d'autres symbolistophobes devaient, bon gré, mal gré, entendre, subir : *Les Aveugles*, de Maeterlinck, *Le Concile féerique*, de Jules Laforgue ou *Théodat*, de Rémy de Gourmont.

Il me nommait, pêle-mêle, à m'y perdre, les poètes dont l'œuvre occupait la scène et ceux dont l'enthousiasme échauffait la salle, jusqu'à la bagarre : Henri de Régnier, Jean Moréas, Emile Verhaeren, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Paul Claudel, Albert Mockel, Adolphe Retté, Sophus Claussen, Maurice Barrès, Saint-Pol-Roux-le-Magnifique, André Gide, Pierre Louys, à ne retenir que les noms de ceux qui seraient, à partir de 1905, collaborateurs de la revue de haute littérature *Vers et Prose* à fonder, par Paul Fort,

au cœur de Montparnasse, 18, rue Boissonnade.

Si Paul Fort gardait ses anecdotes pour la fin du spectacle de chez Jamain, à conter au petit bar du théâtre, à la « Belle-Polonaise » ou à ces « Iles-Marquises » dont la renommée s'étendrait après la guerre de 1914-1918, quand un bouquin à succès ferait du patron Gaspard le type achevé du poilu bien connu, le brave soutenu de pinard, du plus profond de la tranchée, parfois surgissait Beuve, vedette dramatique du Théâtre Montparnasse, naguère pensionnaire d'Antoine au Théâtre Libre, non sans fugues au Théâtre d'Art de Paul Fort.

Beuve, qui mourut en l'été de 1946? Un Antoine de faubourg, en plus costaud, avec le même mouvement de lèvres; tic de fumeur de cigarettes devenant recette mimique. Un Antoine embêté des mêmes soucis d'argent, malgré les différences d'ardoises. Un Antoine pas même ancien employé du gaz; rien que vieil abonné toujours menacé de se voir couper le gaz. Beuve n'en paraissait pas moins satisfait de triompher à Montparnasse. Que ne sut-il s'en toujours satisfaire, et pourquoi Antoine au pinacle se souvint-il de lui? Beuve a fini comme Kambon. Ça ne lui a pas réussi de passer de nos tréteaux à un plateau mieux éclairé.

Après les poètes, Paul Fort me nommait les peintres amis grâce auxquels son théâtre sans budget, sans trésorerie, posséda des décors mieux dignes de mention que ceux de Jusseaume et de Jambon succombant sous les commandes de l'Opéra et des Français. C'étaient Pierre Bonnard, brossant pour le *Bateau Ivre* d'Arthur Rimbaud un fond de mer synthétique qui, planté à l'envers par des machinistes peu ouverts aux formules neuves, montra à l'artiste désolé (tout seul, le public n'ayant rien remarqué d'anormal) ses poissons nageant sur le dos; Maurice Denis peignant

un vol d'anges sur fond d'argent, entre trois voiles de gaze, pour un mystère de Pierre Quillard; Emile Bernard, qui deviendrait le beau-frère de Paul Fort; Vuillard, Sérusier, tous les symbolistes, donc, jusqu'à Paul Gauguin signant la lithographie fameuse : *Tu seras symboliste*, se méfiant pourtant, assez pour poser, au fil d'une lettre rendant compte d'un banquet littéraire dans le cadre du café Voltaire, la question de savoir si les larbins eux-mêmes n'étaient pas symbolistes.

Paul Gauguin vivait en plein Montparnasse, puis sur ses frontières, avant de s'en aller chérir en O' Tahïti un Pont-Aven de couleur. Le passant de la rue de la Grande-Chaumière peut voir, au seuil du numéro 8, une plaque de faux marbre griotte portant cette indication, en lettres dorées : *Atelier Gauguin.* De l'autre côté de l'étroit portail lui répond une plaque identique : *Atelier Modigliani.* Conjurant les ratés de la machine à explorer le temps, bornons-nous ici à la station Gauguin.

Gauguin s'était installé là, dans un bel atelier où recevoir dignement le marchand Durand-Ruel promettant sa visite. C'est Pola Gauguin qui nous livre sur ce moment de la vie de son père des détails bien précieux à qui veut retrouver la physionomie ancienne du quartier.

Locataire sans le sou, le peintre réussit d'emprunter à la crémière voisine le prix du loyer à verser d'avance. Etablie de l'autre côté de la rue, ce n'était pas une crémière ordinaire, mais une vraie crémière du plus vieux Montparnasse : une crémière digne qu'on inscrive son nom auprès de celui de Libion, à retrouver plus loin; Libion le limonadier par qui s'illuminera Montparnasse. Mme Caron connaissait de longue date Paul Gauguin. A côté de son commerce, précise Pola, elle tenait un petit restaurant fréquenté

surtout par les élèves de l'académie Colarossi. Elle achetait des tableaux, selon ses faibles moyens, aux artistes qui l'intéressaient, et elle ne craignait pas non plus de les aider dans une mauvaise passe. Honneur à elle!

Ayant fait un héritage de 13.000 francs, mais de bons francs Carnot, Gauguin désire un plus bel atelier où recevoir dignement « ses amis et des gens influents ». C'est à ce point où Montparnasse se va fondre dans Plaisance que le peintre trouva sa « case », comme disait celui qui avait déjà tâté des îles lointaines, au 6 de la rue Vercingétorix; il n'est que de suivre la description de Pola :

On y parvenait par une porte cochère dans un grand mur sur la rue, puis on traversait une cour spacieuse où un gros arbre s'élevait devant la construction basse comportant deux ateliers au rez-de-chaussée et trois au second étage. On accédait à l'étage par un escalier extérieur et un balcon. De là on entrait d'abord dans une petite antichambre avec une alcôve d'un côté; une porte vitrée menait dans l'atelier que Gauguin décora aussitôt d'une peinture dans le style maori : *Te Faruru.* Ici l'on aime!

La première partie de l'atelier baignait dans une épaisse pénombre qui contrastait fortement avec la pleine lumière d'une haute fenêtre dans l'autre partie. Des tapis d'Orient sur les divans constituaient tout l'ameublement; des armes de Polynésie, achetées à Paris, couvraient les murs, ainsi que les tableaux du maître. Un piano et un appareil photographique étaient les seuls objets qui rappelassent l'Europe. Comme animaux domestiques un singe et un perroquet. Et comme servante-maîtresse une jolie Javanaise, Annah, un modèle bien connu dans les ateliers de Montparnasse.

C'est chose terrible, pour soi, que s'essayer à l'his-

toire de son temps. On n'est certain que de ce que l'on tient encore, comme en des mains plus fermes devant l'heure de les ouvrir et de tout lâcher; on n'est assuré, de même, que de ce que l'on a vu mourir sous ses yeux, de ce que l'on a dû ensevelir soi-même. Pour le reste, parce que l'on est un scribe honnête, on veut y aller voir, pour le profit du lecteur. Il arrive qu'on se heurte à plus affreux que des ruines.

Je croyais retrouver, barbouillée d'un peu plus de poussières de misère, la bâtisse connue, ce 6 de la rue Vercingétorix gardant avec le souvenir de Gauguin celui d'Auguste Strindberg, le philosophe et dramaturge, plus ou moins thaumaturge aussi; Danois qui venait encore visiter un autre locataire de la maison, le vieux William Mollard, écrivain, musicographe et compositeur dont les opéras ne furent jamais représentés. J'ai fait le voyage. Quel voyage triste!

La pioche a depuis longtemps jeté bas la « case » parisienne de Gauguin et la boîte à musique de Mollard. On a construit à la place un de ces horribles « beaux immeubles » à loyers modérés, identique à ceux dont le vestibule est orné d'un buste du philanthrope fondateur, et sur quoi les locataires ne manquent jamais à cracher dessus, en passant. La construction géante est d'un ciment couleur de lave ou de fiente de reptile. Et, bien sûr, pas la moindre plaque au seuil de ce palace dérisoire des fins de mois difficiles.

La rue de la Grande-Chaumière n'a pas violemment changé d'aspect. Elle conserve ses académies et ses restaurants d'artistes. Nadjwa la Polonaise nourrit en catégorie C ceux qui ont à présent l'âge des petits-fils de la bonne Mme Caron. Sans doute le pittoresque a-t-il ses variations.

Nues les têtes qui, jadis, coiffèrent de larges feutres.

Au peuple des modèles italiens grouillant sur les marches des seuils : saints Jean-Baptistes barbus et leurs filles, Salomés au tablier napolitain, ont succédé des gars à ne point distinguer des soigneurs des vélodromes ou du *ring*, avec des demoiselles par miracle mises à la mode du jour; des « poseuses », comme disait Seurat, remarquablement semblables aux autres élégantes du quartier. Hier, sa tête crépue appuyée contre la plaque de faux marbre rappelant le souvenir de Gauguin, un modèle hardi, effronté autant qu'un singe, un singe qui raffolerait des cigarettes anglaises, m'a souri d'un sourire d'autrefois. Il fallait que ce fût une négresse. On songeait à une esclave joyeuse de s'exposer elle-même.

Aux sérieux élèves des libres académies, corrects jeunes hommes que personne n'oserait plus qualifier de rapins (étudiants d'art, qu'ils se disent), se joignent des filles de famille, dispensées d'aucune audace à la Marie Baschkirtseff pour signer au registre d'un atelier public ou y venir seulement suivre les séances de croquis d'après le modèle vivant. Comme les garçons, elles s'initient, selon les jours, au fauvisme, au cubisme, à l'expressionnisme et la suite, qui comporte les périls colorés de l'art non-figuratif, ainsi qu'hier leurs sœurs aînées, leurs mères, allaient sagement prendre la leçon de piano négligeable depuis que, par la magie du phonographe et par celle des ondes, le *Bolero* de Ravel a remplacé la *Prière d'une vierge*.

Si le numéro 4 abrite des Russes, d'abord tout blancs, maintenant frottés de rouge, on n'a pas pour autant rajeuni sa façade vétuste, et dans la vieille remise s'alignent toujours les voitures à bras utiles à porter au Salon d'Automne les toiles expédiées jadis à la Nationale. Le charbonnier, qui vend davantage d'appellation mal contrôlée que d'anthracite et de margotins, ne lâche plus de poules sur le pavé et nul

coq perché sur le tas de charbon de bois pour nous sonner la diane.

Tout le coin reste un des abris les plus propices à la recréation sentimentale du quartier perdu, encore que la chapelle presbytérienne semble bien neuve à qui connut la chapelle en bois dédiée à saint Luck. Au tremblement des arbustes de son jardinet renaît tout de même tout le passé du lieu et de son voisinage : rue Notre-Dame-des-Champs, rue Joseph-Bara, et, de l'autre côté du boulevard, la rue Campagne-Première.

De beaux arbres sont l'honneur de la rue Joseph-Bara qui montrent l'épanouissement de leurs sommets au-dessus du couvent des Dames-de-Sion; un couvent replié sur un parc émouvant, bâti d'un pavillon dans lequel mourut la reine Nathalie de Serbie, veuve du tumultueux roi Milan. Dans une autre partie de la digne retraite descendait, lors de ses passages à Paris, l'impératrice Zita, veuve de Charles, empereur d'Autriche et roi de Hongrie. Le dernier des jardins accessibles au passant est celui de l'académie Ranson, au numéro 9, où enseigna Sérusier, l'ami et le compagnon de Paul Gauguin et de Maurice Denis.

Dans l'instant qu'il nous faut retrouver, en abattant d'imagination les immeubles orgueilleux d'à présent, on trouve à la suite des constructions modestes de l'académie Ranson et de son jardinet, deux petits hôtels dans la verdure; celui qu'habitèrent longtemps le romancier et psychologue Gaston Danville et Berthie, sa femme blonde qui destinait au théâtre du Grand Guignol une comédie de sa façon : *Les Nèfles de l'Alaska*, et qui reçurent là, outre de nombreux peintres et sculpteurs ou graveurs, à peu près tous les familiers du *Mercure*, puis de *Vers et Prose;* celui où vécurent Philippe et Hélène Berthelot, avant que le futur ambassadeur de France et secrétaire général des

Affaires étrangères, banni du Quai-d'Orsay par Poincaré (lisez, relisez, *Bella*, de Giraudoux et vous saurez tout) s'alla, retour de Chine, traversée à cheval en compagnie d'Hélène amazone, installer rue du Cherche-Midi, ensuite au 116 du boulevard Montparnasse, dans l'immeuble réussi de l'architecte Louis Süe abolissant, d'un grand coup d'art nouveau, beaucoup du plus vieux Montparnasse.

A suivre la ligne, on arrive au numéro 3, inchangé, où nous retournerons quand y viendra loger Kisling, où j'ai vécu aussi, et dont la concierge de la bonne époque eut tort de ne pas confier à une plume agile des éléments de mémoires. Une Bretonne. La mère Salomon. Une Bretonne enracinée dans Paris, qui jamais n'oublia sa Bretagne, son Brest natal qu'elle savait joliment décrire et après lequel elle soupirait, venu le moment des vacances, à chaque départ d'un locataire traînant sa valise et sa boîte à pouce, en partance pour quelque Pouldu.

La semaine du Jour de l'An est faste pour toutes les portières, mais c'est tout le mois de janvier qui sonnait fête pour la mère Salomon comblée d'étrennes incomparables : les lettres et les cartes postales illustrées de splendeurs lointaines, œuvres de la nature ou de la main des hommes. Il lui en arrivait de tous les pays du monde. Toutes les mers, tous les caps étaient franchis par ces billets et ces cartons richement timbrés, à l'adresse de la mère Salomon, 3, rue Joseph-Bara.

Ses anciens locataires, tous artistes, des étrangers bien convenables, pas toujours plus réguliers dans le paiement du loyer que les Français, malgré ce qu'ils recevaient de chez eux dans la monnaie de leur pays, avec quelquefois des changes avantageux, mais quand même tous pleins de bonne volonté, pétardiers, des fois, un coup de whisky par-ci, un coup de raki par-là,

ou bien alors c'est qu'ils supportaient mal notre vin rouge ou notre pernod, enclins à introduire des créatures, mais si gentils avec elles, ce qui prouve qu'il y a du bon monde dans tous les pays. Il serait bien précieux de tenir la collection de lettres et cartes dont la mère Salomon savait n'égarer aucune au milieu du désordre assez armoricain de sa loge parisienne; elle trouverait bonne place en ce Musée de Montparnasse dont nous déplorâmes déjà l'absence.

Il m'arriva de donner à *L'Intransigeant* une chronique consacrée à la mère Salomon. Esquivant, autant que possible, si je peignais d'après nature, les négligences vestimentaires de la concierge au grand cœur, j'avais marqué suffisamment les restes d'une ancienne beauté, ainsi que de surprenantes coquetteries parmi tant de soins négligés, d'entre les élémentaires. La mère Salomon me fut infiniment reconnaissante d'avoir noté le ruban en fil d'argent de son binocle posé de travers, et le chic de son « chignon espagnol ».

Comme le douanier Rousseau, la mère Salomon couchait tout habillée, n'ayant que ce tort de ne point imiter jusqu'au bout le grand homme de Plaisance qui, l'aube venue, tombait la veste et le reste pour procéder à de correctes ablutions, à l'eau froide. La mère Salomon savait de belles histoires, des histoires de locataires. C'est elle qui m'a conté, dans une large fierté de témoin immédiat, les débuts difficiles d'un grand mécanicien : un Italien travaillant dans l'atelier de son frère sculpteur.

Sagement assis près du poêle, le mécanicien poursuivait ses recherches d'un type de voiture automobile qui secouerait plus qu'un peu le monde tout neuf de la quatrième vitesse. Le sculpteur et le mécanicien quittaient l'atelier, un atelier du rez-de-chaussée, sur la rue, pour aller se nourrir de la tambouille nationale confectionnée par la mère, plus loin, pour les fils

et des amis de ses fils, guère plus riches. Je parle des frères Bugatti. La fortune du mécano fut splendide. Le sculpteur, animalier estimé, d'un art un peu précieux, s'est donné la mort dans l'atelier de la rue Joseph-Bara.

La mère Salomon aimait d'évoquer des souvenirs de la vie artistique, mais limitée au quartier, bien sûr, avec, pas tout de même sa contemporaine, la blonde Conchita, l'ancien modèle de l'académie Ranson, modèle qui eut ses heures de triomphe, par la nécessité réduite à la sagesse de balayer le plancher et de faire les carreaux de l'atelier à jamais lumineux de sa radieuse carnation. Et tout plutôt que d'abandonner l'académie Ranson. Ça c'est du vrai vieux Montparnasse!

Le temps nous presse qui ne nous ménage pas toujours. Aidée en cela par ce goût des liqueurs qu'on connaît à pas mal de vieillards, la mère Salomon devint assez gâteuse pour qu'il la faille hospitaliser à la Salpêtrière où la fut voir (qu'on me pardonne, mais il est impossible de ne pas jouer un peu avec la chronologie stricte) l'un de ses locataires préférés : Kisling. Gentiment pitoyable, l'artiste s'enquit auprès de sa concierge de ce qui lui ferait le plus de plaisir. Alors, rendue à quelque rêve de la coquette qu'elle put être en son printemps, et dont il lui demeurait au moins ce « chignon espagnol », la pensionnaire de la sinistre Salpêtrière, fermant les yeux pour mieux sourire à sa folie, répondit tout bas, d'une voix enfantine : « Un gros diamant pour mettre au doigt. »

Comme je ne veux point d'un méchant procès, ni d'aucune affaire avec les familles, je tairai le nom de l'homme célèbre faisant chaque jour emplette au bureau de tabac ouvert à l'angle de la rue Joseph-Bara et de la rue d'Assas, d'une pipe en terre blanche, sans jamais acheter de tabac. Il remplissait sa pipette

d'éther à siroter au balcon, comptant les voitures et trépignant d'aise quand c'était celle des pompiers. A ne pas sortir du cercle enchanté des arts et des lettres, on nommera parmi les notables de la rue Joseph-Bara d'antan : Emile Ghebart, de l'Institut, l'historien que venait visiter son confrère et collègue Ernest Lavisse, la canne à la main depuis l'Ecole Normale, par le Luxembourg; le vicomte de la Gorce aux deux binocles tressautant sur le gilet; historien spécialisé dans les mœurs et la politique du Second Empire.

* * *

V

Laissant la rue Joseph-Bara pour refaire face au Montparnasse central, il nous faut traverser la rue Notre-Dame-des-Champs où nous nous attarderons encore quand nous en serons à la grande époque; attendons donc ces jours de soleil pour passer le seuil du 83, superposition biscornue d'ateliers et où logèrent, tour à tour, le peintre et collectionneur allemand (depuis longtemps passé en Amérique) Richard Gœtz, curieux homme; le peintre catholique Marcel Lenoir promenant dans Montparnasse une figure de Christ pour marchands de couleurs, artiste non dénué de mérites, orgueilleux autant que le lui interdisait sa foi proclamée, et l'un des plus fichus caractères d'aucun temps et d'aucun pays; Le Fauconnier, beau peintre sévère qui connaîtra la renommée en Hollande avant d'atteindre chez nous à la notoriété; Fernand Léger, poète plastique de la chaudière considérée comme instrument de connaissance; d'autres encore.

On se portera seulement sur la droite, à ce 75 jumelé au 73. Quand nous nous rendons au passé, William Bouguereau vit et travaille là. On l'a déjà dit, il y a son petit hôtel, avec jardin, et, derrière, son atelier, immense et sans le moindre décor de vanité; il est propriétaire du tout, ainsi que de l'immeuble de rapport cachant à demi son petit hôtel. Il travaille en acharné, jamais las (je vais parler par figures dans la conviction de me bien faire comprendre) d'enduire la toile cirée de plusieurs sortes de

confitures, dont en abondance celle de groseille. Qu'on le dérange, ce qui n'est pas facile à réussir, il grogne, arguant qu'il va jusqu'à se retenir, oui, il le dit, vu que chaque fois qu'il doit gagner le retrait ça lui coûte un louis; aujourd'hui il dirait cinq mille francs, tellement l'amateur sans lanterne se dispute ses Vierges et ses Amours, en bloc.

Ses Amours! La soixantaine a couronné certain poète se souvenant de débuts d'autant plus difficiles qu'il les fit en son âge le plus tendre. Il posait les enfants, il posait les Amours. Il posa Cupidon pour celui que Raoul Ponchon nommait drôlement Bouguerie de Bouguereau.

Perché sur une échelle, et tenant en son bec un pinceau, s'arrêtant de badigeonner pour reprendre, d'un coup d'œil souverain, les mesures de l'Amour; appuyé de la main gauche sur la longue baguette utilisée par les maîtres de la grande et haute composition soucieux de leur équilibre, l'illustre bonhomme constatait avec un noir dépit que son Cupidon en locatis mollissait, perdant la pose dans le songe puéril ou dans la somnolence; sur quoi de vous le redresser, d'un sec et vache petit coup de la longue baguette; un coup pas cruel, il faut le reconnaître, déplaisant pourtant, en travers de la chevelure blonde, voire sur les fesses, ce qui est encore plus humiliant. Cupidon devenu grand et même devenu vieux, décoré, en outre, de qui je tiens le trait, n'a jamais pardonné.

En 1907, au 73, dans la jumelle du 75, maison que j'habite aujourd'hui et dans laquelle j'écris ceci, mon ami Auguste Bréal, fils de Michel Bréal le grand philologue, m'a conté des histoires de l'atelier qu'il occupait et dont ensuite disposa Othon Friesz peignant, il est vrai, plus volontiers dans celui de feu Bouguereau, que loua aussi le maître, mon ami.

Tandis qu'en 1907 je posais pour un portrait en

pied : tube mat et jaquette grise, sous une verrière percée des rayons d'un juillet entre tous torride, Auguste Bréal m'a réjoui d'une anecdote que je veux bien rapporter ici, sans toutefois en garantir l'authenticité; mon ami tendait à la galéjade, à l'ornementation du fait nu, pour le moins; c'est ce dont j'ai pu me persuader en visitant Séville si longtemps après avoir lu les notes de voyage du peintre qui écrivait aussi, et fort bien, de *Velasquez* à *Rembrandt,* et des *Mythes incertains* à une vie de notre ami commun Philippe Berthelot. Mais l'historiette? On l'aura.

Lorsque je vins louer l'atelier, racontait Bréal, le propriétaire me demanda s'il n'était pas dans mes intentions d'y placer quelque meuble trop lourd. Comme, surpris un peu par l'inattendu de la question, je lui répondais ne rien posséder de plus pesant qu'un demi-queue, mon propriétaire, exhalant un soupir de soulagement, m'apprit de mon prédécesseur « M. Whistler », lui, avait monté au quatrième un canon.

Un canon! Détestons de ne posséder là-dessus les moindres vers de circonstance de Stéphane Mallarmé, et rien de plus sur le passage du *Portrait de ma mère,* rue Notre-Dame-des-Champs.

On a, c'est tout comme, assisté à la lecture d'*Hernani* et aperçu Sainte-Beuve déménageant. Quand il habitait encore rue Notre-Dame-des-Champs, tout près de son cher Victor, il se courbait sur la même table qu'Adèle et, tandis que celle-ci ne se lassait pas de griffer, comme en rêve, de petits bouts de papier du mot fatidique : *hierro,* sésames à distribuer à des claqueurs de la trempe du jeune Gautier, le futur historien de Port-Royal libellait des choses comme : « M. Victor Hugo, accablé d'occupations et ne pouvant vous répondre, me charge de le faire; il a été fort touché des sentiments bienveillants

que vous lui exprimez. Il vous envoie un billet de parterre pour la première représentation d'*Hernani.* » Cinquante ans plus tard, c'est rue Notre-Dames-des-Champs, au numéro 76, que s'installe le jeune Maurice Barrès.

Il arrive de Nancy, n'ayant encore à Paris pour confident que son compatriote et condisciple, comme lui déraciné, Stanislas de Guaita, indûment tenu pour poète et pour initié, tout ensemble, et c'est peut-être dans un sentiment de déception à retardement que Barrès m'a dit un jour, pour l'écrire ensuite : « Quand on me parle d'un initié, j'ai toujours envie de demander : « Initié à quoi? » A peine installé rue Notre-Dame-des-Champs, Barrès fonde sa petite revue : *Les Taches d'encre!* Une mince brochure, cinquante pages, qui se vendait un franc.

Avec un soin candide, le jeune Lorrain trempait sa plume dans l'encre bien noire pour la secouer au-dessus de chaque opuscule afin de marquer d'une giclée la blanche couverture.

« Pour tout ce qui touche à l'administration, les abonnements, annonces, réclamations, et la rédaction, s'adresser à M. Maurice Barrès, 76, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris. »

Ça devait bien faire rigoler, à en culbuter sur le divan, Petite Secousse et Bougie Rose venues, à pied, de la rue Boudreau, sur la rive droite.

J'ai sous les yeux le numéro 2 des *Taches*, reçu, en 1905, de la main longue et sèche de Barrès assis à son grand bureau du cabinet de travail de Neuilly, entre un masque de Pascal et le portrait du grand Condé; Barrès étendant au-dessus des papiers bleu de lin couverts, sur une demi-page, d'écritures à l'encre violette, cette main de modèle du Greco, mieux faite que la menotte d'Adèle ou la main grassouillette de Sainte-Beuve pour tracer le mot : *hierro.*

Ouvrons la petite revue parisienne du jeune Lorrain, déraciné mais au fort de l'assurance, en cas d'alerte ou matérielle ou spirituelle, de pouvoir appeler le fiacre qui, le chargeant avec sa malle, le porterait à la gare de l'Est où prendre place, un bon coin de première, dans le train de Nancy. La distance de Montparnasse à la Lorraine n'était pas infranchissable, comme pour les pauvres Mouchefrin et Racadot, affublés de sales noms et promis à la guillotine.

Une lettre au lecteur traduit les expériences directoriales du jeune homme. C'est parfois d'un ton décadent digne de 1884 :

« Je crois, mon cher inconnu, que des *Taches d'encre* s'égarèrent dans les postes. Peut-être aussi quelque fantaisie s'est-elle glissée dans nos écritures. N'en dites rien, excusez-moi et veuillez croire qu'un accueil tout empressé attend vos réclamations.

« Plus de deux mille exemplaires sont déjà vendus (*ça serait à vérifier*), et l'on s'occupe d'un nouveau tirage (*innocent mensonge probable*). J'ai une petite vanité à vous l'écrire et je pense que vous l'apprendrez sans déplaisir.

« Je remercie mes correspondants de leur bienveillance. Je leur sais gré de m'avoir sans doute jugé plus sur les choses à faire que sur les choses faites. Dès maintenant, le succès matériel des *Taches d'encre* est assuré. Et pourtant jamais effort parut-il moins opportun qu'à cette heure de choléra où, pour jargonner selon la mode, chacun s'obstine à se sentir quelque chose dans le ventre. »

Eh oui, le choléra. Il fut de l'époque; du moins tint-on pour tel quelqu'une de ces lourdes épidémies que, tout aussitôt après, les pouvoirs publics, soucieux de modérer les paniques, hors le crédit de limiter les dégâts, baptiseront pudiquement *influenza*, à l'italienne, ou grippe espagnole, une sorte de peste

l'emportant dès lors sur le genre choléra. Barrès a pu entendre, chantée par l'auteur lui-même, la complainte inspirée à Aristide Bruant par la funeste actualité : *Vl'à l'choléra qu'arrive!...* affirmant que, de l'une à l'autre rive, tout le monde en crèv'ra.

Au recueil intitulé *Dans la rue*, une vignette à la plume, par Steinlen, fait admirer une sorte de père Choléra, en fiacre, sa tête de mort à la portière, passant le pont Royal pour enfoncer la rive gauche; point de direction : le cimetière Montparnasse!

En vérité, Barrès à Montparnasse passait volontiers les ponts; ça se voit. Il ne se contentait pas des brasseries à femmes de la rue Monsieur-le-Prince, et où il put retrouver une autre Léontine, la « grande haridelle militaire » devenue jument scolaire. Il dut faire vite le tour des établissements décrits dans sa courte brochure du *Quartier Latin*, riche d'une page consacrée à ces restaurants pas chers dont il écrit que « c'est là que les jeunes gens gagnent ces gastralgies qui vers quarante ans leur font une physionomie distinguée ». Il poussait jusqu'à Montmartre, au « Chat Noir » où se produisait Jean Moréas, qui serait son ami. La lettre au lecteur résonne autant de l'esprit chatnoiresque que de celui qui florissait, aux frontières de Montparnasse, du « Chalet » où régnait Charles Cros à la primitive « Closerie des Lilas ».

Barrès, dont l'œuvre première dénonce un certain goût de la mystification, inventant si longtemps devant André Gide les « interviews imaginaires », connut-il la tentation de se compter parmi ceux qu'on nommait alors les « auteurs gais »? Fut-il, à Montparnasse, jaloux des succès montmartrois d'Alphonse Allais? Et qu'augurait de l'avenir de l'enfant élu de Charmes-sur-Moselle l'un de ses visiteurs de la rue Notre-Dame-des-Champs, Laurent Tailhade, son ami,

qui, peu après, renierait si bien ce « Barrès dont la froideur va jusqu'aux humeurs froides »?

C'est comme ça la vie, et la vie d'artistes, en particulier. Mon cher Maurice... Mon cher Laurent... On ne se quitte ni de jour, ni de nuit, et puis — amours, littérature ou politique — on écrase l'ami si cher sous trois cents pages de méchancetés.

Souhaitant qu'on le juge davantage sur les choses à faire que sur si peu d'accompli, Barrès à Montparnasse annonce, en dernière page des *Taches*, deux ouvrages qui, pourtant, manqueront toujours à la liste des « Œuvres complètes du même auteur » : *Le Nihilisme contemporain* (Essais) et *Le Départ pour la Vie* (Fictions). Que cela est jeune! Que cela est frais! A la même page, promesse tenue, celle-là, de *Rosa Mystica*, par Stanislas de Guaita, chez Lemerre, éditeur terriblement engueulé par Barrès, à la page 3 du cahier, et à l'occasion de sa promotion dans la Légion d'honneur.

Voici des annonces (payées?) recommandant : 1° un « Cours de Littérature et d'Histoire, pour les jeunes filles; préparation à tous les examens (Bougie Rose en glousse); leçons à domicile ou dans les pensionnats (est-ce assez 1884?); s'adresser à M. Chimériс (« Maurice, tu me feras mourir », glapit Petite Secousse), 117, rue Notre-Dame-des-Champs ». Ce 117, un immeuble bourgeois dont la cour apparaissait alors, pour demeurer longtemps telle, plantée d'ateliers d'artistes qu'un laboratoire pharmaceutique a récemment remplacés; 2° *Paris-Bébé* (c'est à rendre folles Bougie Rose et Petite Secousse), journal hebdomadaire pour les enfants, illustré en couleur, 20 cent. le numéro; chez tous les libraires et dans tous les kiosques; 3° en pendant à *Paris-Bébé :* « Bullier, avenue de l'Observatoire, samedis, dimanches et jours fériés, soirée dansante; jeudis, grande fête. »

Le morceau de résistance du numéro : *La Folie de Charles Baudelaire.*

Le peintre Axilette nous a laissé une excellente image, de profil, de Maurice Barrès à Montparnasse.

C'est une aquarelle exécutée pour les *Hommes d'aujourd'hui* de Vanier, l'éditeur des « poètes maudits ». Barrès est peint, pas maudit du tout, aux couleurs de Toto Carabi : tube gris perle et macfarlane gris souris tombant bas sur le pantalon gris nuage; un peu de rose aux pommettes.

Lorsque je passe, ce qui m'arrive à peu près chaque jour, devant le 76, inchangé, de la rue Notre-Dame-des-Champs, je m'attarde parfois à me donner la représentation d'un jeune Barrès en tube et macfarlane de fumée passant le seuil pour aller, au 117, prendre langue avec M. Chiméric (moins sans doute que l'ami Stanislas de Guaita croyant loger un fantôme dans son placard), retirer à « Bullier » (à Montparnasse on disait Bullepatte) son service pour la grande fête du jeudi où il se laisserait photographier portant sur ses épaules, à califourchon, une audacieuse femme de lettres (rien de Marie Krysinska), ou surveiller, au kiosque du terre-plein de la Closerie, la vente de *Paris-Bébé;* pour les *Taches d'encre,* il lui faudrait pousser jusqu'aux galeries de l'Odéon.

Le numéro 2 des *Taches d'encre* est du 5 décembre 1884; six mois plus tôt, Stanislas de Guaita, accouru de la rive droite, débarquait rue Notre-Dame-des-Champs, tout exprès pour réciter à son frère d'élection le sonnet qu'il publierait scrupuleusement daté de juin 1884 :

Maurice, ô mon ami, je t'aime et te ressemble :
Tantôt joyeux sans cause ou triste sans raison,
Nous allons, par la main (*sic*) vers le même horizon,
Nous qu'un commun destin côte à côte rassemble.

Si notre tempe brûle, ou si notre pied tremble (*sic*),
Frère, glorifions ce mal sans guérison;
A la coupe où distille (*sic*) un savoureux poison,
Nos lèvres d'insensés s'abreuvèrent ensemble.

Par la fièvre du Beau, consumés, sans blémir,
Et sans désavouer notre belle folie
(Que le soleil nous arde, ou que le vent nous plie),

Rêveurs et fraternels, marchons vers l'Avenir!
Mais la grande Erato ne veut pas qu'on oublie,
Et change en perles d'or les pleurs du Souvenir.

Ainsi rimaillait celui que mon ami André Billy, qui, je veux croire, s'est dispensé de le lire, nomme, de confiance, un « écrivain distingué ».

Les moyens d'investigation manquent qui permettraient d'apprendre si c'est à Montparnasse, parmi les clochards stationnant volontiers dans la cour ancienne de la gare où ils attendaient (l'argot nommait ceux-là des « bagotiers ») le fiacre chargé de malles, pour le suivre à la course, parfois jusqu'à l'autre bout de Paris et s'offrir, suant, rendu, au déchargement, que Barrès embaucha l'homme-sandwich dont la promenade publicitaire révéla les *Taches d'encre* aux passants. On lisait sur son panneau : *Morin ne lira plus les « Taches d'encre »*. Morin? Un maître-chanteur abattu à coups de revolver par la belle Mme Clovis Hugues, femme du poète et député de Marseille. Mais Morin lut-il jamais les *Taches d'encre?*

Poète et député! Dans le temps précis des *Taches* d'encre, Clovis Hugues rimait :

Car lorsque j'ai bien fait mon devoir dans la lutte,
Je note volontiers les jolis airs de flûte
Du vent dans les roseaux.

Pas de doute. La vindicte méridionale de Mme Clovis Hugues excitait le Lorrain de Montparnasse vivement frappé aussi de la popularité politique du successeur à la tribune de Lamartine et de Hugo. En composant son scandaleux (voulu tel) placard-réclame, il songeait aux futures proclamations à l'électeur : *Vive la France!... Vive Neuilly-Boulogne!... Vive la République!...*

Car lorsque j'ai fini mon petit air de flûte,
Je rêve volontiers aux charmes de la lutte,
Aux jeux électoraux.

Traversons le boulevard en franchissant des haies de vieux calendriers.

C'est bien avant la première mobilisation. On passe là où l'on veut. Les clous ne sont pas encore inventés. On laissera la maison rustique dont je vous ai déjà livré un croquis et dans laquelle il est trop tôt encore pour revenir.

Nous sommes rue Campagne-Première. Campagne-Première! De la paroisse de Notre-Dame-des-Champs!

Il y a belle lurette que des spéculations à la César Birotteau ont repoussé au delà des fortifications les maraîchers les mieux résolus à piquer leurs salades et leurs radis dans une terre liée à celle de la grand' ville. Ce nom de Campagne-Première suffit à griser de bucoliques les cœurs prédestinés. C'est en contemplant la plaque d'émail aux belles lettres normandes, blanc sur bleu, que le poète symboliste Adolphe Retté fit mieux que concevoir, aperçut tout de bon, la couverture du livre de vers à donner, en 1897, à la Bibliothèque artistique et littéraire, autant dire les éditions de la *Plume : Campagne première.*

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures
Pour saluer l'hiver en son château de givre;
Ecoute : les grands vents hurlent comme des cuivres
Et troublent le sommeil de la mère Nature.
Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre...

Ce devait être plutôt le bon Retté qui avait peine à suivre. Il ne haïssait pas les liqueurs fortes. Pourtant l'appel de la Nature, avec majuscule, ne fut pas vain ce soir d'un ancien Montparnasse. Ça mena le poète jusqu'à Fontainebleau où, de méditation en méditation, il dépouilla le vieil homme, changea de peau pour se refaire une âme, une âme enfin légère des vieilles aventures, et il réussit d'émouvoir en composant : *Du diable à Dieu.*

La rue Campagne-Première est vraisemblablement celle qui, avant les jours flamboyants du quartier, accueillit le plus de ces artistes étrangers, pas toujours aussi nombreux qu'on le vit, d'environ 1912 à 1930. Ces beaux fils et braves filles de patries plus ou moins lointaines, attirés par les exemples de l'art français, des meilleurs aux pires, de celui de Gauguin à celui de Bouguereau, l'Art vivant n'a pas si vite anéanti l'académisme, ne s'établissaient que très exceptionnellement en France d'une façon définitive.

Montparnasse accueillait un lot renouvelé, ma foi, presque de saison en saison, de demoiselles jeunes ou entre deux âges, nées sur quelqu'une de ces rives dont, trop souvent, nous ne savons rien que la figuration par un fil bleu, sur les atlas; personnes que leur dévotion à l'art rendait tout à fait estimables. Guère plus ambitieuses, les vieilles chéries aujourd'hui au monument, que de leur qualité d'artiste peintre mentionnée au passeport, allant au musée comme à l'église et y travaillant ainsi qu'on prie. Laurent Tailhade a dépensé du talent à se moquer

de celle qui, miniaturiste, peignait les *Noces de Cana*, à la loupe. Il en allait d'un exercice de piété, sinon de l'accomplissement d'une tâche utile au paiement du loyer; l'une et l'autre attitudes infiniment respectables; mais Laurent Tailhade ne respectait rien.

Une lubie, un désir puissant, tyrannique, soudain? C'était à présent Florence et les Offices qu'il fallait à la demoiselle à pinceaux. On liquidait sans retard les quatre meubles, dont le divan-lit, la vaisselle bretonne acquise chez le spécialiste, toujours florissant, du boulevard Montparnasse; et place nette était faite pour la suivante arrivant du Prado ou telle autre lasse des loges de Raphaël.

J'en ai connu une, d'une dignité de vie exemplaire, se nourrissant de salade et d'œufs durs cuits sur une petite lampe à alcool. Aquarelliste et ne buvant que de l'eau, privée d'aucun plaisir, tous les deux ans elle donnait congé de son atelier nu comme une cellule, bouclait sa valise et, forte de ses économies, s'offrait le voyage en Afrique du Sud où retrouver un sergent écossais à deux brisques, en garnison du côté de Prétoria.

Le plus vaste refuge montparnassien à la disposition d'artistes pas trop riches demeure l'un des monuments intéressants de notre rue Campagne-Première. C'est au numéro 9. On y a énormément consommé de tubes et usé de fusain. Presque toutes les toiles que les brocanteurs du cru exposent à même le trottoir, en traçant à la craie le prix demandé, un prix doux, sur le lapin de la nature morte, au premier plan du paysage ou sur une fesse du modèle nu, proviennent à peu près toutes, depuis cinquante ans, du 9 de la rue Campagne-Première. Ça n'empêche pas que des artistes de qualité ont en ces mêmes lieux pâli, souffert et jubilé, réussissant de ces découvertes qui bouleversent l'économie plastique.

RUE CAMPAGNE - PREMIÈRE

On a beaucoup travaillé et l'on a fait là mille folies; les folies d'une époque qu'il est agaçant d'entendre qualifier de facile par les gens qui n'ont jamais su ce que c'était que de s'interroger, si l'on tenait cent sous, sur le point délicat de savoir lequel valait le mieux, ou bien de tirer de ces cent sous providentiels deux médiocres mais sûres journées à deux francs cinquante (avec ménage tenu net par une mercenaire à six sous de l'heure), ou bien de s'offrir, par cette thune, une agréable soirée sans lendemain. Allons, époque facile tout de même qui permettait qu'on s'abandonne sans trop de remords au gai délire.

Il y eut aussi des drames. Il faut de tout pour faire un monde. On voudrait que registre ait été tenu des innombrables passagers du 9. Ce serait pour retrouver glorieux pas mal de noms des obscurs locataires d'avant 1914. Parfois on pressentait leur éclatante destinée; au moins certains, artistes ou écrivains, réussissaient du premier coup prestigieux d'imposer leur personnalité rien qu'à demi définie, dans les cas les moins incertains.

Un soir, quelqu'un qui n'était pas du 9 suivait à travers les couloirs en lacis compliqués une jeune et brillante locataire. Elle allait devant, un doigt ganté de blanc sur sa lèvre très rouge, recommandant ainsi qu'on ne fasse pas de bruit. Il était tout obéissance en sa tendre impatience. La musique d'une sonate s'éleva, en façon de marche nuptiale. Les sons filtraient d'un atelier tout proche. C'était d'un bon amateur, sans plus. Pourtant la jeune femme s'arrêta, se retourna, saisit le bras du garçon, murmurant, émue de la meilleure façon :

— Rilke, qui joue!

Rainer Maria Rilke, alors secrétaire d'Auguste Rodin, habitait, en effet, un atelier du 9 de la rue Campagne-Première.

Il y eut et il y a toujours des ateliers d'artistes au 3 de la rue. C'est là que j'allais rendre visite au graveur P.-E. Vibert appliqué à un portrait de Nietzsche, figure très demandée en ce temps-là.

Du côté des numéros pairs subsistent quelques ateliers dans un peu de verdure. Mais il est temps de peser sur ce qui fut pour les vieux de Montparnasse la grande attraction de la rue Campagne-Première d'avant les automobiles de place. Je veux parler de l'écurie. J'en veux parler avec toute la précision qu'exige la prose. Ce ne sera pas sans me réjouir que la poésie ait haussé l'anecdote au thème épique.

L'un des premiers poèmes en vers, libres, de Max Jacob est inspiré par l'écurie, la grande écurie, de la rue Campagne-Première. Il fut un temps que, des petits bars de la Butte Montmartre aux plus vastes cafés de chez nous, on parlait couramment du *Cheval à Picasso* à peu près comme les romantiques purent parler de la *Tristesse d'Olympio* ou les orgueilleux garçons de la Pléiade de l'*Election de son sépulcre*.

Publiant ses vers dans *La Revue immoraliste*, laquelle n'eut qu'un seul numéro, à raison d'histoires que l'on contera ailleurs si elles sont de l'autre rive, Max Jacob écrivit : *Le Cheval*, le poème étant dédié par Max à son cher Pablo. Qu'une certaine disposition typographique ait pu imposer cette lecture suivie : *Le Cheval à Picasso*, il n'en fallait pas davantage. La romance dans la nuit d'un cheval triste songeant aux campagnes premières :

Peut-être à l'écurie, rue Campagne-Première,

La grande écurie de la Société Générale des Voitures à Paris, les fiacres d'entre quoi demeurent les

lamentables échantillons dont la misère des jours qu'il nous fallut vivre aura permis l'hésitante circulation. Alors ça roulait, ça trottait encore assez raide, surtout si le cocher était un peu saoul, ce qui gardait les plus grandes chances de se produire autour du coup de minuit, quand Collignon, cinglant Cocotte, allait relayer.

De véritables courses de chars. Nous les suivions passionnément, jusqu'à engager des paris, excitant du geste et de la voix les automédons à demi soulevés sur leurs sièges, bonnes gens assurés de nous retrouver au cabaret du coin où ils apparaissaient magnifiques, cramoisis, la pipe au bec, le gibus de cuir bouilli en arrière, la couverture sur l'épaule et le fouet entre les bras.

— Buvons d'autant! recommandait Paul Fort en assurant son lorgnon.

* * *

VI

Le cabaret du coin avait son vis-à-vis dans le bâtiment même des écuries et remises; un « restaurant de cochers », un de ceux-là estimés entre tous des fines gueules populaires. Oh! rien encore de ces soi-disant petites boîtes de peu de mine où la patronne fait une cuisine étonnante et que le snobisme devait mettre à la mode, quand cela devint très chic d'aller traîner ses élégances dans la sciure répandue sur les carreaux disjoints, des doigts chargés de bagues jouant sur la toile cirée. Les bistrots ne sont pas des idiots. Les prix ont monté vite. Les snobs ont payé au prix d'un restaurant à grand service un repas point meilleur, et la clientèle des pauvres bougres a été refoulée de bouillon en bouillon.

Je n'irai pas jusqu'à soutenir que le restaurant de cochers de la rue Campagne-Première méritait qu'on le classât au premier rang de ces restaurants de cochers du temps des cochers, à l'enseigne de tradition du « Cocher fidèle ». Au fait, fidèle à qui, à quoi? A son bistrot, parbleu. C'est ce qu'il faut entendre. Vous ne voudriez pas que c'eût été à ses clients, ses bourgeois, semés à tous les points de la capitale. Les tables de la rue Campagne-Première, à l'instant du déjeuner, rassemblèrent des artistes du numéro 9, l'état-major de *Vers et Prose*, dont je fus le secrétaire de la rédaction, et de gracieux modèles. On mangeait de grosses nourritures assez loyalement cuisinées, avec quelque

abus de veau marengo. Le vin d'Algérie le disputait à celui de Narbonne; les fromages ne manquaient pas de caractère.

Bien avant Max Jacob, le parodiste sympathisant du symbolisme, Franc Nohain, sut tirer son inspiration du dépôt des petites voitures.

Dans un de ces poèmes réputés amorphes qu'il donnait régulièrement au très littéraire journal *Le Journal*, avant le siècle, sous la direction de Fernand Xau, le poète des *Inattentions et Sollicitudes* fit parler le cheval de fiacre maudissant la race des hommes armés de fouets qui, non contents de ravager les maigres côtes du pauvre monde équidé, bâfraient scandaleusement, à table, le gilet rouge ouvert sur la bedaine, tandis que celui à qui va toute la peine mâche un maigre picotin, le museau dans un sac et les sabots dans le ruisseau. Et le cheval scandait ainsi sa haine et sa rancœur :

Manger du brie,
Fumer des pipes;
Sales types!

Au printemps de 1905, quand Paul Fort chauffait, lyriquement, ma foi dans l'avenir de *Vers et Prose*, à un degré tel qu'à son exemple je m'imposais de rudes besognes régulières (« et le bureau? » criait l'ombre d'Arthur Rimbaud), il nous arrivait donc, Paul Fort, mon directeur et ami, Mme Paul Fort, la belle Suzon des premières *Ballades françaises* participant aussi à nos travaux, de laisser l'atelier-appartement-salle de rédaction de la rue Boissonnade pour déjeuner au bistrot des cochers où des amis, des peintres notamment, nous rejoignaient. C'est ce dont s'avisa promptement un drôle et gentil bout de femme; une certaine Lily, modèle de son état, mais état qu'elle exerçait peu.

Jolie, un peu mignarde, de petits seins guillerets, la jambe engageante encore qu'un brin de biais; on avait dû la faire marcher trop tôt, la pauvre chérie. Ça n'était pas ce léger défaut qui l'empêchait de poser régulièrement. Quoi, alors? Rien que la flemme. Vous pouvez m'en croire.

Gentille Lily! Elle logeait en garni, au-dessus de la salle du restaurant. Un escalier en colimaçon ramenait de l'étage à notre salle à manger commune. C'est en haut de cet escalier que nous vîmes apparaître l'agréable Lily. Sa coutume première en cette Campagne-Première était de prendre ses repas dans sa chambre. Repas d'oiseau. Lily descendait à la cuisine se choisir une demi-portion.

Un moment d'explication si le terme demi-portion peut ne rien signifier pour les affamés d'à présent. En 1905, mais pour très peu de temps encore, car l'erreur serait vive de croire que les difficultés n'ont pas commencé avant la première guerre mondiale, les restaurants servaient à leur clientèle des portions entières, au prix de soixante centimes, et des demi-portions, au prix de quarante centimes. Je parle, on me devine, des restaurants populaires; pas question, bien sûr, de demander des demi-portions au Café de Paris ou chez Larue, non plus qu'aux Ambassadeurs, les Ambass' à la fois restaurant, café et concert en forme de guinguette pour le beau monde.

Chez le bistrot, on estimait à sa valeur le système des demi-portions. Le client qui se nourrissait d'un seul lapin chasseur ou d'un unique bœuf bourguignon faisait figure de pauvre type, cependant que le finaud qui se commandait une demi-raie et un demi-veau marengo — deux plats, deux goûts, deux joies — pouvait bien se prendre pour quelque chose de plus sérieux dans la société.

Certes, on tendait, sur la fin du mois, à se contenter

d'un demi-lapin, sans plus. Lily, d'un bout à l'autre du mois, et comme ça tout le long de l'année, ne commandait à la cuisine qu'une pauvre demi-portion à remonter dans sa chambre où faire, seule, la dînette à midi.

Le soir? Lily comptait sur le hasard, lequel portait des noms divers. Ça lui pouvait valoir un dîner plus substantiel que le déjeuner et, s'il lui fallait regagner sa chambre où ne pas souper du tout, Lily gardait au moins aux lèvres la saveur d'un bon apéritif.

Or Lily, futée, astucieuse, timide encore, un peu, pas trop, ne manqua plus jamais d'attendre que nous fussions à table pour descendre chercher sa miteuse demi-portion.

On la surnomma tout de suite Demi-Portion, à raison de son alimentation autant que de sa taille menue. Mais on ne tarda guère à lui demander son nom authentique, celui de Lily, qu'elle donna, n'attendant qu'une occasion d'entrer en contact avec les gens si gais et si aimables que nous figurions à ses beaux yeux.

On a payé à déjeuner à Lily, quoique pas riches. On a emmené Lily à la « Closerie des Lilas » où elle se fit d'utiles relations, son charme opérant. Les Lilas de Lily!

Si Lily ne devait pas mériter un prix de bonne conduite, s'il n'en allait pour elle que de se plier aux lois du destin, autant valait tendre la main à Lily pour lui permettre de gravir un échelon. Je ne sais si certains d'entre nous se donnaient un grand modèle à imiter; j'affirmerai seulement que ce ne fut jamais Tolstoï.

Voyez donc! On était tout de même gens de bonne compagnie, et bonnes gens. C'est parmi nous que Lily a trouvé un Russe, un vrai, lequel mieux inspiré que de relever évangéliquement Lily, l'adopta pour

compagne à cause de l'agrément trouvé entre ses petits bras; il n'était guère plus haut qu'elle. Et ce fut à la vie à la mort, à part que la mort vint trop vite. Pauvre Lily, papillon aux ailes écrasées, collées entre les pages rouges d'un livre d'histoire contemporaine, que nous n'ouvrirons pas davantage.

Tandis que se développent ces souvenirs, tandis que s'allongent en bandes mille rouleaux tirés de mes profondeurs, dont la lumière du jour change en signes clairs les marques cryptographiques, un vieil ami replié en province, depuis quarante ans, à compter juste, depuis que l'invention du cubisme fit trop de peine à ce peintre de la réalité, un vieux compagnon de jeunesse passant par Paris, ému de me savoir appliqué à la recréation de nos jours de foi et d'espérance, et singulièrement à la peinture de cette rue Campagne-Première où à vingt ans il jouait son personnage, me dit : « J'espère que tu parleras de Rosalie. »

Espère, vieil ami. Espère avec lui, mon lecteur. Il convient, en effet, d'espérer, d'attendre un peu. Je me contente ici de situer Rosalie, modèle italien qui laissa l'académie pour la cuisine et vint tenir une crèmerie chaude, un petit restaurant à bon marché, dans la célèbre rue, au numéro 3. La boîte est contemporaine de l'écurie et des courses de chars; c'est vrai. Mais le plus beau moment de Rosalie, en sa turne étroite hantée des rats, coïncide avec ce triomphe montparnassien à la relation de quoi nous tendons. L'histoire de Rosalie se confond avec le roman de Modigliani dont la figure à la fois sombre et rayonnante ne tardera pas trop à se dresser.

Du paysage historique, au delà de la rue Campagne-Première, on retiendra la rue Boissonnade pour ce que Paul Fort y vécut, dans la même maison que le peintre norvégien Edward Diriks, qu'on va retrouver

plus loin; pour ce que *Vers et Prose* ouvrit ses bureaux au 18, puis au 24, et aussi pour le petit coin de cottages où se plurent beaucoup d'artistes anglais et américains. Le percement de la rue Boissonnade qui, désormais, aboutit au boulevard, alors qu'en notre temps idyllique il en allait d'une sorte d'impasse, n'a pas entamé ce composé d'Epsom et de Maisons-Laffitte.

Un grand nombre des Anglo-Saxons de la rue Boissonnade prenaient leurs repas dans une crémerie chaude située à peu de distance de la rue Huyghens, sur le boulevard Raspail. J'en vais parler. J'ajoute que je n'en parlerai pas assez. Il y aurait un livre à écrire sur le problème alimentaire dans la vie des artistes jeunes. Je l'ai toujours cru, et davantage depuis que les temps difficiles devinrent le commun des jours. Dès aussitôt qu'il fallut articuler le mot ignoble de ravitaillement, ce ravitaillement se proposant comme une chimère, une vaine construction de l'esprit, cet esprit se devait naturellement reporter aux années de jeunesse, en un temps abusivement réputé facile, quand il fallait subir plusieurs des pires inconvénients de la bohème, en s'interdisant de jamais afficher les façons de cette bohème méprisée.

On réussissait des prodiges pour fuir le garni et être « dans ses meubles », fut-ce à l'exemple de notre maître Jean Moréas, disposant, à la porte de Montrouge, d'un appartement à peu près vide. On faisait honte au camarade qui se nouait au col une cravate lavallière. Apollinaire coiffait un chapeau melon. Et ainsi de suite.

Ça n'empêchait pas de se devoir souvent interroger sur ce point d'où part la verve d'un Hugo des bons jours pour écrire : *Mangeront-ils?* Outre qu'on ne se donnait guère d'agrément à se sustenter dans sa propre et unique société.

Un repas ne pouvait sembler bon sans la compagnie des camarades. De 1903 à 1906, on aimait de se retrouver le plus souvent possible à la crémerie chaude du boulevard Raspail. On y mangeait correctement pour moins de trente sous. Le jeune patron apprêtait la tambouille lui-même, coquet d'un joli costume de chef, sans une tache au tablier, le bonnet haut empesé. A sa caisse, la patronne figurait une illustration de romance populaire. La clientèle se composait surtout d'habitués. Je n'y insiste que pour souligner notre innocent état d'esprit. Alors que nous ne prenions qu'irrégulièrement place aux tables de cet établissement où nous ne jouissions pas du crédit, l'illusion nous y venait de nous imaginer au nombre de ces fidèles mieux nantis prenant là leurs deux repas sans se gêner et sans chômer de la dent un seul jour.

Anglais et Américains de la colonie Boissonnade, ou tirés des tiroirs compliqués de la caserne picturale de la rue Campagne-Première, permettaient encore qu'on fasse, à la manière de des Esseintes, ce des Esseintes dont, jouvenceaux de l'art, nous n'avions pas encore plein le dos, un voyage sans se déplacer. J'ignore, je l'avoue, si les trompettes de la Renommée ont jamais sonné un air de gigue, par les rues de Londres, en l'honneur de ce peintre qui laissa Montparnasse pour se rapprocher de Suffolk Street et de la Royal Academy réunies. Nous le nommions l'Amiral pour ce qu'il portait le même nom que le Lord de l'Amirauté. Un autre a aisément forcé les portes de la Royal Academy : Augustin John devenu quelque chose comme le Peintre Lauréat d'Angleterre, il y a environ un demi-siècle, fameux comme polygame, disposant de plusieurs ateliers abritant autant de femmes et bien plus d'enfants, dont un au moins en collaboration avec une gypsie. A la table la plus proche de cette de l'Amiral siégeait

une farouche ennemie de la Couronne britannique.

On ne manquait jamais à montrer aux nouveaux venus cette cliente ancienne, accrochée à la maison autant que l'Amiral : l'oratrice et militante patriote irlandaise Miss Maud Gonne.

Sa foi en l'indépendance de sa patrie, la Verte Erin, inspirait du respect. On ne se moquait de ce patriotisme exalté poussant Miss Maud Gonne, indubitablement fort jolie quelques années plus tôt, à ne se vêtir et coiffer que de vert. On se contentait d'un peu bourrer le crâne aux nouveaux en leur racontant, mensonge fieffé soutenu d'apparences de preuves, que Miss Maud Gonne, habillée et chapeautée du vert des drapeaux de l'Irlande libre, se nourrissait exclusivement, en conséquence d'un vœu, de salades, d'artichauts, d'épinards, de choux, de poireaux et de haricots en gousses ou alors flageolets. Miss Maud Gonne était tout bonnement végétarienne, ce qui ne nuisait en rien à sa combativité.

Merveille, le dîner pris, quand on bourrait une gambier de deux sous du scaferlati d'un cornet de « trois sous à fumer », en respirant l'odeur du tabac blond des voisins et voisines, que de contempler le patron, commerçant résigné à tout ce qui doit assurer la prospérité de son établissement, recueillant poliment les propos de cet ancien oxonian le prenant pour confident parce que c'était, ce soir-là, son irréfragable envie d'expliquer au premier venu complaisant l'influence *inediskioutèble* de Tennyson sur Dante-Gabriel Rossetti. Le patron ne balançait pas à répondre, de-ci, de-là, un « bien sûr » rassurant, tout en hochant la tête avant de tâter, en connaisseur, d'une fine dite « de la bouteille », chauffant entre ses doigts rouges de tourneur de sauces.

Pas de vernissage réussi sans la présence de la jolie patronne qui se commandait une robe nouvelle pour

chacun d'eux. On la consultait, on recueillait ses impressions. Elle trouvait Charles Guérin « très poétique », ce qui n'était pas dire si sottement de ses tableaux tellement littéraires. Qui donc persuada le patron que la jolie patronne pouvait sans risque aucun assister, dans une loge, parbleu, au bal des Quat'z' Arts, spectacle qu'il faut s'être donné au moins une fois dans sa vie et que, croyez-moi, cher ami, s'accordent chaque année beaucoup de femmes du monde.

Le patron céda, plus ou moins convaincu. Eut-il tort? La patronne aimait trop le bal. Elle ne revint jamais.

Le patron vendit son fonds, quittant Paris pour la province.

Il en va plus que d'une association d'idées; la relation est directe du bal des Quat'z' Arts au Prix de Rome dont la proclamation, lorsque nous n'avions pas trente ans et que, mes amis et moi, nous avions commencé notre guerre à l'académisme, comportait un certain nombre de cérémonies tout à fait couleur du temps, et dont Montparnasse prit toujours sa part.

Dans le cadre solennel de l'Ecole, il va de soi que le protocole diffère un peu des grosses démonstrations d'un Concours Rougevin, lequel, par fatalité, se clôt sur la bacchanale dite du Rouge Vin. Mais quand c'est fini des blagues amicales qui ont pour cadre la digne maison de la rue Bonaparte, il n'en va plus que d'un apéritif d'honneur et soigné, et du banquet offert chez un traiteur rompu aux façons des futurs hors-concours. La soirée, évidemment, se consacre à la tournée des petits ducs de l'art officiel.

C'est, ou c'était, toujours la visite des mêmes établissements; l'école supérieure des trucs et recettes académiques, du jus, de l'embu et du trompe-l'œil (on m'assure que la voici académisant l'art non-

figuratif) possédant ses traditions limonadières aussi fermes que celles des Polytechniciens incapables, dans le temps que j'évoque, d'entrer ou sortir, premiers et bons derniers en monôme, du temple des mathématiques sans aller déguster une de ces prunes à l'eau-de-vie dite chinois, spécialité de la Mère Moreau, bistrote renommée et qui tenait boutique en des lieux écrasés aujourd'hui par l'insolite génie de feu Frantz Jourdain, ce Vitruve des grands magasins.

L'un des points de direction des amis du héros de la journée et de ce héros en personne, lequel s'est nommé tour à tour : Jacquot-Defrance, Guétin, Roganeau, G.-P. Leroux, Billotey, Aubry, Lefeuvre (je cite au hasard) quand ceux qui porteraient plus haut sur le monde la gloire de l'art français se nommaient : Matisse, Derain, Raoul Dufy, Braque, Friesz, Wlaminck, Laurencin, etc. — était, à Montparnasse, le « Café de Versailles ». La direction réservait à ces bons enfants plusieurs tables au fond de l'établissement, moins pour leurs aises que par souci de ne troubler qu'au minimum le fond de la clientèle bourgeoise s'exposant en vitrine, face à la gare.

Les bons enfants de ce Bonnat dont Raoul Ponchon a lyriquement noté, sur l'air de *Funiculi-Funicula,* qu'il peignait très bien la redingote enlevée toujours couleur de botte, inclinaient évidemment à entonner, outre l'innocent *Pompier,* des chœurs réputés déshonnêtes; mais c'est surtout avec l'abandon charmant de leurs compagnes qu'il paraissait raisonnable de compter.

Le modèle qui ne se serait pas déshabillé ailleurs que dans l'atelier dirigé par un membre de l'Institut, Grand-Officier de la Légion d'Honneur et appelant le Président de la République par son petit nom, Félix, Emile ou Armand, se présente comme un type

en voie de disparition dès l'avènement de ce Président qu'on eût appelé Raymond. Mais alors!

J'ai connu une charmante fille, quelques années la maîtresse d'un fauve d'entre les plus mordants. Pour ce cannibale de la palette, la belle laissait la rue Bonaparte où Cormon, entre tous les pontifes d'alors, estimait à leur juste valeur les jambes sveltes, les hanches qui « vont en lyre s'élargissant », et jusqu'à cette croupe dont on peut dire : « Tiens, la voilà! Il n'est pas besoin d'une loupe pour s'apercevoir qu'elle est là. » La belle fille eut des mots avec son amant indépendant, comme dira la concierge, après son départ brusqué. Car elle s'en fut, trop fière ou trop têtue. Ce fut pour se remettre bravement au travail, offrant à nouveau ses services, par une lettre proprement tournée, bien admirative, bien respectueuse, au glorieux auteur du *Retour d'une chasse à l'ours à l'âge de pierre,* lequel lui répondit textuellement, et si je dis textuellement c'est qu'aux lumières d'environ 1907 ou 8, la Fornarine de la rue Bonaparte me mit, en riant, l'épître sous les yeux :

« Ma chère enfant,

« Je ne saurais trop vous féliciter de revenir, quand il en est temps encore, au service des artistes honnêtes..... »

L'une de ces vestales prêtant les splendeurs de leur académie aux sinistres parodies de l'académisme se nommait Messaouda, reine indiscutée des grands soirs de Prix de Rome.

Algérienne, ou plutôt Algéroise, plus ou moins Espagnole d'Oran mâtinée de tirailleur. Une beauté brune, opulente dans de bonnes, dans de justes limites. Au « Versailles », dès la deuxième tournée, et tout aussitôt après le dernier couplet de la chanson

du *Pompier*, à moins que l'on n'entonne la chanson de Charles Cros :

Proclamons les princip's de l'art!
Que tout l' mond' se soûle!
Quoique l' plâtr' soit un peu blafard,
Il coul' bien dans l' moule.

Proclamons les princip's de l'art!
Que tout l' mond' s'entende!
Les contours des femm's, c'est du lard,
La chair, c'est d' la viande.

Messaouda sautait sur la table de marbre, chatte adroite à ne renverser aucun vase, aucun vaisseau, aucun flacon, et tout de suite vous régalait la société d'un air et d'une danse de sa façon. Jupe et jupons ramassés serrés dans ses mains fines, c'était la belle époque des frou-frous affolants dont Pierre Louys feignait le mépris, elle s'annonçait à l'andalouse, à la *flamenca*, de quelques coups de talons sonnant sec sur le marbre, avec assez d'échos dans les cervelles.

S'apprêtait-elle à pincer un chahut, on ne prononçait pas encore *french-cancan?* Quoi? Un Henri de Toulouse-Lautrec refait sur nature (eût pu grogner Cézanne) un soir de Prix de Rome? Qu'en auraient pensé les maîtres? Non, la belle Messaouda n'y allait que d'un pas de *fandango* préparant à une danse du ventre d'un orientalisme digne de bien mieux qu'une mention honorable.

Elle chantait aussi une chanson par le vent apportée d'Almeria, apprise quand elle était petite, à Oran, où, sous un ciel de cobalt par Dinet étoilé d'astres d'un beau jaune de chrome, les turcos attendris coiffaient de leur chéchia la servante importée de la Macarena, en se plantant au bec, comme une pipe, l'œillet cueilli au chignon de la Soledad.

A vrai dire, la bande hurlant son enthousiasme, on ne percevait que peu les paroles de la chanson.

Des petits vers perdus, un seul mot surnageait, d'ailleurs répété avec une énervante insistance, souligné de gestes vifs, éclairé d'œillades dévorantes : *meneo!*

Les jeunes messieurs des Beaux-Arts, qui, généralement, pratiquent peu les langues étrangères et qui, dans le meilleur cas, n'ont qu'entr'ouvert les *Morceaux choisis* de Paul Verlaine, ignorant donc les *Chansons pour Elle* où l'on trouve, pièce XIX :

Ton chic, ton galbe, ton *que sais-je,*
Ta manière, ton *meneo,*
Me disent : « Viens ça... »

discernaient tout de même, de par la pantomine éloquente, le sens de *meneo* : mouvement, dandinement, balancement; du verbe *menear* : remuer, agiter, et même : attiser le feu!

Ah! meneo
Meneo!

Quel succès! Quelques-uns des plus hardis des habitués sérieux dont la direction avait eu souci de ménager la tranquillité osaient s'approcher un peu, se gardant de former cercle, par crainte des quolibets des rapins faisant semblant de mépriser les bourgeois. Ils contemplaient, béats. Ils ne vivraient pas assez, les pauvres vieux, pour connaître le temps des jupes courtes. Une paire de mollets et du linge, spectacle rare. Et la danse du ventre pour le prix d'un bock, trente centimes et deux sous pour le garçon, sans la peine (à ne point compter les risques, dont celui de se compromettre) de grimper jusqu'à la rue Fontaine où mon ami Tatave faisait la postiche au seuil d'un établissement dans lequel il avait des intérêts, gla-

pissant : « Allons au harem, allons au *Gourbi!* Venez voir nos danses orientales! »

Ils riaient d'aise, d'un rire silencieux, aux longues jambes du modèle, à son abdomen elliptique. On se persuadera qu'aussi ils souriaient à cette jeunesse barbue leur promettant des cimaises et des cimaises de *Folie de Nabuchodonosor, Jour de la Toussaint, Bénédiction des blés, Hommage aux victimes du devoir, Le Bureau de bienfaisance, Ambroise Paré implorant la pitié du duc de Nemours*, etc.

Bien sûr, on trouvait là de bons diables qui ne seraient jamais Prix de Rome, qui laisseraient, assez tôt pour sauver et l'honneur et le don, l'enseignement funeste de Cormon ou d'Humbert. Et même ceux que cet enseignement avait à jamais corrompus, de bons enfants, en somme, sympathiques par ces façons drues et chaudes qu'on regrette un peu maintenant qu'il ne reste rien d'elles. Peintres d'entre les meilleurs ou des pires, sculpteurs dignes du nom ou médiocres maçons, ils se sentaient de bonne foi dévoués à l'art; on pouvait leur sourire, outre l'agrément pris aux tordions et mouvements — *meneo* — de la belle Messaouda.

C'est de cette sorte de sympathie qu'un soir d'entre ces soirs fastes du « Versailles », se laissa gagner le déjà vieux Maximilien Luce, vice-président des Indépendants, peintre post-impressionniste et prolétarien, anarcho sentimental.

Jamais le cher Luce, qui n'eut pas le talent de vendre trop cher sa peinture, ne déplora tant ce manque de fonds l'empêchant de payer une tournée générale. Il ne put que sourire, lui aussi, d'une table jouxte la grande table à boire et à danser. Il leva aussi, gentiment, paternellement, son demi entamé, à la santé de la jeunesse. Il eut enfin la faiblesse de se nommer, histoire de montrer qu'on pouvait être

un gradé du corps des Indépendants et ne point, pour autant, haïr, en son hiver, le printemps des Artistes Français.

C'est à sa voisine, un gentil modèle tranquillement assis sur la banquette de velours cramoisi, moins par timidité que par faute d'égaler sa camarade en fait de danses orientales, que se confia le cher homme à barbe grise et à lunettes à monture de fer que nous nommions le père Luce. Il articula simplement, oui, en toute simplicité, avec tout de même quelque vanité et dans bien de l'illusion :

— Je suis Luce.

Savez-vous ce qu'il arriva? Ceci que l'enfant émerveillée se dressa, les bras haut levés, criant d'enthousiasme, dictant le cri qu'allait pousser la bande acclamant le vieil artiste :

— Mes enfants, grande nouvelle!... M. Luce est parmi nous!... Vive M. Luce!... Vive l'épicier de la place Clichy!

Le père Luce a dû accuser rudement le coup. Pourtant, comme la petite, au lieu de se rasseoir tranquillement, lui sauta sur les genoux, lui jetant ses bras au cou en tachant de rouge ses poils gris, l'ami et adjoint de Signac se sentit consolé, j'en jurerais.

* * *

VII

Que je doive, pour reconquérir plus ou moins de bonne humeur, évoquer des souvenirs vieux de quarante ans, sinon davantage, c'est encore acceptable. Ce qui est tout à fait affreux, c'est de devoir calculer que somnole peut-être quelque part une Messaouda septuagénaire. Horrible! dit, sans plus, Shakespeare, cet auteur long qui sut être bref. Pour Alice Lavolle, se la faut-il représenter au seuil de ses quatre-vingt-cinq ans ou s'il convient, en suprême hommage à sa beauté, l'imaginer plus heureuse en un séjour plus beau?

Où sont nos amoureuses?

Le nom d'Alice Lavolle, une de nos camarades de la « Closerie des Lilas », parlera à l'esprit de bien peu, même d'entre mes contemporains. J'étais si jeune quand Alice Lavolle, ne l'étant plus, belle encore malgré un rien d'embonpoint, appartenait déjà à la petite histoire des lettres et des arts! Magnifique modèle brun, elle aussi fort estimée du monde académique, Alice Lavolle, mariée, n'avait plus avec le cercle des poètes et des peintres, des musiciens aussi, car elle touchait agréablement du piano, que des rapports d'amateurs. On continuait de lui donner ce nom de Manon sous lequel elle connut la célébrité, le nom d'Alice Lavolle n'ayant été articulé que par le greffier de la XI[e] Chambre du Tribunal Correctionnel de la Seine, le 24 juin 1893.

Avec l'architecte Henri Guillaume, frère d'Albert

le célèbre dessinateur de p'tites femmes, organisateur du premier Bal des Quat'z' Arts, Alice Lavolle comparaissait, ainsi que trois camarades, dont cette Sarah Brown répondant à l'accusation d'être « apparue, sur un palanquin, la poitrine nue, les jambes enfermées dans une double résille à larges mailles, au travers desquelles transparaissait la chair ». Ah! ces robins, comme ils vous tournent ça. A penser qu'ils savent, d'instinct, que l'érotisme se fonde exactement sur le détail. Comme on lui demandait qui lui avait donné l'idée de ce costume, Sarah Brown répondit, du même ton qu'eût pu prendre son frère pour articuler : « J'étais au Dahomey avec le colonel Doods » :

— C'est naturellement (*sic*) que j'ai choisi ce costume.

Tout de noir vêtue et chapeautée, d'un chapeau aux larges ailes rabattues sur des bandeaux plats imités de Cléo de Mérode, une Cléo grasse, Manon nous contait volontiers, pour peu qu'on l'en vînt prier, ses souvenirs de Correctionnelle. La honte du prétoire, ainsi que chanterait notre Damia, quinze ou vingt ans plus tard, demeurait inconnue à Manon.

Dans un rire perlé, usant d'une diction joliment maniérée, Manon rappelait les meilleurs instants de l'audience, à rendre jaloux les plus subtils spécialistes de la chronique judiciaire.

Sans rancune, Manon prêtait de l'esprit au substitut Trouard-Riolle, pour ce que ce magistrat debout, admonestant Clarisse Roger, dite Yvonne, qui, pour figurer l'Architecture, se présentait curieusement en bas noirs et bottines rouges, la chair à l'aise sous une chemise transparente, qualifiait de « moustiquaire » cette liquette effrontée. Quant à Manon, son affaire se réduisait à quatre répliques : « Pour tout costume, vous aviez une chemise noire? — Oui, très épaisse.

— Vous la dégrafiez? — Dame, il faisait si chaud! »

L'audacieuse de 1893 parlait ses souvenirs et ne se divertissait plus à plaire aux uns en choquant les autres. Son bonheur, environ 1910, n'était plus que de convier des artistes, sans la moindre curiosité de leur genre de talent, pour « leur jouer du Chopin et leur cuisiner de bonnes petites frites ». M. Trouard-Riolle, alors devenu Avocat général requérant contre les Faux Monnayeurs du Luxembourg, ne se serait jamais douté de ça. Manon aurait pu l'inviter; rien chez elle n'aurait alerté sa conscience, outre qu'il pouvait aimer les frites et se passionner pour les *Nocturnes*.

J'avais douze ans quand Manon dégrafait sa chemise noire, histoire de prendre le frais. Je garde le souvenir des bagarres qui s'ensuivirent au Quartier Latin. L'ingénieur Nuger y fut tué, à la terrasse du « Café d'Harcourt », place de la Sorbonne, frappé au front d'un pyrogène en porcelaine lancé d'une main forte par un hercule des Brigades centrales. C'est même pour cela que, plus de dix ans après, nous étions privés, à la terrasse de la « Closerie des Lilas », de l'usage de ces ingénieux appareils. Il est vrai que le patron, M. Combes, y mettait du sien, n'étant point myope à ne pouvoir mesurer les rafles d'allumettes que nous opérions à l'intérieur, là où le pyrogène pouvait figurer sur tous les guéridons. Les bagarres de 1893 ne s'étendirent pas à Montparnasse. Je revois seulement, dans le crépuscule, un omnibus de la ligne Maine-Gare du Nord; un omnibus vide, enlevé au galop de ses trois percherons, et dont la plate-forme portait des traces d'incendie. Il traversa le boulevard, au croisement de l'avenue du Maine, au milieu des ah! et des oh! de braves gens rajeunis de vingt ans à repenser la Commune.

C'est à la fois faiblesse et vertu que cette ardeur

de la jeunesse à prendre spontanément parti. Un peu d'élégant scepticisme eût épargné du sang versé et des démolitions de kiosques et de vitrines. Dans les douceurs de la paix retrouvée, après la première guerre (puisqu'il convient toujours, hélas! de préciser), un grand bal fut donné dans la salle du bal Bullier : le bal de l'A. A. A. A. : *Association Amicale de l'Aide aux Artistes,* pour quoi se dévouait Mme Gustave Kahn, femme du poète des *Palais Nomades,* et qu'animait le peintre et critique russe Serge Romoff, disparu depuis à la manière des héros du *Zéro à l'Infini.*

Au grand bal de l'A. A. A. A. on n'attentait point systématiquement à la pudeur publique. Soudain, quand on s'y attendait le moins, une jeune femme d'entre les mieux roulées, petit modèle troublé d'un peu trop de champagne alternant mal avec le whisky, surgit en plein bal dans ce que Diderot nomme bonnement l'habit de nature.

Le nu est toujours chaste. Ce n'est point l'opinion de la Garde Républicaine. Elle l'allait démontrer.

Or les artistes, n'ayant pas tous eu le temps d'apprendre les plus belles manières, se reposaient du soin de la parfaite ordonnance de la fête sur le galant et charmant homme, l'homme du monde et l'homme de cœur qu'est M. André de Fouquière, prince du cotillon et chef d'une sorte de protocole privé.

Ce fut merveille.

Avant que la Garde se soit ébranlée, répondant du pied droit aux théories sur la pudeur que des gradés choisis lui doivent faire de la caserne des Célestins à celle du Château-d'Eau, M. André de Fouquière, d'une main aussi résolue que légère, saisissait le fin poignet de la mignonne pocharde, entraînait cette Phryné de Montparnasse à sa suite, happait au vol une autre main, de son regard bleu calmement magné-

tique ordonnait une farandole serpentine et rapide à déconcerter la force armée, pour, enfin, se perdre bientôt dans des espèces de coulisses où je pus voir M. André de Fouquière distillant un rien d'alerte morale, en menaçant du doigt la fillette, dégrisée du coup et qui remettait ses bas; ce pendant qu'un peintre mexicain déguisé en Turc lui tendait sa chemise et sa robe.

Maintenant, comme aussi bien nous avons, menés par Manon et la petite femme de 1920, balancé de Bullier en « Closerie des Lilas », considérons d'un peu près les illustres personnages du premier plan et les figures pittoresques du fond de tableau; le large tableau de la « Closerie des Lilas », boîte enchantée d'où s'élancerait le génie de la Renaissance montparnassienne.

Je m'en voudrais de décevoir ayant trop alléché. Mais je ne crains rien. Il apparaît à tous les bons esprits qu'un examen raisonné, raisonnable, lyrique autant qu'il convient, en outre, de « ce qui se passait à la « Closerie des Lilas » exige beaucoup plus qu'un chapitre, même copieux, d'aucun livre, fut-il épais; c'est toutes les pages d'un gros livre que cet examen réclame. Il faut donc se résoudre rien qu'à la peinture, large et sincère, de la brasserie dont la pompe à bière fut, si j'ose m'exprimer de la sorte, la source énergique de la fortune montparnassienne.

Quand je vins prendre place, non sans bien de l'émotion, devant un guéridon de la « Closerie », convié par Paul Fort me faisant cet honneur à l'issue d'une soirée de la *Plume*, je trouvai là les colonnes de l'établissement : Jean Moréas, Stuart Merrill, le peintre norvégien Edward Diriks et sa femme Anna; le peintre Charles Guérin, l'essayiste juif polonais et écrivain français Mécislas Golberg, anarchiste assagi par la dévotion au classicisme; le sculpteur Nieder-

hausern-Rodo achevant le monument de Verlaine, qui est au Luxembourg.

Paul Fort présidait, bien qu'il fût leur cadet.

Paul Fort présidait qui ne fréquentait d'autre café que la « Closerie des Lilas ». Paraissant chaque jour, Jean Moréas était néanmoins l'homme du « Vachette », sur le boul' Mich. Jean Moréas occupait la place d'honneur, sans présider.

Il n'amenait à la « Closerie » que peu de ses amis du « Vachette », et il laissa au jeune maître des *Ballades françaises* le soin de faire de la « Closerie » le centre d'une vaste Internationale de l'esprit : *Poètes et Artistes de tous les Pays, unissez-vous!*

Dans ses *Mémoires* savoureux, Paul Fort écrit qu'on en vint à proposer le patron de la « Closerie », l'excellent M. Combes, pour un Prix Nobel de la Paix. Excès de modestie. C'est bel et bien à Paul Fort en personne que le peuple cosmopolite de la « Closerie » parvenue à son apogée voulut que fût décernée la haute récompense, la somme considérable dont, certes, une partie estimable eût coulé aux mains loyales de notre ami Combes. Je crois bien que la proposition, reçue par acclamations, fut faite par le poète Guy-Charles Cros, digne fils du poète inventeur du phonographe.

Parmi les jeunes de la « Closerie », les jeunes d'entre les vieux piliers, j'ai tout de suite trouvé le cher Maurice Cremnitz, mon aîné d'un peu, contemporain de Léon-Paul Fargue, symboliste furieux de l'avoir été, silencieux alors autant que Paul Valéry, et qui, après la mort de Jean Moréas, en 1911, opéra une altière rentrée en littérature, sous le nom de Maurice Chevrier, avec des poèmes orgueilleux et tendres, de forme achevée et dont une partie a été réunie sous le titre du *Premier Livre des Chants*. L'Ode de Maurice à Moréas fit l'objet d'un tirage

spécial. Mais alors on ne supposait plus qu'il écrirait jamais.

On aimait et l'on redoutait sa parole. Son génie premier fut de rendre de la dignité à l'esprit qu'on dépense en public et qui se galvauda en prétendu esprit parisien. Son génie propre fut de rehausser au plan de la littérature fondée en noblesse, selon les intransigeances de la rive gauche (mais a-t-on idée de cela aujourd'hui?) l'esprit qui, d'un «Tortoni» que nous ne connûmes point, en ce «Napolitain» que nous approchâmes, fit les trottoirs de la rive droite.

On écoutait les leçons de Jean Moréas; on recevait largement du verbe aérien de notre Paul Fort: C'est à Maurice que nous montrions nos vers, pour lui demander conseil, pour les éprouver à son choc.

Moréas estimait et aimait Maurice Chevrier — nommons-le toujours ainsi puisque c'est sous ce nom qu'il figurera dans les anthologies de l'avenir. Le maître familier l'a cité dans une de ces improvisations dont on le connaissait prodigue et dont la suite composerait une agréable plaquette : *Vers de Café*. Mouillant un doigt de la main gauche... pour effiler sa moustache, de la main droite, ainsi que l'a justement noté Léon-Paul Fargue pensionnaire intermittent de la «Closerie», Jean Moréas déclama, certain soir :

Voici Fort et Salmon, voici Cremnitz encore,
Cremnitz semblable au feu, telle une jeune aurore.

Des puristes soutiendront qu'un maître *tel que* celui des *Stances* eût dû articuler : «*telle qu'une* jeune aurore», et donc donner un autre vers. Mais il en va d'une licence poétique, encore que Banville décrète qu'on n'en saurait accepter une seule. Il en

va d'abord de *Vers de Café,* et cette idée, que j'ai, de les réunir, ne tourmenta jamais l'esprit du grand poète. Au fait, pourquoi ne pas les rassembler ici ces vers de café dont la plupart furent improvisés sous les grands arbres de notre terrasse? Après le distique par lequel Cremnitz-Chevrier est peint aux couleurs de ses cheveux et de sa barbe légère d'étoupe enflammée, voici :

Pleurez, barmaids, il a cessé de boire,
Charles Doury, le grand honneur de Loire.

Charles Doury partageait sa vie entre les grands bars et l'agreste « Closerie », entre le boulevardier *Gil Blas* et les étroites salles de rédaction de revues comme l'*Ermitage*. Doury que nous n'imaginions point menacé, a fort bien pu penser, en applaudissant fort, que l'épitaphe n'était pas tant pour rire que le croyait chacun de nous. Charles Doury, qui aura sa place en plus d'une page de mes *Souvenirs,* mourut jeune, se perdant corps et biens si des manuscrits de qualité qu'il nous laissait se fondirent aux mains de l'ami qu'il institua son légataire universel.

Qui donc est cestui-ci? C'est Rappoport l'ancien,
Philosophe disert et carpocratien.

Cela vint du « Vachette », mais redit tant de fois à la « Closerie », quand paraissait le citoyen Rappoport, âme des congrès socialistes, familier des dimanches d'Anatole France à la Villa Saïd, et habitant des frontières de Montparnasse, en Port-Royal.

Anna sur sa cavale écumante et fleurie
Passe dans l'air glacé comme une Walkyrie.

Hommage à la beauté de Mme Diriks.
Une autre, blonde, pâle, lymphatique, n'obtint de

Moréas que ce distique, qu'elle ignora toujours, chuchoté en son absence :

Vous nous faites penser, adorable Clorinde,
Au lapin, au rat blanc, et même au cochon d'Inde.

Autre guitare portée de « Vachette » en « Closerie » :

Qu'entends-je? C'est Gaubert qui crie à perdre haleine : Albalat! Albalat! Albalat! morne plaine.

Evidemment, ça n'était pas trop gentil pour Albalat alors célèbre pour ses bouquins sur l'*Art d'écrire;* mais Albalat ne parut lourdaud que la plume à la main. Il sut rire.

Il arrivait que des « gens du Boulevard » opérassent une descente à la « Closerie ». Ainsi vint Ernest La Jeunesse. On se méfiait assez de ces personnages en posture de raconter de nos histoires devant les moins respectables des habitués du « Napolitain », trop capables d'en tirer divers échos perfides. On ne faisait pourtant pas trop grise mise à Ernest La Jeunesse dont Apollinaire apprécia l'amitié et qui se piquait de maintenir au journal *Le Journal* une certaine température littéraire.

Ernest La Jeunesse méritait qu'on lui pardonnât bien des torts trop parisiens pour cela seulement qu'il osa donner à son journal, quand nous n'étions pas encore des hommes de lettres, pages à peine, un texte ému sur la mort de Stéphane Mallarmé.

Jean Moréas accueillit en ces termes à la « Closerie » celui qu'il houspillait volontiers au « Napolitain » :

Bois ton Cinzano de Turin,
O La Jeunesse purpurin.

On vit un jour auprès de Paul Fort un adolescent, son neveu, Robert Fort, qui, depuis, épousa la fille de Rachilde et d'Alfred Vallette. Moréas, prompt à percer le trouble dans quoi certaine beauté brune précipitait ce benjamin, improvisa tout haut :

Robert qui de Vénus a l'âme tout emplie
Donne un nouvel essor à la mélancolie.

Parfois, Moréas était plus économe encore :

De Don Caramuel Manolo suit la trace.

C'est ce qui fit un énorme plaisir au sculpteur catalan Manuel Ugue, dit Manolo, nom dont il a signé son monument de la *Catalane,* érigé sur une placette de Céret; Manolo qui me mena chez Picasso.

Il arriva même à Moréas de se satisfaire d'un nom, d'un portrait réduit au nom, mais articulé avec quelle superbe!

Fernand Gregh!

Vous pouvez croire qu'on sentait le point d'exclamation. Debout, sur le seuil :

Alcanter de Brahm!

Sur quoi de sortir, le parapluie bien plié, sous le bras, tandis qu'il pleut, en reprenant pour soi une strophe d'un *Ajax* en composition.

Le banquet offert à Jean Moréas promu officier de la Légion d'honneur a été l'une des premières manifestations éclatantes de la troupe qui devait bouleverser la vie de Montparnasse. Quelle somme fabuleuse sacrifierait-on aujourd'hui, en vain, dans l'espérance d'un pareil soir? Il n'en alla que de cent sous.

Au dessert, Moréas se laissa couronner de roses, par de jeunes femmes. Il ne dut pas être plus heureux au soir ancien du banquet historique dit du *Pèlerin Passionné*.

Il se félicitait naïvement que, rien ne manquant à la fête, il y eut aussi un militaire, comme dans les noces bourgeoises. Un beau militaire en tenue fantaisie de maréchal des logis du Train des Equipages; sous-officier brillant, dans le civil tour à tour employé chez un marchand de tableaux, comédien, agent en douane, et qui alla curieusement finir son service militaire au Pérou, chef du convoi d'une mission française, et géodésique en diable. Caserné à Lowendal, le maréchal des logis Thomen passait au moins trois fois la semaine sur le boulevard du Montparnasse, caracolant en tête de deux ou trois fourgons de son arme. Aussitôt qu'ils l'apercevaient, ses amis de la terrasse de la « Closerie » se dressaient d'un seul mouvement, les bras levés agitant des chapeaux, aux cris de : « Vive Marcel! », cependant que de jolies femmes attestaient par d'autres exclamations la belle allure du reître des voitures; et ça ne pouvait manquer d'impressionner fortement ses hommes.

Apollinaire prit en même temps que moi le chemin de la « Closerie », et c'est lui qui y entraîna, d'aventure, Picasso. Employé de banque, par obéissance à sa mère, cette dame de Kostrowitzky aimée et redoutée, celle dont il disait qu'avec elle c'était « tout de suite la malédiction », Guillaume bluffait, vite pris à son bluff. Telle était sa nature. Embêté d'aller à la banque où il remplissait des fonctions infimes et d'où il sortait les doigts tachés de l'encre rouge dont usent les réviseurs de bordereaux, mon ami se posait en un pour qui la Bourse n'a pas de secrets. Il improvisait brillamment sur ses mystères. C'est ce qui induisit Stuart Merrill (symboliste exquis

figurant la fortune au cercle des pauvres que nous étions, à commencer par notre maître Moréas; fortune dont je m'empresse de dire qu'elle lui servit beaucoup à prouver sa générosité de nature) à gravement consulter le poète de cet *Emigrant de Landor Road* dont se montra bouleversé le public des soirées de la *Plume,* sur l'opportunité de je ne sais quel placement ou sur les risques d'une quelconque opération financière. Guillaume Apollinaire ne le déçut point qui, le melon rejeté en arrière, ses mains de cardinal appuyées sur le pommeau d'une canne affreuse, mais de sorte rare et dénichée sur le bitume du boulevard Richard-Lenoir, à cette Foire à la ferraille compliquée d'une Foire aux jambons depuis peu ressuscitée, se répandit en considérations étoffées.

Dès le lendemain, Stuart Merrill donnait à son agent de change des ordres en conséquence. Il gagna. A compter de ce jour, Apollinaire ne douta plus de la réalité de son génie financier, pauvre autant que devant, au moins riche d'une autorité qui ferait vite de lui le rédacteur en chef de certain *Guide du Rentier,* un peu là, dont nous parlerons ailleurs, dans un autre livre, si Dieu aide.

Mécislas Golberg était magnifiquement laid. Il arrivait de son logis d'ouvrier, au faubourg, rue de la Tombe-Issoire. Il y avait souffert ou travaillé, souffrant un peu moins. Il n'a jamais eu trop honte de s'avouer syphilitique; il était de surcroît tuberculeux, empoisonné par l'air des prisons de Pologne, d'Allemagne et de France où son dernier exploit libertaire fut la publication d'une curieuse gazette : *Sur le Trimard,* organe du prolétariat non organisé : le *lumpenproletariat,* disaient les sociologues allemands, fort curieux de Golberg.

Dévoué aux marchands de lacets, de mouron pour

les petits oiseaux, aux clochards, *Sur le Trimard* ne devait évidemment pas être lu par ceux-là, faisant, par ailleurs, le régal d'intellectuels distingués.

Sur le Trimard n'annonçait guère la suite de l'œuvre de Golberg, des *Lettres à Alexis* à la *Morale des Lignes*. Je n'exagère pas en contant que, si Golberg se grattait l'oreille ou le bout du nez, il lui en restait quelque chose, un peu de poussière humaine, une pincée, aux doigts. Atroce et bien émouvant. Mon ami se soignait volontiers au pernod; jamais ivre, du moins visiblement, et jamais si abondant en limpides paroles de sagesse qu'après le deuxième pernod.

Rue de la Tombe-Issoire, Golberg devait demeurer de longues heures au lit. La fièvre s'abaissant, il se levait, se drapait dans la mauvaise couverture qui lui servirait de linceul après avoir rempli office de robe de chambre, et il écrivait, penché, haletant, toussant, sur sa table de bois blanc. Aux murs de la chambre, des photographies des chefs-d'œuvre de la Grèce antique.

C'est à l'ombre des arbres de notre terrasse de la « Closerie » que Golberg m'a raconté comment il éleva le bébé laissé par une maîtresse lasse du père. Dans une chambre d'hôtel du Quartier Latin; largement tiré, le tiroir d'une commode servait de berceau. Tout en écrivant, Golberg heurtait doucement de la pointe du pied le tiroir-berceau pour endormir le petit Mécislas. Dès l'aube, que Golberg eût ou non la fièvre, il se levait, grimpant aux étages des immeubles du voisinage, il ne fallait pas que ce fussent toujours les mêmes, pour chaparder des carafons de lait qu'à cette époque confiante l'on déposait sur le paillasson du client.

L'enfant bercé dans un tiroir a inscrit son nom de

Mécislas Charrier dans la chronique des *Causes célèbres*.

Sans avoir versé le sang lui-même, il a été, un peu après la guerre de 1914-1918, le dernier ouvrier de la bande qui attaqua le train 5, le rapide de Paris-Marseille. Il comparut en cour d'assises, seul. Ses patrons et complices? Les policiers les durent abattre. Mécislas le fils se laissa cueillir, une loque, un brigand peu doué. J'ai tenté quelque chose, documentant sur les origines et l'enfance du misérable son défenseur, mon cher César Campinchi, qui, même, me mit amicalement en cause, à l'audience que je suivais pour un grand journal du matin. Mais rien ne pouvait sauver le fils de mon ami Golberg, survivant d'une troupe qui, échappée dans la mort, devait être judiciairement atteinte en sa personne par la vindicte bourgeoise. Et puis, il cria aux jurés : « Je vous défie de prendre ma tête! » On la lui a proprement coupée.

Mécislas le père amena à la « Closerie des Lilas » une étrange créature que l'on nommait Tata. Ils s'étaient connus à Londres; elle, y suivant un amant libertaire; lui, s'étant improvisé marchand ambulant, marchand de café chaud. Les petits voyous, contait Tata, se faisaient une joie d'ouvrir subrepticement le robinet de l'appareil. On le devine : le liquide brûlant coulait sur les reins maigres du vilain juif hurlant sous la douche, outre son gain perdu. Pitoyable, Tata qui passait là courut arrêter l'inondation, calotter un ou deux drôles, et Mécislas et Tata devinrent amis. Tata maigre au delà de ce qui se peut concevoir se mettait volontiers nue; pas à la « Closerie », certes. Nue, riant d'elle-même et gardant ses bas de fil noir, elle criait, sur un ton très aigu : « Un Rops, mes enfants, un vrai Rops! »

Tata avait connu Verlaine. Elle avait connu des tas de morts, et quelque chose de macabre pesait sur

cette très bonne fille. Maurice Chevrier me dit, tandis que pérorait Tata, nous promenant avec ses histoiettes d'Ivry en Bagneux et de Montparnasse en Père La Chaise : « Un soir, Tata entrera à la « Closerie » en nous criant : « Mécislas Golberg est mort! » C'est exactement ce qui se produisit. Elle suivit de près son copain des rues de Londres.

* * *

VIII

Vous voyez à quoi ça entraîne de se pencher sur le vieux panorama de la « Closerie ». On risque d'y lâcher Montparnasse. J'ai été tenté de Londres; où ne nous conduiraient pas, jusqu'à quel fjord reculé, les Scandinaves?

Par Edward Diriks nous possédions notre Droback aussi bien que si nous y avions eu chacun sa barque de pêche au port, prise dans les glaces. Cher Diriks aimant la France d'amour fervent et souffrant qu'en un si fier pays les employés des Postes y fussent de si détestables personnages! Tout ça parce qu'une lettre lui fut envoyée de Norvège à Paris, poste restante, et qu'il faillit ne la lire jamais. On l'adressait à *Mahler Diriks*, soit : « au peintre Diriks ». « Quel est votre prénom? demanda l'homme du guichet, au bureau 52, rue Denfert-Rochereau, nous sommes bien à Montparnasse. Diriks répondit : « Mon prénom est Edward. » Fin comme l'ambre, le postier parle : « En ce cas la lettre n'est pas pour vous. » Discussion, colère de Diriks qui eut besoin de plus qu'un jour pour que soit enfin convaincu (s'il put l'être jamais) l'employé entêté en son irritant : « Enfin, faudrait savoir si vous vous appelez Mahler ou alors si c'est Edward! »

La France, le plus beau pays... Mais quels employés des Postes vous avez!

Et toi, mon vieux Venderpyl, poète des *Saisons douloureuses* et romancier du *Guide égaré*, ne dirai-je

pas ta fierté, ta noblesse, ta pudeur et ton mépris des bénéfices? Ton second métier te voulait promeneur d'Américains à instruire, en bon anglais, des variations de la majesté, de Versailles à Trianon et Compiègne; de la diversité plastique des effusions, de Saint-Julien-le-Pauvre à Notre-Dame de Paris; du renouvellement des arts, du Louvre au Salon, leur donnant encore bien d'autres excellentes leçons de choses; et jamais tu ne nous imposas un seul de tes clients! A aucun tu n'accordas le *dignus est intrare*. Sans doute aurais-tu orgueilleusement amené ton ami Jack London s'il avait repassé les mers; tu l'as connu trop tôt; si longtemps avant que Montparnasse commence de s'illuminer.

Guide égaré? Des soirs d'intense purée, tu nous emmenais en ton logis du Quartier Latin. Qu'importait de ne tenir au garde-manger qu'un reste de bouilli froid? Tu avais si tôt fait de bondir chez Foyot te faire offrir par le chef, ton obligé, une de ces sauces tartares, veloutées, béchamelles, espagnoles, ou l'un des plus savants coulis, toutes choses relevant d'indéniable aristocratie le festin du poète prolétaire.

C'est sagesse, quand on craint de s'égarer, que d'en venir enfin à la fondation de *Vers et Prose*. Pas si vite, pourtant. *Vers et Prose* sera l'œuvre de l'équipe du soir, celle de l'apéritif, quand je n'ai rien dit encore de l'équipe de jour, celle du café. Moins nombreuse que la vespérale, on ne la saurait oublier. Galanis, aujourd'hui de l'Institut, y retrouvait ses camarades de l'*Assiette au Beurre* : l'Espagnol Gosé, lequel devait se prénommer José, se choisissant ce nom de Gosé pour son commerce d'humour; le Portugais Léal da Camara et notre compatriote Ricardo Florès, d'origine péruvienne; cercle présidé souvent par le décorateur Paul Follot retrouvant là un autre élève de Grasset, le charmant et nonchalant Bourdon,

humoriste déclaré qui de sa courte vie ne fit qu'un seul dessin, partout refusé à cause de son indécente légende et qu'il fit superbement encadrer pour décorer la salle à manger de sa mère.

Gosé, Léal da Camara, Ricardo Florès, Follot, Bourdon sont morts — quel cimetière que la mémoire d'un natif de l'autre siècle! — et mort aussi Maurice Montebrun, que Chevrier et moi, paraphrasant Léon Cladel, nous nommions Montebrun-Tu-ne-le-sauras-pas. Architecte, Montebrun devint banquier du comte de Paris. Montebrun, qui fut un charmant compagnon, mérite une mention spéciale pour l'espèce d'héroïsme dont il fit preuve plus d'une fois, risquant tout de bon sa peau, lui qui aimait la vie, la vie chanceuse, la vie incertaine, et qu'il dominait, ordonnait, dressait comme une maîtresse rétive, risquant tout à siffler, dans le pertuis de sa clef, le chansonnier chanteur Montheus, chaque fois que ce squelettique champion de l'antimilitarisme venait, à la Gaîté-Montparnasse, cracher ses poumons sur le drapeau, si je puis hasarder cette image.

J'ai vu Gosé malade dans sa chambre d'hôtel, rue Delambre, je crois. Pour lui tenir société se trouvaient là une dizaine d'hidalgos tous très bien habillés, rasés au bleu et dont je ne connaissais aucun. Gosé, dolent, recevait en malade magnifique, habillé de soie. Le sculpteur Manolo qui m'avait accompagné m'a dit alors : « C'est beau comme à la *cabecera de la cama* (le chevet) d'une *espada* blessée. » On ne sait pas comment s'éteignit, jeune, Léal da Camara dont la spécialité fut de donner des traits ignobles à toutes les têtes couronnées, de celle de Manoel, son souverain réputé légitime, à celle du tsar.

Ricardo Florès est mort pour la France, sans la chance épique d'au moins tomber au champ d'hon-

neur. Grand blessé du Mont Kemmel, en Belgique, à l'assaut de quoi il monta, baïonnette au canon, Ricardo Florès traîna de longs jours de misère à l'hôpital avant de rendre sa pauvre âme de Gavroche élégant.

Peu après la guerre qu'on eut la candeur, ou la sottise, de dire la dernière, il m'est arrivé de feuilleter un album de photographies prises dans les grandes heures d'une mobilisation ressemblant si peu à celle de 1939.

L'une des images représentait un régiment d'infanterie de ligne sortant de sa caserne, capote gris bleu, pantalon rouge (hélas) rentré dans les affreuses jambières de cuir, képi enveloppé du manchon de toile bleue, précaution dérisoire.

Le serre-file de la première compagnie était mon ami Ricardo Florès riant aux filles qui jetaient des bouquets.

J'en eus le cœur tout chaviré.

Personne ne parut tant de Montparnasse, le vieux Montparnasse, le Montparnasse d'un petit groupe d'artistes, le Montparnasse offrant un beau spectacle, unique au monde, qui se passait de public mais dont les acteurs faisaient parler le monde entier, que le pauvre Ricardo Florès, Parigot chic, vaguement originaire de Lima et qui, parfois, soupirait drôlement : « C'est marrant; y'a que moi qui n'arrive pas à avoir l'air américain. »

On ne pense pas exagérer en soutenant que Ricardo Florès ne porta jamais ses pas sur la rive droite, sinon pour livrer ses dessins agiles et narquois à cet extraordinaire Schwartz exploitant l'*Assiette au Beurre,* ou à quelque marchand de la rue de Châteaudun.

Dédiant à la campagne fleurie cet amour romanesque, cette tendresse chansonnière qui sont le propre des Parisiens, Ricardo Florès ne s'est offert

de « virées » qu'en Bretagne et à Clamart; à Clamart au printemps, les beaux dimanches de liesse banlieusarde, et en Bretagne aux grandes vacances. Clamart et la Bretagne, parce qu'on y atteint par l'office de la gare Montparnasse. Tant pis pour la Côte d'Azur, la gare de Lyon ne relève pas du quartier. Ricardo s'arrêtait sur une plage de l'Atlantique parce que le train ne poussait pas plus outre; le train, son train, un train de l'Ouest, un rapide pour gens de son quartier!

Ricardo Florès qui se payait des « premières de zouave », ainsi que nommaient alors les troisièmes ceux qui, comme mon ami, conservaient un souvenir puissant de leur « congé de trois ans », se flattait de savoir voyager mieux que personne.

Vêtu à sa mode coutumière, en gentleman digne des vraies premières, il s'installait dans son coin, sur la banquette dure. Il tombait la veste, le gilet même, le faux col et la jolie cravate aussi. Se déchaussant, il suspendait par leurs cordons les souliers à la fenêtre; puis, d'une valise élégante, il tirait sa provision de pain, de cochonnaille, plus un ou deux litrons, avec le quart d'étain, bien culotté, qu'un homme de la classe s'arrangeait toujours pour ne pas rendre au garde-mites à l'heure où le clairon de garde sonnait le joyeux :

Ma boîte à graisse et ma trousse à boutons...

Selon Ricardo Florès, cette mise en scène éloignait les plus redoutables e..... S'il se voulait un compagnon de voyage, il le préférait habile à sonner du clairon, comptant là-dessus pour éloigner un bien plus grand nombre d'e.....

A Montparnasse, Ricardo Florès avait son logis et son atelier, un atelier de style digne d'un membre de

l'Institut, dans le vieil hôtel, si peu connu des Parisiens, du maréchal de Turenne. C'est entre la rue de Vaugirard et celle du Cherche-Midi, à demi caché dans une allée. Qui le remarque? Très peu des passants qui se peuvent étonner de l'enseigne d'un établissement situé en face : *Bains Turenne.*

A l'atelier, Ricardo, qui n'y recevait guère ses amis, ne ressemblait ni à l'habitué de la « Closerie », ni au terrible usager de la ligne de l'Ouest. Il se métamorphosait en peintre mondain.

Des dames toutes distinguées occupaient la place du modèle professionnel, posant en toilette de soirée, sous la verrière baignée de la lumière du jour. Ricardo les traitait toutes et toujours non sans énormément de cérémonial.

— Tu comprends, expliquait-il, faut ce qu'il faut pour le bifteck; ça demande du sérieux. Bien sûr qu'il y en a qui ne diraient pas non, seulement, à ce petit jeu-là, ça devient macache pour le fric.

Ricardo Florès a illustré, entre autres ouvrages, la *Chanson des Gueux,* de Jean Richepin. Ce fut pour l'édition populaire donnée au public par Arthème Fayard. Avec la truculente poésie, on tenait un excellent spécimen du talent alerte de Ricardo pour la somme, aujourd'hui ébouriffante, de dix-neuf sous. Sur l'exemplaire que je possède, on lit, timbré en rouge : *Provisoirement : 2 francs.* On devait oser parler de crise. Vous pouvez toujours tenter de dénicher le bouquin sur les quais. Il est fort recherché des amateurs.

Bourdon qui mourut avant la trentaine, mourant d'avoir trop aimé la vie, l'aimant passionnément en des mouvements d'exquise nonchalance, doublait bien les grâces un brin canailles de Maurice Chevalier en son printemps. Les nuits de 14 juillet ou de Noël, car Bourdon de l'équipe de jour était aussi de l'équipe

de nuit, quand M. Combes, propriétaire de la « Closerie des Lilas » mettait, dans la salle d'en bas, un piano à la disposition de sa fidèle clientèle, Bourdon, négligemment accoudé au meuble sonore, s'attachait bien des cœurs en faisant valoir le répertoire du jeune premier comique de la Gaîté-Montparnasse. Il tirait son charme d'une espèce de flemme en fleur. On le vit s'endormir sur le dernier couplet et glisser doucement. Ou bien il feignait à ravir.

A l'heure du café de la « Closerie », Paul Follot, très loin encore d'imposer au mobilier national le style Pomone, parut à diverses reprises dans cet uniforme de lieutenant de réserve qu'il fallait bien dire pimpant. Follot goûtait modérément les plaisanteries rituelles de Ricardo Florès imbattable sur le folklore de la chambrée, et celles de Bourdon tirant orgueil de n'avoir pas fait de service.

Paul Follot allait devenir l'un de nos grands artistes décorateurs, l'un de ceux qui bouleverseraient toute l'économie du décor moderne. Les bastilles du conformisme mobilier capitulèrent devant sa joyeuse offensive, et jusqu'à la Bastille même si le faubourg Saint-Antoine, non sans commencer par maudire ce fils d'un fabricant de papier peint qui se permettait de bousculer les traditions paresseuses, se résigna à négliger le Louis XIII et le Henri II pour plagier le Follot. Celui dont la place serait si grande à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 eut son atelier, tour à tour rue Leverrier, boulevard Arago et, enfin, en plein Montparnasse, rue Schœlcher, en ce petit hôtel bâti sur ses plans, type achevé du style Pomone.

Revenons à l'équipe de nuit. Donc, certain soir, entre l'apéritif et le dîner pris chez Rabardel, au « Nègre de Toulouse », ou chez Jouven, boulevard Raspail, peut-être chez Baty où nous commencions

de fréquenter et où je convierai bientôt mon lecteur, et toi la première, lectrice bénévole, Paul Fort, tout à la fois direct et riche en circonlocutions, Paul Fort, curieux homme, ami si cher, ne me laissa rien ignorer des entretiens qu'il venait d'avoir avec un de nos jeunes camarades. Ce dernier, assuré d'un héritage de 90.000 francs, des francs Fallières, en vrai or, mettait sa cassette à la disposition de Paul Fort pour la fondation d'une revue. De cette revue, Paul Fort sans délai me confiait le secrétariat de la rédaction. Un grand soir.

Sans doute est-il déplorable que, pour des raisons fort étrangères aux belles lettres, Paul Fort et mon camarade se soient, un autre soir, peu après, engagés dans une querelle sans issue; toutefois le commanditaire ne pouvait emporter que sa commandite.

Sans le sou, Paul Fort me confirma dans mes fonctions, illustrant de la sorte sa résolution de fonder la revue tout seul, sans le sou, ou tout comme.

Il emprunta deux cents francs à cette mère admirable dont, poète et mémorialiste, il a donné de si émouvants portraits. Me confiant les deux cents francs, Paul Fort me pria, pour mes débuts d'animateur en second d'une revue dont le titre restait à trouver, de les convertir en timbres-poste. En ce temps-là, 1905, l'affranchissement pour la France n'en allait pas plus que de dix centimes; ça faisait donc deux mille timbres.

— Cher André, m'a dit Paul Fort, ne croyez pas que je sois devenu fou. Nous écrirons deux mille lettres.

Nous les écrivîmes, pour commencer. Nous écrivîmes à des tas de gens que notre programme séduisit assez pour que nous puissions partir en nous appuyant sur un nombre suffisant d'abonnés avant la lettre, cependant que je ruisselais de joie à courir

solliciter des collaborations, de Maurice Barrès à Pierre Louys, de Vielé-Griffin à Henri de Régnier, d'Emile Verhaeren à Marcel Schwob.

Outre la griserie éprouvée à l'approche de ces aînés fameux, il y avait pour celui que sa foi faisait un peu le captif de Montparnasse des occasions d'honorables parties de campagne : chez Barrès, à Neuilly, face au Bois de Boulogne; chez Pierre Louys, au hameau de Boulainvilliers; chez Verhaeren, à Saint-Cloud; si dans l'Ile Saint-Louis de Marcel Schwob on se sentait en province, on frôlait d'assez près des illusions d'Amérique à Passy, chez Vielé-Griffin, à contempler, de son grand salon blanc, les hardis charpentiers de fer commençant de poser, à hauteur du balcon de l'auteur de *Wieland le forgeron,* les voies de la ligne 9 du Métropolitain.

C'est Pierre Louys qui donna le titre de la revue. On voulait quelque chose de sérieux. Il me fallait bien comprendre que, par exemple, ce *Festin d'Esope,* fondé en 1903 par Guillaume Apollinaire, et dont j'avais, déjà, été le secrétaire de la rédaction, cette rédaction et l'administration, si l'on peut dire, serrées dans le cadre étroit de mon premier logis de garçon, au 244 de la rue Saint-Jacques, ne relevait pas du genre sérieux. C'était peut-être bien, mais trop « petite revue ». On trouva d'abord : *Revue des Œuvres lyriques,* à quoi Barrès s'opposa violemment. Il consentait, comme les autres, à donner gratis de la copie, lui qu'on payait cher ailleurs, mais rien à une publication dont le titre rappellerait « les anarchistes de l'*Œuvre* ». Lugné-Poe n'en sut jamais rien. Peut-être que ça lui aurait porté un coup.

Est-ce Paul Fort tout seul qui trouva : *Le Recueil?* En tout cas, ça correspondait bien à ses intentions anthologiques.

— Il faut, me dit-il, en parler à Moréas.

A l'heure où, comme dit Sophocle que c'est bien l'occasion de citer, l'astre que tour à tour la nuit victorieuse ramène, donne et enlève au monde, allait plutôt se coucher, Jean Moréas parut, comme nous l'attendions, insensiblement porté de l'un à l'autre des beaux arbres de notre terrasse favorite, en se récitant des vers. Il prit place à notre table, considéra nos breuvages, attesta leur nocivité, avant de s'en commander un semblable.

Alors Paul Fort l'interrogea gravement sur la valeur du nouveau titre.

Moréas aussi prit cela sérieusement. Il assura son monocle, se mouilla un doigt, lissa sa moustache, et, lentement, bellement, articula :

— *Le Recueil... Le Recueil!...* C'est bien.

Un temps.

— Oui... *Le Recueil!...* Ou alors... *Le Cercueil!*

En éclatant de rire, comme le tambour de François Coppée. *Le Recueil* avait vécu. C'était jugé, c'était pesé, et fort honnêtement, ma foi.

Le lendemain, une lettre de Pierre Louys parvenait au siège de la revue, le logement de Paul Fort, rue Boissonnade. Le génial imposteur à qui l'on doit le fantôme Bilitis proposait le seul titre possible, affirmait-il : *Vers et Prose*, lequel fut accepté d'emblée pour sa vertu « mallarméenne ». Oui, si l'on veut, à cause de la première présentation d'œuvres de Mallarmé sous cette enseigne, à la Librairie Académique. Mais à y regarder en profondeur, *Vers et Prose* sonne à peu près autant mallarméen que *Bois et Charbons*, *Vins et Liqueurs* ou ce *Grains et issues* dont, vingt ou vingt-cinq ans plus tard, s'emparerait le Surréalisme.

Je tenterai de donner ailleurs, en quelque chapitre d'un autre livre, une histoire de *Vers et Prose*. Je ne

puis ici que réveiller le souvenir des soirées de *Vers et Prose*, chaque semaine, le mardi, les mardis de Paul Fort, disait-on. Leur innocente rumeur demeure en la miraculeuse coquille, malgré tant d'atroces fracas accumulés, depuis.

Il me semble vous avoir déjà dit que la foule internationale des mardistes de la « Closerie » voulut soutenir la candidature (celle d'un candidat malgré lui) de notre Paul Fort au Prix Nobel de la Paix. Oui, je l'ai sûrement dit. Mais n'attendez pas que je m'ennuie d'y aller voir, rebroussant chemin pour m'instruire sur le fait. Je risquerais trop de ne pas m'en retourner. Des souvenirs ne s'ordonnent pas comme les parties d'un roman.

C'est une drôle d'ivresse que livre la rédaction de souvenirs suffisamment lointains; on la dira exquise en étendant le sens du mot jusqu'à celui que lui accordent les médecins qualifiant une certaine intensité de la douleur de leurs patients. Et il faut aller, aller, sous peine de suspendre, tout net.

Je ne sais même plus, quarante ans après la fondation de *Vers et Prose*, à l'âge que — prenons nos exemples dans le seul ordre de la grandeur — Lamartine ruiné commençait la fastidieuse copie du *Cours familier de Littérature*, et que Hugo faisait tourner les tables, à Guernesey, si c'est moi qui imite le lapin-tambour comme un jeune écrivain américain, tapant sur le clavier de la machine à écrire à m'en user les doigts, saints calus du travail honnête, ou si, nonchalamment renversé, d'une voix pâlie que vient réchauffer le feu de tel ou tel moment, fragment d'hier, je dicte tout cela à quelque idéale secrétaire, petite dactylo devant le meilleur de sa grâce à un travesti de Shakespeare, et qui fuit aussitôt que je cesse de dicter.

Je ne suis pas de ces gens qui tiennent beaucoup,

candidement ou hypocritement, c'est selon, à démontrer que Thomas de Quincey s'est vanté en se confessant abreuvé de laudanum, et que l'absinthe de Verlaine n'était que de la camomille. Je vous ai franchement introduit à l'apéritif quotidien du bon vieux temps. Ça n'empêche pas qu'on se fait une idée tout à fait fausse des mardis de *Vers et Prose*. On les a généralement dépeints comme une foire trop bruyante et fumante d'alcools. Rien de tout cela. On buvait surtout de la bière, ni plus ni moins qu'aujourd'hui autour de Saint-Germain-des-Prés et, en médiocre abondance, de bonnes choses à jamais disparues, faut-il croire, telles que le rhum à l'eau, et cela beaucoup par une espèce de dévotion verlainienne, notre camarade, l'un des plus jeunes de nos aînés, F.-A. Cazals, excellent iconographe du grand poète, nous ayant mis en tête l'une de ses chansons, celle qui célèbre le *Rhum et eau du troubadour :*

Quand il fut mort, sur son tombeau,
L'on fit inscrire par Baju,
En caractères d'or, sa Ju-
LIETTE était un RHUM ET EAU.

Pour le tapage, il n'en va que des conversations confondues de deux cents personnes d'aventure enclines à s'interpeller. Oui, deux cents personnes, dont cent environ tirées des profondeurs de l'Europe et de l'Amérique, se pouvaient réunir chaque mardi à l'invitation d'un poète de France. Qu'on y songe. Mais je ne veux médire, ni seulement douter du temps présent, déjà passé, du temps qui vient, et peut-être que des mardis existentialistes connaîtraient semblable fortune si les cafés ne fermaient pas trop longtemps avant deux heures du matin, moment propice, entre 1905 et 1910, à mettre au point les plus subtiles discussions autour d'une poêle à frire ou

devant quelque zinc des Halles centrales d'un âge que le *Ventre de Paris* demeurait enseigne d'abondance.

Il en ira ici d'une conjonction d'influences, de causes égales en force qui vont tendre à un unique effet. Sans que cela souffre la discussion, Paul Fort par ses réunions de la « Closerie », par le prestige de *Vers et Prose* devenu très vite une grande revue dont il ne faudra pas moins que la première grande guerre pour rompre le fier élan, a réussi de faire prévaloir Montparnasse sur Montmartre « nombril du monde », selon l'humour grandiloquent de Rodolphe Salis, fondateur du « Chat Noir ».

C'est quand les jeunes artistes du monde entier, je n'exagère pas rétrospectivement et vous avez aujourd'hui sous les yeux les preuves éclatantes de ce que je soutiens, arrivent nombreux se mettre à l'école de ce qu'on m'a laissé définir l'Art vivant, école essentiellement française.

Des peintres de France ont commencé de préférer Montparnasse à Montmartre, dont plusieurs qui touchent maintenant à la célébrité; ils y viennent rejoindre d'autres jeunes gloires, comme Henri Matisse ouvrant une académie à l'extrême pointe du quartier, boulevard des Invalides, dans un couvent d'où la Séparation fit s'envoler les cornettes des religieuses et les nattes des pensionnaires; Van Dongen en ouvrira bientôt une autre, au 53 du boulevard Montparnasse; Friesz a sur ce boulevard son atelier et un bout de jardin ou de cour, avec fontaine dans quoi barbotte mélancoliquement ce crocodile qui fut célèbre, le « cocodrille à Friesz » dont avait si grande peur Druet, le marchand de tableaux de la rue Royale; Picasso lui-même, l'homme de la rue Ravignan, laissée déjà pour le boulevard de Clichy, transportera ses cubes, ses nègres, ses étoffes égyptiennes ou coptes

de haute époque, loques fascinantes, au 7 de la rue Shœlcher, face au cimetière Montparnasse, à côté de l'hôtel de Paul Follot.

Evidemment, beaucoup d'artistes ne seront logés qu'aux frontières du quartier.

★ ★ ★

IX

Ici où Montparnasse cède à Vaugirard, voici la cité dite La Ruche, abondante en Russes d'entre lesquels Kikoïne, Krémègne et ce Soutine, peintre de grande classe et que la portraiture d'un bœuf entier, saignant, fit, en un moment, aussi célèbre que Rembrandt. Nous retrouverons Soûtine. A la Ruche vécut aussi Archipenko, assez dostoïewskien, tour à tour doux et violent autant que le jeune Smerdiakoff. On lui doit l'invention non négligeable de la sculpto-peinture.

Alors rien que poète, passant d'un atelier à l'autre, méprisant la lyre académique et réussissant de tirer des sons harmonieux de la flûte en fer-blanc et de l'harmonica, Blaise Cendrars laissa par la Ruche de puissantes traces de son génie brutal.

Voici ce qu'en octobre 1913 inspirait, à Cendrars le Voyageur du Transsibérien, la Ruche vue de l'atelier d'un de ses plus éminents locataires, Marc Chagall, qu'on peindrait volontiers à l'image de ses modèles à demi rêvés, cabriolant angéliquement pardessus les toits, la chevelure des cheminées se mêlant à ses boucles blondes :

La Ruche
Escaliers, portes, escaliers
Et sa porte s'ouvre comme un journal
Couverte de cartes de visite
.....
Des toits
Des somnambules des chèvres

Un lycanthrope
Petrus Borel
La folie l'hiver
Un génie fendu comme une pêche
Lautréamont
Chagall
Pauvre gosse auprès de ma femme
Délectation morose
Les souliers sont éculés
Une vieille marmite pleine de chocolat
Une lampe qui se dédouble
Et mon ivresse quand je lui rends visite
Des bouteilles vides
Des bouteilles
Zina
(Nous avons parlé d'elle)
Chagall
Chagall
Dans les échelles de la lumière

Vrai tableau, cette poésie s'achevant sur une image magnifique, si juste, appliquée à Chagall cambrioleur des nues. Bonne peinture, en somme, des paradis sordides, paradis tout de même, de nos artistes en leur âge de rayonnante pauvreté. Tout est bien ici, jusqu'à l'absence de ponctuation, reflet négatif du chaos des cours, couloirs et ateliers et des idéales fugues d'une concierge toujours dans l'escalier, escalier de lumière, en quête d'un locataire somnambule, tandis qu'en bas la vie vulgaire hurlait inutilement : Concierge!

A une portée de sarbacane de l'ancien « tournebride de sous-lieutenant » de Jules Barbey d'Aurevilly, le connétable octogénaire et dans la débine, mort dont les Frères de Saint-Jean-de-Dieu semblent toujours soigner de tisanes choisies l'ombre arrogante, en cet atelier que dissimule du feuillage, Ossip Zadkine commençait de tailler toute une mythologie dans des

cèdres et des baobabs amenés là comme on mena à la Ruche le bœuf de Soutine; ce bœuf dont la puanteur fit vite trembler d'horreur tout le voisinage. De ces cèdres et de ces baobabs, Paul Fort eût dit qu'on les avait amenés féeriquement.

A la veille du premier étripement international selon le dernier mot de la science appliquée à la désolation, Montparnasse touche à son apogée.

Les étrangers dont, hier encore, les diverses colonies se dénombraient aisément, sont maintenant une telle foule de races que Guy Arnoux, ne songeant pas si vite à s'installer rue Marbeuf, a l'idée raisonnable d'orner le seuil de son atelier de la rue Huyghens, n° 6, d'un drapeau tricolore surmontant une belle plaque frappée de ces mots : *Consulat de France.* Gentil Guy Arnoux qui, sur les fins de dîners, n'avait pas son pareil pour imiter Foujita, en se rabattant les tifs en frange sur le front, en se troussant les babines et chaussant son nez des lunettes de Marie Wassilieff!

Dans ses *Berceaux de la Jeune Peinture,* berceaux enveloppés de drôles de chansons, André Warnod, mémorialiste-né, note justement à la fois le pittoresque supérieur, par la bigarrure étrangère, et le moindre romantisme du Montparnasse nouveau comparé au Montmartre de la veille.

A Montparnasse, jamais ne vit-on de « Lapin Agile », malgré une tentative dont je dirai un mot; et, seuls, les poètes purent ou voulurent s'offrir le luxe de mauvaises fréquentations en pénétrant les profondeurs de la rue de la Joie (et de son affluent redoutable, la rue Jolivet cédant son espace à un square, et où la fleur de la crapule se constituait comme une perle d'ambre), outre plusieurs coins encore plus secrets de Plaisance; il ne s'établit jamais, dans les cafés du quartier, de contacts entre artistes et gens de la pègre, les représentants des « classes

dangereuses », ainsi qu'aime à répéter Pierre Mac Orlan. Bubu de Montparnasse ne put faire que de furtives apparitions aux zincs des grands cafés, ne dédaignant pas pour autant cambrioler plusieurs réserves de toiles modernes.

Les cafés d'artistes n'étaient-ils ainsi qu'aux artistes? Ils s'ouvrirent, sinon aux marchands de tableaux, du moins à leurs courtiers. Beaucoup de peintres étrangers, disposant de peu de revenus fixes, mais doués de flair, non dépourvus d'astuce, rassuraient leurs familles lointaines sagement établies dans les cuirs et peaux, les grains et issues ou le falzar en série, en ne dédaignant pas le *biseness*. Connaître quelque part un petit Renoir à vendre permettrait de se vouer au cubisme encore plein d'aléas; et cela n'allait pas sans surprendre, voire choquer, les plus anciens du Montparnasse et les ex-locataires de la rue Ravignan, n° 13, les purs de l'âge héroïque; purs à compter vraiment parmi ceux que Sully-Prudhomme savait reconnaître dès leur jeune âge, écrivant d'eux : « Ils ne seront pas commerçants. »

Insensiblement, tout l'universel de l'activité artistique approchait du carrefour Delambre, là où déjà prospérait le « Dôme », où la « Rotonde » n'était qu'un bar populaire de rien du tout, où n'existait pas encore la « Coupole », à édifier sur les terres noires du chantier Juglar : *Bois et Charbons*.

On ne désertait pas la « Closerie des Lilas » mais on prenait davantage le chemin de Baty, le bistrot installé, fort au large, à l'angle des boulevards Raspail et Montparnasse. On y mangeait fort bien pour assez peu d'argent. On y buvait du meilleur. Baty, ses vins, ses huîtres, proclamait l'enseigne.

Aucun des clients survivants n'a perdu le souvenir de ton Vouvray, vieux père Baty, sommelier remarquable, plongé dans le vin depuis l'âge de douze ans,

ce dont tu ne te montrais pas peu fier. « Quand Baty se retirera, affirmait Apollinaire, le dernier marchand de vins aura vécu. » Trouvant le secret de surveiller tout de même la cuisine, Mme Baty ouvrait des huîtres à longueur de journées, opulente écaillère.

La maison était ancienne. En 1871, un obus du Mont-Valérien tiré sur les derniers résistants de la Commune, ceux qui, s'ils échappaient au poteau de Satory et aux bateaux pour Cayenne, vieilliraient au « Café du Prado » où nous les avons rencontrés, venait se fixer à demi, sans plus nuire, dans le mur d'une des deux salles de Baty. Les obus de ce temps-là opéraient de moindres dégâts que les monstres sournois d'à présent. Belle chose que le progrès bien conduit. Le père Baty tenait beaucoup à son obus de la Commune. Il en faisait repeindre chaque printemps le culot apparent.

Il devint urgent d'ouvrir aux gens de plume et de pinceau des cercles plus larges que le petit salon rouge et or, sorte d'avant-scène de Scala stendhalienne, orgueil du vieux « Dôme ». De cette sorte de loge occupée par des artistes d'Europe centrale, et dont Pascin, tout jeune, faisait une espèce de loge infernale, on pouvait voir la foule montparnassienne s'enfler jusqu'à déborder la terrasse où se constituait dans la plus internationale des ambiances la tradition du café-crème, laquelle ne serait rompue que par la seconde grande guerre. Café-crème des faux buveurs! Innocent breuvage commandé en façon de paiement d'un droit de stationnement, pour permission de demeurer un certain temps; le plus de temps possible, assis devant un guéridon de cette Bourse aux nouvelles valeurs artistiques, de ce temple de l'Art vivant!

Se peut-il que, tant d'années après, mes yeux chargés d'un tel flux de visions anciennes, là où retentirent tant de : « Verse! » — ô garçons empressés

devenus en récompense de votre « sérieux » des patrons considérés; et vous qui finites miteusement en quelque plonge, parce que vous teniez ce vice de jouer aux courses! — aient pu voir un des derniers modèles que n'a pas accaparé le music-hall opérer, avec une vieille demoiselle peintre encombrée d'un chat, le troc d'une boîte de lait condensé contre une paire de bas de soie.

Auvergnat fort intelligent, le patron du « Dôme », M. Chambon, admet aisément que le carrefour Delambre a été de toute éternité, ou tout comme, désigné pour centre du quartier, son Forum, son Agora. Il ne s'avisa pas toutefois, attaché à ses traditions, satisfait de ses premiers succès, de la nécessité d'ajouter aux colonnes du temple.

Celui qui s'en persuade arrive de la rive droite, du faubourg Montmartre où sa calme autorité durant quinze ans a dominé les durs. Il a pris le vent de Montparnasse, ce vent qui ne souffle nulle part ailleurs; il a compris du premier coup. C'est en vérité un personnage digne de mémoire, un limonadier expert en limonade et toutefois pas comme les autres. Je n'ai pas exagéré, naguère, en soutenant qu'un buste de ce maître de café artistique serait mieux à sa place sur le terre-plein du boulevard Raspail que le discutable Balzac de Rodin. Au moins devrait-on, Balzac occupant la place, sceller sur la façade de la Rotonde un médaillon de feu Libion. Je l'ai nommé.

Libion ne vint point à Montparnasse pour y exploiter pratiquement les conquêtes spirituelles de Paul Fort. Libion ne se doutait de rien, ou rien que de peu. Arrivé en flâneur, il comprit vite, ai-je dit. Comprendre, c'est aimer, affirme je ne sais plus qui. Cela s'applique merveilleusement à Libion.

Bistrot acquéreur d'un très petit bar, d'un zinc à peine compliqué d'une longue table devant une unique

banquette poussée au mur, industriel moyen de la mominette, du blanc-gommé et du café-crème, Libion, que les hasards de cessions de fonds eussent pu installer aux Buttes-Chaumont ou à la Croix-Nivert, découvrit Montparnasse d'un coup d'œil souverain; et l'impérialisme s'installa dans son esprit. Il se voulut puissant pour servir ce qu'il apprenait si promptement à chérir.

Non, un médaillon ne saurait suffire. On se contenterait peut-être d'un buste. D'accord. N'empêche que Libion montrait une stature engageant à la statue. Comme cet homme de haute taille, une taille haute qu'allongeait encore l'éternelle jaquette grise, du gris de la redingote de l'Empereur, se qualifiait pour entrer dans l'Histoire sous le fier nom de Libion Claudicator, son simulacre de bronze pèserait légèrement sur la gauche, ni plus ni moins que fait celui de notre Honoré, par l'effet d'un étrange caprice de Rodin. La moustache, portée un peu plus longue qu'on ne la verrait de nos jours, et les cheveux, dressés en brosse, étaient de la couleur de la jaquette. L'œil clair reluisait de gentillesse militante.

Les clients de Libion devinrent tout de suite ses amis. Son autorité débonnaire s'exerçait sur les plus difficiles. Seul, Libion pouvait dire à Modigliani qu'il n'était pas raisonnable, sans porter à la folie furieuse le délire du grand Livournais, lequel, au contraire, convenait et s'apaisait, pour un moment.

Lorsque Kisling, proposant alors une pittoresque silhouette de plombier esquimau, se sentait, chez Libion, en humeur de bagarre, il se gardait, par amitié vraie, de rien entreprendre qui pût contrarier le bon patron, sachant attendre, loin dans la soirée, parfois, l'instant favorable, l'occasion bénéfique, la chance de précipiter du comptoir à la chaussée le barbare par trop étranger à ce qui fut si vite l'esprit de la maison;

le grossier imbécile dont l'expulsion ne pouvait que rendre le sourire à la bonne face de Libion.

Là-dessus, Libion d'y aller de sa tournée; Libion beau tout autant qu'un colonel en retraite.

« Rotonde » des temps à jamais envolés! « Rotonde » des beaux jours quasiment victoriens! Une seule entrée, celle du bar populaire d'aujourd'hui; là, devant, un bout de terrasse. J'y venais retrouver mes amis assez souvent, lâchant un peu la « Closerie » de mes débuts; c'était à l'heure de l'apéritif. Un vieil omnibus attelé de trois chevaux, un vieil omnibus à caisse bleue, de la ligne Montsouris-Palais-Royal, me déposait juste au seuil, voyageur de l'impériale dans la tradition de Victor Hugo et de François Coppée, pas moins. J'arrivais de *Paris-Journal*, sis près la Bourse, d'abord, puis du *Gil Blas*, rue Louis-le-Grand, ensuite. Ayant rédigé mon *Courrier des Ateliers*, je venais faire provision de notes et d'anecdotes pour le lendemain; c'est dire si j'étais attendu au caboulot des arts. Le soir, parfois, j'y revenais.

Le poète, romancier et essayiste espagnol, Ramon Gomez de la Serna, celui qui, pour prononcer une conférence devant le public parisien, loua de nuit le cirque Medrano, parlant juché sur un éléphant, a donné un saisissant tableau de l'ancienne « Rotonde », telle qu'elle put apparaître à son œil péninsulaire. Il serait triste que se dût perdre cette vision caractéristique qu'on ne revoit nulle part dans les œuvres complètes de l'introducteur de l'apollinarisme en Espagne. Il retrouve cela noyé dans de vieux papiers :

« Le petit bar de la « Rotonde » était plein de monde. A peine quelques cochers, en entendant la discussion tournèrent à moitié la tête sans cesser d'agiter le sucre de leur café. »

Des cochers! Des cochers à la « Rotonde » comme au bistrot de la rue Campagne-Première! Est-ce que

j'aurais oublié les cochers sans le secours de Ramon Gomez de la Serna? Il devient difficile de préciser si, à cette date, les cochers l'emportaient encore sur les chauffeurs. Je revois Guillaume Apollinaire hélant, d'un geste noble, un fiacre découvert, pour s'en aller de la « Rotonde » à la gare Saint-Lazare. Je ne revois pas les cochers mêlés aux artistes, devant le zinc.

« Modigliani voulait exciter son esprit, et Rivera tenait à la main l'arbre que vit Hernan Cortès. »

Laissant à la phrase franco-ibérienne son agréable mystère, on précisera seulement qu'il s'agit, avec Modigliani, de Diego Rivera, plus ou moins cubiste dans le moment, qui rejoindra son Mexique natal où devenir grand artiste officiel, disposant de toutes les surfaces utiles à peindre à fresque les fastes de la révolution, dont un grand nombre d'exécutions capitales pour le moins autant spectaculaires que, jadis, celle de Maximilien, « le blond empereur qu'on fusilla là-bas ». Suivons La Serna :

« La jeune femme blonde au type préraphaélite, qui accompagnait Modigliani, était coiffée sur les tempes de deux fleurs-soleil : elle écoutait pacifiquement.

« Le foie du grand Diego devait être ce matin-là aussi gonflé qu'un accordéon sur le point de lancer ses notes les plus grosses. »

Le grand Diego! Une sorte d'homme des cavernes, riboulant terriblement des calots; un enragé de discussion esthétique.

Modigliani, dans le feu de la dispute, accrochait de l'épaule les rideaux de la fenêtre du bar.

« Picasso, au milieu de la querelle, avait pris l'attitude d'un seigneur qui attend un train, le melon jusqu'aux épaules, et appuyé sur un bâton comme s'il pêchait à la ligne. »

J'ai vu pêcher dans le Douero, dans les eaux qui traversent le Guadarrama, dans le Guadalquivir, dans

le Tage; jamais je n'ai perçu qu'on s'y prenait de si singulière façon; Ramon Gomez de la Serna ne semble pas un fervent de la gaule et du moulinet; l'intéressant à noter, dans son croquis, c'est le melon de Picasso, en 1946, inconvenable sous cet appareil. J'ai noté plus avant le melon d'Apollinaire. On portait volontiers le melon. Il reste de cette époque diverses photographies d'amateurs prises à Montparnasse. Sur chacune, je dois le dire, Picasso apparaît coiffé d'une casquette anglaise.

« Diego hurlait!

« Modigliani oscillait comme un marin gris.

« — Le paysage n'existe pas!

« — Le paysage existe!

« Modigliani, comme un scaphandrier dans l'alcool, ouvrait désespérément ses bras, nageant au fond d'un océan d'anémones et d'étoiles de mer.

« Rivera, comme un monstre puissant, le repoussait.

« Picasso priait silencieux sans ouvrir son bâton-parapluie. Je ne savais que faire, noyé dans mon castillan, et cherchant à sourire à travers le naufrage.

« La canne de Rivera mesurait les mètres de marbre des tables, et il semblait préparer ainsi des pierres tombales.

« Ce fut la dernière fois que j'ai vu Modigliani, enfoncé dans le suicide d'un matin, avec une vive tristesse dans les yeux, trouvant les formes en chemise, et cette nonchalance donnait un air miraculeux à l'aube couleur d'absinthe, une aube qui se levait au milieu du jour, qui parcourait l'épine dorsale des vingt-quatre heures et mettait à son regard le cristal qui lui permit de regarder les anatomies. »

C'est assez bien caractériser l'état moral des clients de la « Rotonde » de jadis, à l'heure que la nuit donne naissance au jour.

Le Japonais Foujita achevait alors son initiation à

la vie de Montparnasse. Il s'expliquait franchement :

— Marcelle, cheveux noirs, souriante, bonne et douce, m'a appris comment boire la soupe sans faire de bruit; au dessert, jamais on ne suce sa cuiller.

« Grande, Gaby, en chantant, promène toujours son pékinois, c'est elle qui m'a montré les artistes : Chevalier, Damia, Polin, Montehus, rue de la Gaîté.

« La belle blanchisseuse Marguerite, toujours houpette au nez, toujours corsages frais et transparents, m'a emmené sous les bois; elle m'a appris comment on s'embrasse dans ce pays.

« La petite Margot, les yeux un peu louches, m'a appris les mots : vache, chameau, tête de hareng saur, tandis que Renée, maligne et menteuse, avait la manie de voler aux devantures des magasins les petits bâtons de rouge, les petits pots de crème. Elle m'a appris comment voir le cinéma sans payer : entrer par la porte de sortie en disant avoir oublié son parapluie et rester tranquillement sur un strapontin.

« Intelligente, Loulou m'a appris à utiliser les restes de pétrole en ajoutant de l'eau dans la lampe et à mettre les pantalons sous le sommier avant de dormir. Pâle et maigre, Yvonne a failli mettre le feu aux rideaux de l'hôtel à cause de l'éther; elle m'a expliqué l'organisation du Mont-de-Piété. J'ai prêté ma montre pour acheter un petit paquet de coco.

« Je n'ai rien appris par la mère Louise, folle et imbécile; au contraire, je l'ai épatée en lui montrant comment, chez nous, on cuit le riz et, devant elle, j'ai cousu ma chemise à la machine en un quart d'heure. »

On voit que cette initiation nécessaire dont j'ai parlé, Foujita la menait assez rondement. Il perdit pourtant du temps; entendez par là que, venu jeune en Europe, il ne se fixa pas tout de suite en France.

Une curieuse photographie d'amateur livre l'image de Foujita à bord du paquebot qui l'amena de Nagasaki à Marseille. Pour aborder l'Europe, l'enfant de Yokohama avait revêtu la tenue coloniale! Veston de toile bien ample et trop long, pantalon de toile très étroit et trop court; en tête, le casque de liège dont, en des temps plus heureux que le nôtre, on voyait se pourvoir à Marseille les futurs commis de résidence, les représentants en liqueurs fortes, les chargés de mission et les ravageurs de ruines khmers.

Sa première influence subie en France fut celle du greco-yankee Raymond Duncan. Foujita dont on vient d'apprendre la capacité de se coudre une chemise en un quart d'heure, d'une habileté manuelle qu'il ne cessa de prouver, se connaissait apte à d'abord la tisser, cette chemise. Tout de même qu'après un rapide contact avec Paris, il s'établit à Londres. On sait seulement qu'il ne s'y imposa point comme un nouvel Hokousaï et qu'il ne trouva de ressources qu'en improvisant, revêtu de son plus beau costume national, des danses en divers salons londoniens. Il fréquentait la bohème artistique. On sait cela sans trop nettement apercevoir rien de son comportement. Foujita est sobre; les passions d'un Thomas de Quincey lui sont étrangères. Il n'a besoin que de la compagne dont il lui est radicalement impossible de se passer, à domicile, attendant de Marcelle, Gaby, Margot, Loulou mieux que leurs soins de monitrices, et l'on ne doit pas oublier le jour de la blanchisseuse. Malheureusement tout est demeuré secret des amours britanniques du fameux Japonais.

Quand on le retrouve à Montparnasse, il est, s'y étant mis très vite, en ménage avec Fernande, laquelle dut, à son tour, lui enseigner des tas de

choses de chez nous et à qui, en revanche, il communiqua le goût de la peinture. Au moins lui passait-il cette fantaisie avec quelques autres. Fernande disait :

— Ne croyez jamais que Foujita est fâché parce qu'il garde un masque sévère... C'est quand il rit qu'il faut se méfier!... Les Japonais sont comme ça.

Foujita habitait rue Delambre, un petit logement d'ouvrier. Il y travaillait accroupi sur le plancher, tournant sa toile ou son panneau dans tous les sens, les peignant et les bichonnant, soit avec des tampons de soie fabriqués par lui-même, soit avec de vieilles houpettes de Fernande. Il conservait la même position d'artisan de chez lui pour tailler, sculpter, laquer et dorer de petits coffrets. C'est en lui faisant acheter un de ces coffrets par le couturier collectionneur Doucet que j'ai mis Foujita en contact avec le monde des amateurs. Sur la fin de la guerre, revenu du front d'Argonne, j'ai fait passer à l'*Intransigeant*, sur une colonne, un dessin de Foujita, d'actualité, dans la manière japonaise, et pour lequel j'eus assez de mal à inventer une légende.

Le succès vint vite. Foujita cumulait : type accentué du cosmopolitisme montparnassien, Rotonde cent pour cent, café-crème en diable, et figure bien parisienne. Son succès? Il s'est traduit par d'innombrables articles favorables, parfaitement mérités étant pièces de circonstance, et par une étude un peu appuyée dans les ouvrages consacrés à l'examen formel de l'art de notre temps.

De la rue Delambre, Foujita devait émigrer aux frontières de Montparnasse, somptueusement.

La jolie femme venue de Pepinster en Hainaut pour être, au bras de Foujita, figure bien parisienne, connue sous le nom de Youki, d'un japonisme inattendu chez une blonde dont les coiffeurs divins sont

les orfèvres, et dont l'union avait été consacrée par le maire du XIV[e] arrondissement, remplaçait Fernande.

Maintenant Foujita peignait de grandes toiles. Rien que ce soin, cette nécessité, exigeait de vastes locaux, surtout si l'artiste persistait dans ses accroupissements d'honnête artisan nippon.

Il a décoré les murs du Pavillon Japonais de la Cité Universitaire, sa meilleure œuvre.

Vint ce jour qu'un contrôleur des Finances s'avisa d'une trop grande modestie du peintre dans ses déclarations de cinq ou six années. Il en allait d'un « rappel » dont s'écœura à ce point Foujita qu'il laissa Montparnasse et la France, abandonnant une grande partie de ses biens meubles et laissant accrochées près de la cheminée, en signe de protestation, sa croix de la Légion d'honneur et celle de l'Ordre de Léopold de Belgique!

Nous sommes encore loin de là quand Foujita, mal logé rue Delambre, vague, de la « Rotonde » où le père Libion guigne les boutiques voisines dans le dessein formel de s'étendre, au « Dôme » fort de son ancienneté et dont s'étend la plage cosmopolite où se produit quelqu'un de plus exotique que Foujita : un Peau-Rouge authentique.

Le Peau-Rouge arbore le costume national; il est superbement coiffé de plumes. S'il permet trop aisément d'évoquer Fenimore Cooper, il réveille dans les crânes meublés de lettres plus pures les figures d'*Atala* et jusqu'au Guitchi Manitou de Baudelaire, le puissant descendu dans la verte prairie. En effet, rarement assis devant un café-crème, il glisse de table en table, debout, vaste et majestueux, dominant réellement tout l'espace et baigné de lumière, celle du soleil d'après-midi ou celle des lampes à arc, les grosses lunes électriques enveloppées d'un treillis de

fil de fer qui sont encore d'usage en ces jours presque anciens.

Le Peau-Rouge convoque les représentants de peuples innombrables à l'admiration des pastels qu'il exécute sur le beau papier jaune, épais, à lourd grain et dont ne manquent pas encore les bouchers pour envelopper leur viande. Il n'étend pas sur eux sa puissante main droite pour subjuguer leur cœur et leur nature étroite, mais il leur fourre sous les yeux son papier de boucherie embelli par un La Tour de la prairie.

Il ne fume pas le calumet de la paix, devant la guerre qui va venir si vite, hélas! Il achète des cigarettes dites Gauloises au bureau de tabac de son cher Dôme, allume sa sibiche à la petite flamme de gaz brûlant toujours dans un angle de la boutique, merveille et prodigalité de ces jours révolus, puis, pareil à son dieu, il rêve, à travers la vapeur splendide du nuage.

Il prétend avoir du sang blanc dans les veines, descendre, par quelque *squaw* entre toutes séduisante, d'un des premiers colonisateurs des fameux « arpents de neige » et, par là, se nommer... Colbert! Les pastels sur papier d'or à envelopper les escalopes sont signés de ce nom.

L'un des grands soirs de la « Rotonde » en sa forme première fut celui du jour que le peintre Kisling échangea deux balles sans résultat, puis joua du sabre, avec son confrère et compatriote Léopold Gotlieb. Le motif de la querelle? Qui le connut jamais? Les deux invalides du vieux vaudeville qui fit rire Badinguet étaient *Brouillés depuis Wagram.* Etait-ce depuis Cracovie que se défiaient les peu manchots combattants montparnassiens?

La rencontre eut lieu au matin, dans l'enceinte du Parc des Princes. Des cyclistes à l'entraînement consi-

déraient avec suffisamment de dédain faubourien ces bourgeois (qu'ils croyaient, les bons enfants de la pédale, en leur candeur naïve) venus régler leur différend à grand frais et au chiqué, au lieu de s'expliquer loyalement en s'envoyant de bon cœur quelques livres de viande à travers le portrait.

Nos innocents écureuils changèrent d'opinion lorsque, les deux balles envoyées aux moineaux, qui s'en fichaient délicieusement, Kisling et Gotlieb tombèrent la veste, ce qui allait déjà mieux, et s'appliquèrent à faire virevolter et luire des lames italiennes d'une souplesse telle que l'instantané est impuissant à en fixer un seul instant de rigidité.

J'entends encore un stayer renommé crier à son copain d'équipe, à voir voltiger les cheveux de Kisling dit Kiki mêlés à ceux de Gotlieb dit Vieux Léopold :

— Oh! dis!... Vise un peu les mecs... C'est pas du pour!

Si peu du pour qu'après tant de reprises et compte tenu des balles pour rien, ça faisait une heure de combat, le sabre de Gotlieb entra, comme dans du beurre, dans le nez de Kisling. On se hâta de séparer les deux peintres emmanchés d'un long sabre.

Ces messieurs furent très bien, tout à fait dans le ton convenable de ces sortes de cérémonies à quoi tenait l'époque. Gotlieb se retira, discret, parfaitement digne. Kisling, abaissant son arme, au risque, en outre, de couper ses chaussures, quand alors il ne possédait que cette seule paire, eut le courage gentil de largement sourire au photographe en annonçant, d'une voix claire :

— Quatrième partage de la Pologne!

La photographie de cette sanglante aventure parut dans tous les illustrés. Kiki en découpa soigneusement la mieux réussie, la fit richement encadrer. Elle orna longtemps un mur de son atelier de la rue

Joseph-Bara. Trente ans plus tard, Kisling peignant à New-York des princesses de finance et, à Hollywood, des stars aux longues jambes, j'ai pu ravir ce précieux document à la fureur gestapile.

Son nez pansé, Kisling manifesta hautement en faveur du déjeuner rituel dont il tenait la notion depuis son adolescence dévoreuse des romans français les plus distingués proposés par les meilleurs libraires de Cracovie. A table, il tint le coup si hardiment que pas un convive, les hors-d'œuvre engloutis, ne se souvenait seulement qu'il devait cette fortune de bouche à un bon camarade à cause qu'on lui venait de couper le nez, par le travers. Comme les francs amis ne se quittent pas si volontiers, minuit nous revit tous à la « Rotonde », le verre en main.

Le jour approchait que Kisling et plusieurs de la « Rotonde », du « Dôme », de la « Closerie », de chez Baty, du « Versailles » et autres lieux, allaient procéder à des échanges de balles qui ne seraient malheureusement plus sans résultat. Mais, décidément, les balles ne sont pas pour Kisling, et le fer d'aucun cavalier ne devait non plus l'entamer. C'est d'un coup de crosse dans la poitrine qu'il serait couché sur l'herbe triste de Carency. Fier corps à corps. Ça n'était pas du pour!

* * *

X

La guerre! La guerre à la « Rotonde » prit une couleur extraordinaire. Le père Libion multipliait les tournées du patron et n'en finissait pas de faire emplir des bidons. Aussi puis-je penser qu'il dut sincèrement souffrir quand le premier cortège montant vers le Lion de Belfort, au soir de la mobilisation, manifesta violemment au passage, poings tendus, des injures jaillissant de toutes les bouches. Je me souviens d'un facteur, en uniforme, s'enrouant à conspuer la « bande de sales métèques », cloué sur place par l'indignation, puis devant trotter sec pour rejoindre le gros de la troupe chantant :

C'est l'Alsace et la Lorraine
C'est l'Alsace qu'il nous faut...

On a conté que Lénine et Trotzky fréquentaient la « Rotonde ». Je ne les y ai pas connus. Jamais je n'entendis personne me parler d'eux. Il est bien évident que personne n'eût attendu d'émerveiller quiconque en montrant les deux Russes, disant : « Tu vois, là, c'est Lénine et c'est Trotzky. » Attendu que Lénine et Trotzky n'étaient encore ni le Lénine, ni le Trotzky de l'Histoire, mais deux exilés russes semblables à tant d'autres. C'est pourquoi je me défie des anecdotes que l'on répandit sur le passage possible, bien sûr, de Lénine et Trotzky à la « Rotonde ».

Ça me fait toujours penser à cette remarquable distraction de celui qui, n'ayant été que Fouché, contait bonnement : « Bonaparte me disait un jour : « duc d'Otrante... »

S'ils se trouvèrent à la « Rotonde » ce soir terrible et splendide du 1er août 1914, qu'est-ce qu'ils ont pensé du spectacle, le camarade Lénine et son copain Trotzky?

Quand apparaissent douteux les témoignages relatifs aux fréquentations montparnassiennes des deux grands hommes de la révolution maximaliste, Léon-Paul Fargue se flatte d'avoir connu un type obscur qui gîtait, mal, au 6 de la rue Léopold-Robert; un bonhomme de haute taille, aux traits fripés, binoclard, ce qui ne l'empêchait pas de vous tomber plus vite qu'un autre son morceau de nu aux séances à cinquante centimes de l'académie Colarassi, rue de la Grande-Chaumière.

Dégoûté d'un art si facile, il se chercha, pour se l'aussitôt trouver, quelque chose de plus raide à surmonter. Ce fut le Chinois, qui lui résista.

Il en était là de ses tentatives, et toujours enclos, de nuit, en sa canfouine de la rue Léopold-Robert, quand il alla s'asseoir à quelque terrasse en la société de compatriotes dont j'ai osé dire que la clientèle française les connaissait peu et dont il paraît bien tout de même qu'ils aient été Lénine et Trotzky.

Ça conduisit l'ancien élève de Colarossi, le transfuge de l'Ecole des Langues Orientales, un certain Menjinsky, à devenir, après 1917, le Procureur général de la Tchéka, laquelle engendra la Guépéou.

Quand il évoque le Montparnasse du bon temps, le poète de *Pour la Musique* n'oublie pas ce Belsky qu'on voyait rôder de la rue Boissonnade à la rue Michelet, là où vivait le professeur Ernest Denis dans le petit hôtel qui deviendrait Institut des Etudes

Slaves lorsque, reprenant le nom de ses pères, Belsky redeviendrait Benès, Président de la République Tchécoslovaque.

Pour les Polonais et plusieurs Sud-Américains, d'autres encore, l'intempestive manifestation des mobilisés mal éclairés, et surtout la fureur du facteur, leur auront pincé le cœur quand ils manquaient de la patience nécessaire à attendre jusqu'au lundi pour aller, rue Saint-Dominique, contracter un engagement dans la Légion Etrangère.

On les y accepta tous.

On envoya en subsistance les uns à la caserne des pompiers de la rue de Chaligny, les autres à Rueil; mais le soir, aussitôt que le clairon de garde sonnait la soupe, les rendait tous à Montparnasse, à leur « Rotonde ».

Quelques-uns, dont Kisling, se laissèrent habiller au petit bonheur la chance : képi d'artilleur, capote de sapeur du génie, pantalon de la coloniale; la plupart des Polonais firent des prodiges pour se procurer des uniformes réglementaires; des générosités de la haute société polonaise à Paris durent favoriser le zèle des maîtres tailleurs de l'arme. Des dégourdis trouvèrent au Temple, le grand marché de la friperie, des restes suffisants d'anciens de Sidi-Bel-Abbès et du Tonkin.

Ainsi parés de couleurs martiales, les uns et les autres ne se connurent pas de jeu plus fier que d'entrer et sortir de leur cher bistrot pour se saluer à chaque nouvelle rencontre, le buste bien raide, la main franchement portée au képi, en murmurant dans un sourire d'homme du monde : *Prochi Pan!*

Tels sont les Polonais. Ça n'a pas empêché plusieurs d'entre leurs excellents artistes de se faire trouer comme des écumoires.

J'ai bien sujet de craindre que manque toujours aux

archives internationales de la vie artistique indépendante un document suffisant sur Montparnasse pendant la guerre. D'entre ceux à qui l'on eût accordé le plus d'audience, combien vécurent sur leur terrain favori tout le temps de la guerre? Pas un, sans doute; outre que plusieurs aujourd'hui sont morts. Toutefois, ils ne sont pas tous morts sans avoir eu le temps de laisser quelques notes caractéristiques sur l'existence du quartier, du 1er août 1914 à ce soir de la mi-juillet 1918 que Montparnasse, recueilli, entendit le fracas assourdi du canon de la seconde Marne.

On ne peut qu'essayer l'assemblage de divers tableaux.

L'une des plus curieuses personnalités de Montparnasse, la Russe Marie Wassilieff, peignait pour les Indépendants des toiles d'un coloris audacieux, d'un agencement capricieux, encore que s'appuyant sur la tradition byzantine des vieux peintres d'icones. Les gens du monde favorables aux arts et qui venaient à Montparnasse comme on va au théâtre connaissaient Marie Wassilieff par les poupées-portraits qu'aux expositions elle joignait à ses toiles, et dont elle faisait commerce. Il en allait de poupées dans le style des bonshommes de feutre qui eurent tant de vogue, mais plus ou moins soumis à l'esthétique cubiste. Marie Wassilieff, bottée par le chausseur de Cendrillon, et guère plus haute qu'une botte de personne naturelle, excellait encore dans la danse du petit poisson et autres pas de son pays.

Marie Wassilieff possède encore d'autres talents; avant de les mettre en valeur, il convient d'insister sur l'importance de la poupée dans la vie spirituelle de ce pétillant bout de femme. On possède d'elle le texte d'une prière; la prière d'une âme chrétienne, très russe, et qui confesse avoir toujours été seule parmi tous, quand le corps n'était rien qu'une poupée aux mains

de la destinée. C'est donc, en cherchant toujours, à la russe, la grande paix et la liberté, dit-elle, dans la foule bariolée des terrasses montparnassiennes, qu'elle composa, pour la publier, certaine prière que mon amie Marie Wassilieff, telle que toujours je la connus, fut bien capable de murmurer pieusement, à genoux, dans un coin de l'atelier enveloppé du halètement de la ligne de l'Ouest; oui, bien pieusement, encore que ce ne soit que par degrés que la prosternée de Montparnasse atteigne au palier divin où cette prière peut être reçue de la Mère de Dieu.

Or ici, nous touchons à la fois à deux ou trois points cruciaux; c'est bien le cas de le dire. La prière de Marie Wassilieff n'est un morceau d'anthologie que pour quelque volume des *Archives du Mont Parnasse*. Syntaxe qui boîte, orthographe qui louche; bien sûr. Et pourtant : exemplaire réponse à ceux qui n'ont pas fini de prétendre que les étrangers accourus, un à un, d'abord, puis en foule, ensuite, à Montparnasse, des quelques Scandinaves du vieux « Versailles » aux Juifs allemands du primitif « Dôme », les Rudolphe Lévy, les Pourman, les Walter Bondy, les Werth, ces Rhénans qui exposèrent chez eux, sous Guillaume II, en se qualifiant de Dômiers; « Les Dômiers », par allusion allégrement déférente à notre grand Daumier; et du Peau-Rouge prétendant se nommer Colbert à Marie Wassilieff, ont corrompu l'art français de leur apport barbare. C'est radicalement faux. Je le soutiens après plus de quarante ans d'expérience, et je mets au défi les chauvins maladroits de la critique boudant l'Art vivant de produire la moindre image de cet art faussé par la barbarie.

Les étrangers furent excellents ou médiocres élèves; ils n'ont jamais tendu qu'à s'avouer ces disciples de la France. Ils ont tenté, passionnément, de parler français; ils n'ont pu toujours se libérer de leur accent, ou

trop rude ou trop chantant. Sur quoi, voici Marie Wassileff en prière :

« C'est à toi ma vie que je m'adresse, c'est à toi que je compose ma petite prière d'un grand bébé qui pleure, brisé par la destinée qui rit.

« Et pourquoi tu ris et pourquoi tu as brisé toutes mes poupées, toutes mes idées.

« Je n'ai rien fait.

« J'ai tant aimé mes petites poupées, mes petites idées. Toi qui a le pouvoir sans rien faire, tout vouloir. Oh! donne-moi quelque chose pour que je ris.

« Oh! donne-moi cette grande joie perdue avec laquelle je suis née, un beau bébé très bien nourri à qui la mère a souri.

« Oh! donne-moi tout ça pour que je ris.

« C'est à Toi la Vierge, la mère d'un beau Jésus, que je m'adresse. C'est à Toi que je compose ma grande prière d'une mère. Oh! donne-moi quelque chose pas si parfait, mais moins bien, moderne plutôt.

« Oh! donne-moi ce petit Jésus très bien poudré, très maquillé, avec cette âme blasée, cachée, pour tous ces inutiles qui le regardent.

« Pour que je fasse ma petite tendresse, que je caresse les joues, les pieds, et tout et que je marche avec comme rien du tout partout.

« Et voilà la vie.

« On crie : Ah, Marie! Marie! Mais que faire?

« C'est le bruit.

« Pour ce silence qui vient après, mais éternel.

« Oh! que c'est beau mourir et devenir poupée en cire. Il n'y a plus rien, surtout ce grand désir de vouloir servir la vie comme une bougie qui brûle, qui fait la flamme, qui ne s'éteint jamais.

« Oh! que c'est beau mourir et devenir poupée en cire. »

C'est une prière avec post-scriptum :

« Les détails de ma vie personnelle je raconte dans mes mémoires déjà écrites, je cherche un éditeur de luxe, taxe comprise. Mes mémoires sont composés comme film et comme roman à trois chapitres :

I. Comment j'ai perdu la virginité.
II. Comment j'ai connu la maternité.
III. Comment je suis devenue une célébrité.

Car il n'y avait pas deux pareilles.

« Tâchez de me rendre service, s'il vous plaît, trouver un homme de confiance, bénéfice partagé, droit d'auteur à part: pour adresse :

« Marie Wassilieff, 37, rue Froidevaux, Paris (XIV^e^).

« Notre-Dame de Montparnasse à l'âge de moyen âge. »

Méditez, je vous en prie. Est-ce que, pour user de cet émouvant charabia avec tant d'innocente assurance, il n'a pas fallu pratiquer nos meilleurs auteurs classiques, en s'approchant d'eux, fut-ce à quatre pattes, plutôt que de Max Jacob assez maître de sa langue pour la désarticuler à son gré? On admirera encore que Marie Wassilieff, satisfaite de donner sa Prière à une gazette de Montparnasse, ne se fasse aucune illusion quant à la rencontre de l'éditeur rêvé, qui ne parut jamais; et ne refusons pas notre amitié à l'esseulée espérant toujours les services d'un homme de confiance!

Marie Wassilieff sait lire aux lignes de la main, elle tire adroitement les cartes; elle n'est pas radicalement inhabile à la tambouille franco-russe, comme son style. Ainsi se risqua-t-elle, au plein de l'autre guerre, à ouvrir une cantine pour artistes, dans l'atelier qu'elle louait avenue du Maine, pas loin du pont du chemin de fer.

A la limite de mes carrières de brancardier et de chasseur de Vincennes, j'ai assisté à un dîner de gala

1918

dans la cantine de Marie Wassilieff. Une orgie dans les sept francs par tête, en l'honneur du peintre Georges Braque, lieutenant d'infanterie fraîchement trépané et qui, ce soir-là, fit mieux honneur à la cuisine de Marie Wassilieff qu'à celle de sa dernière infirmière, personne de bonne intention qui, au lendemain de la trépanation du brave, lui vint murmurer : « Je vous ai préparé moi-même une bonne petite cervelle au beurre noir » ; sur quoi le héros tourna de l'œil sur l'oreiller.

Je me souviens du gala Braque comme d'une réussite. On porta des toasts, car la première guerre mondiale, le premier armistice, si peu semblable à l'autre, la première paix, furent largement arrosés. Marie Wassilieff dansa la danse du Petit Poisson, la danse cosaque, et l'on admirait encore un Persan de haute taille, terriblement moustachu, devenu collègue de Braque dans l'Infanterie, qui ne serait point son confrère en peinture.

Guillaume Apollinaire, autre trépané, revenait volontiers à Montparnasse; son point de direction était le plus souvent l'atelier de la rue Shoelcher où retrouver Picasso, mais on le vit souvent étaler son embonpoint trompeur, hélas, aux terrasses de la « Rotonde » ou du « Dôme ». Il sut aussi découvrir des endroits nouveaux, et les lancer; ainsi d'un bistrot du boulevard Raspail tenu par M. Vigoureux.

Le vin de M. Vigoureux valait-il ceux de Baty? On en doutera. M. Vigoureux était le père de deux très belles filles, galamment vêtues, en outre, étant mannequins de profession, ou pourquoi Guillaume baptisa à sa façon le bistrot, ne disant jamais « chez Vigoureux » mais « chez les Vigourelles ». La maison des Vigourelles connut des soirs dignes de mémoire si l'on y put voir, sur la fin de la guerre, Pierre Louys comme par miracle, mais pour si peu de temps, tiré de sa

retraite, la vue trouble et mené par une Antigone costumée en petit marin; oui, en matelot de yacht de fête galante.

Apollinaire a écrit quelque chose sur les Vigourelles, le bistrot où il puisa aussi divers éléments du livre publié après sa mort : *La Femme assise;* il écrivit encore, de la plume rapide des *Anecdotiques* sur M. Cocula, lequel tint longtemps, à Montparnasse, une agence d'organisation de voyages à bon marché pour Auvergnats souffrant le mal du pays; et encore d'un personnage du genre comité électoral, orateur appuyé au zinc, maître du style revendicateur porté à sa haute expression, lequel, conscient, se proclamait dans un sourire moustachu : « l'homme le plus em..... du quartier ». Plus qu'il n'en fallait pour séduire instantanément le bon Guillaume; à rire dans le creux de sa main.

Parlerai-je de « Mon Œil? » On le peut quand, après trente ans, il y a prescription. « Mon Œil » ou le cercle clandestin du quartier pendant la guerre. Il s'animait, de nuit, au dernier étage de la très petite maison de la rue Huygens, là même où des Suédois ouvriraient les bar et restaurant du *Stryx*. Ce qu'il y avait de plus louche dans « Mon Œil », c'était la carte, le sésame, le laissez-passer délivré à des Montparnassiens éprouvés, incapables de se trahir. Un carton tiré à la polycopie, décoré de l'œil unique d'une femme voilée; les bavures de l'encre violette écrasée de gélatine ajoutant beaucoup à la *morbidezza* de cette composition.

« Mon Œil? » Un bar, moins bien achalandé que ceux d'en bas, où l'on trouvait toutefois des alcools puissants, sinon de marque heureuse. Un dancing du temps qu'il n'était pas permis de danser. Une petite boîte chichement éclairée; un vestiaire d'où il arriva que tel en quête de son manteau eut à se retirer aussi

vivement que discrètement, ponctuant sa retraite d'un encourageant : « Oh! pardon. »

On a vu aussi des artistes de rare mérite plier sous le faix d'un sac de charbon, obtenu à grand'peine, obtenu tout de même si l'on allait le chercher soi-même; on en vit d'autres, ou l'on vit les mêmes, faire la queue, il y avait déjà des queues, dans l'espoir d'obtenir, il y avait aussi des restrictions, quelque provende à la Baraque Vilgrain édifiée sur le parvis de Notre-Dame des Champs.

Les soirs d'alerte, quelque zeppelin ayant plané sur Paris, Montparnasse acclamait les pompiers, ceux du Vieux-Colombier ou ceux de Port-Royal, traversant le quartier sur leurs jolies voitures rouges en sonnant « la berloque ».

J'ai vu pour la dernière fois mon cher René Dalize chez Baty. Capitaine en permission, il allait sacrifier plusieurs jours de détente pour « remonter », volontairement, ayant eu vent de certaine attaque, celle qui lui coûterait la vie. Dalize exigeait un bon déjeuner. On lui faisait raison de bon cœur. Baty, ses vins, ses huîtres. Jean Giraudoux était de la partie. On osait être gais, comme se sachant tous depuis pas mal de mois déjà, et pour longtemps encore à condition de ne pas tomber tout de suite, dans le plus étroit de la main de Dieu.

Jean Giraudoux, en uniforme d'officier, lui aussi, blessé, inapte au front désormais, retour d'une mission au Portugal, contait, je m'en souviens, comment la vue de son épée au fourreau un peu tordu impressionna les foules de Lisbonne sensibles à l'héroïsme français. Des gens l'arrêtaient dans la rue pour s'écrier ou murmurer, montrant l'arme endommagée : « Ah! bataille! » Dans un sourire blond, Giraudoux leur répondait, doucement : « Bagages! »

René Dalize! Le plus beau des capitaines. Il me

parut tel en son uniforme usé aux tranchées; d'une plus rare beauté d'Epinal qu'en 1907 quand, enseigne de vaisseau, arrivé la nuit de Dunkerque ou de Toulon, il se fringuait devant ma glace, en mon logis du 3 de la rue Soufflot, pour quelque visite officielle au ministère de la Marine.

Le capitaine bleu horizon commandait sec et ne se fâchait jamais. Je suis resté vivement frappé par le comportement de mon ami à l'endroit d'un loufiat de moins de vingt ans, en passe, évidemment, d'être appelé avec sa classe, par anticipation, n'en marquant qu'assez peu de satisfaction, se raidissant dans la hargne, défiant les galons d'or du capitaine auquel il répondait sur je ne sais quelle observation un peu rèche, méritée, car le service laissait trop à désirer : « Je vois ça; ça doit être la terreur, là-haut. »

Là-haut! Là-haut où mon ami se régalant d'huîtres et de poulet rôti allait remonter pour mourir.

Le loufiat n'eut pas le plaisir de ricaner à la face du capitaine. Dalize l'avait écarté d'un geste, rapide et souple, comme on se délivre d'une mouche.

Il a dû monter à son tour, le pauvre petit loufiat de Montparnasse, avec des jeunes comme lui et des récupérés; c'est peut-être lui le Poilu inconnu que, dans une casemate de Verdun, je devais voir désigner, d'une main défaillante, par un soldat de vingt ans, sauvé du carnage, mais si pâle! Si jeune! Image androgyne et rustique de la Mort casquée.

Viens avec nous, petit!

La Guerre et sa sœur la Mort appelèrent beaucoup de clients de la « Rotonde ». Il en reviendra tout de même. L'un des premiers à reparaître sera le poète Blaise Cendrars, un bras en moins. Plus tard, au soir de l'armistice, un autre poète, Louis de Gonzague Frick, démobilisé depuis peu, brave soldat de la Division de Fer dont Roland Dorgelès a chanté les exploits sous

le titre : *Le poète sous le pot de fleurs,* tiendra à souligner la dignité du retour à la paix en venant prendre place, très grave au milieu de la folie générale, en jaquette de cérémonie aussi noire qu'était grise celle de Libion, monoclé et gibus en tête.

Alors la vie de la « Rotonde » pourra reprendre son train, chaque jour accru, Libion avalant ses voisins, du « Parnasse » au « Petit Napolitain », ces très petites boîtes suscitées par sa propre fortune et qui ne doivent leur relative prospérité qu'à l'impossibilité momentanée où il se trouve, lui, Libion, de recevoir plus de monde en un local trop étroit.

Cependant, tout ne va pas si vite et Libion qui, en pleine guerre, conçut ses mirifiques projets d'agrandissement entraînant, de gauche à droite, un développement féerique de tout le vieux quartier, ne put atteindre tous ses buts qu'après la signature de la paix. Au surplus, la manière de Libion ne fut jamais brutale. Il persuadait ses voisins de lui céder la place, en douceur, bon génie à la jaquette grise et dont le cœur se matelassait d'un carnet de chèques. Il avalerait le « Parnasse » et le « Petit Napolitain » comme il avait mangé le boucher et grignoté la parfumeuse. Toutefois, le « Petit Napolitain » résista.

Je ne puis rien affirmer, mais j'incline à croire que le patron du « Petit Napolitain » devait être, lui aussi, un brave type et qui, tenté d'un chèque d'importance, ne résistait que pour ne pas désoler sa clientèle. Une clientèle tout à fait en marge du peuple cosmopolite de Montparnasse; une clientèle peu, sinon du tout, mêlée à l'authentique vie montparnassienne et qui pourtant, se berça de rêverie localisée.

L'enseigne du lieu, certainement conseillée, imposée en quelque sorte au limonadier, dit assez qu'en ce café exigu les beaux-arts le cédaient aux belles-lettres. La rive droite, sur les boulevards, possédait son « Napo-

itain », établissement éclatant dont la fortune littéraire survivait à la mort de Catulle Mendès et à la désertion de Georges Courteline, malade, retiré à Saint-Mandé. La rive gauche aurait un « Petit Napolitain ».

C'est sur les guéridons du « Petit Napolitain » que l'on composa une première histoire de Montparnasse, écrite par des auteurs ne voyant que de profil la vie du pays. Les piliers du « Petit Napolitain » se nommaient Gabriel de Lautrec et F.-A. Cazals, lesquels parurent, le second plus que le premier, aux apéritifs de la « Closerie des Lilas », aux mardis de *Vers et Prose;* Lucien Aressy et Fuss-Amore, fondateur de cette *Feuille littéraire,* franco-belge, qui donna en reproduction, pour quelques sous, d'authentique littérature.

Plusieurs des habitués du « Petit Napolitain » se comptaient membres de l'Académie de l'Humour.

Pour la plupart, ils échangeaient, non sans émotion, des anecdotes du quartier voisin, le latin, celui de leur printemps et où ils connurent l'honneur de tenir compagnie à Verlaine. Seul, Fuss-Amore, venu de Bruxelles pour l'amour de Montparnasse, faisait là figure de champion du pays, lié aux aventures locales les plus diverses depuis le temps de *Vers et Prose.* C'est lui qui, tardivement, réussit de beaucoup attirer à Montparnasse Gustave Kahn vieillissant et sa femme en qui la fleur du symbolisme eut bien raison de voir la plus belle des Arlésiennes. C'est Fuss-Amore qui fit du vieux poète le bénisseur éloquent de tout ce qui s'ouvrirait en fait de nouveaux cafés à Montparnasse, avec le geste qu'il fallait pour consacrer le temple où « la fumée dévale, gyre, se tord en ellipses, se strie et s'enfuit; au minuit répercuté de timbres de cuivre, les rêves flottant lourds aux flocons de la fumée ».

Certain soir qu'un pochard malappris se permit c
lancer au ménage poétique un : « Qu'est-ce que c'e
que ces oiseaux? » Fuss-Amore, d'un simple mai
ferme : « Je ne permets pas que l'on appelle ce coupl
des oiseaux », foudroya le goujat qui, du coup, raval
ses outrages.

Poète et mathématicien, comme Valéry, Gabrie
de Lautrec ne se pressa pas trop de découvrir Mont
parnasse s'il attendit, pour s'y retenir un guéridon, l
grande vogue de cette nation hors série. A la « Clo
serie » on ne le vit que de hasard camper son éléganc
quasi militaire, sous les beaux arbres de la terrass
ou dans la grande salle enfumée. Il aurait trouvé pour
tant là, dans plus d'aise qu'au « Vachette », le che
Moréas dont il savait par cœur, les déclamant bien
d'une voix sourde, tous les vers du *Pèlerin Passionné*
Il n'en parodia pas un seul, lui qui fut un maître dan
le genre, si longtemps devant la vogue des *A la manièr*
de...

Au « Petit Napolitain », les garçons écoutaient ave
respect ce client distingué, aussi distingué qu'un
image échappée d'une édition illustrée de Guy de Mau
passant, lorsqu'il redisait à ses amis ses faux Laforgu
et ses faux Joséphin Soulary, en les lui attribuant, bien
sûr, comme des œuvres originales :

La maîtresse a quitté l'amant
A cause de l'appartement...

vraiment dans le ton des complaintes; et ces *Deux cor-*
tèges :

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église;
il s'agit d'un baptême et d'un enterrement.
L'enfant mort, on l'enterre, et l'autre on le baptise,
voici la mère heureuse et la pauvre maman...

Soudain toutes les deux se trouvent face à face,
et l'humaine logique a triomphé soudain;
la jeune femme a vu la camarde qui passe
et cache éperdûment son petit dans son sein.

Et l'autre qu'envahit une fureur haineuse,
devant son enfant mort et cette mère heureuse,
montre son poing farouche au Dieu d'iniquité...

Cependant que les gens, pour la rime stupide,
Ignorant que la porte est de l'autre côté,
essayent vainement de sortir par l'abside.

On vit quelquefois les compères du « Petit Napotitain » rejoints par Ernest Raynaud, vieux poète oman, officier d'ordonnance de Jean Moréas au temps le l'Ecole romane et alors aussi officier de paix. Comme, en ce temps, dis-je, Ernest Raynaud trouva oquet de se faire photographier en grand costume de a fonction, képi brodé d'argent en tête, Francis Vielé-Griffin ne le nomma jamais plus que « le poète-gent ». Griffin, même, fit tirer l'image en cartes posales qu'il adressait, pour rire, à ses amis symbolistes; notamment, et chaque jour durant un mois, à Stuart Merril que la plaisanterie exaspérait, pour la double aison qu'il aimait bien Raynaud le poète tandis que la ue d'un « flic » irritait sa fibre révolutionnaire, selon 'esprit de l'époque.

Les pastiches de Rimbaud (erreur de jeunesse dont e poète des *Cornes du faune* ne se repentait peut-être as assez, si, ces pastiches, il les donna pour des euvres authentiques) assuraient à Raynaud une lace parmi les humoristes du Pausilippe de Montarnasse.

Libion riche d'un bon cœur, raisonnablement souieux de ses intérêts et sincèrement dévoué à la forune du quartier, devait se persuader des raisons fortes

d'absorber le « Petit Napolitain » qui, décidément ne représentait pas le quartier en toutes ses façons ordinaires. Ce n'est pas dans la lumière du petit bistro parfumé des relents d'une littérature datant un peu qu'on pouvait avoir une bonne vue des types essentiels de l'Etat de Montparnasse. On découvrait mieux le spectacle, comme du fond d'une loge, du « Dôme » ou de la « Rotonde ».

* * *

XI

Par des textes, et donc selon ce que, du fond de son éternité, continue d'exiger Fustel de Coulanges, j'ai montré le pittoresque des débuts l'un important personnage de Montparnasse parvenu u moins à la grande notoriété: Foujita. On s'en loute, tous nos hôtes étrangers, tous ceux que la chro- ique artistique inscrivait à l'Ecole de Paris pour ce u'ils s'appliquaient à peindre selon la leçon des maî- res français sans pour autant représenter ou seule- nent refléter toujours la France, n'ont pas atteint à ette fortune.

Encore que Baudelaire recommande impérieusement le fuir les images martiales, j'userai de cette commo- lité en comparant la troupe cosmopolite des artistes le Montparnasse à une troupe militaire, une Légion trangère, en somme, comptant normalement plus de oldats que d'officiers. Or, ne sont-ce pas ces humbles, es sans grades, qui ont aspiré avec le plus d'avidité 'air de Montparnasse, s'en gonflant et s'en parfumant our devenir dignes de l'admiration béate des bour- eois, lesquels, enfin, grimpèrent à Montparnasse pour asser la revue de ces troupiers en croyant contem- ler leurs généraux?

Un de ces étrangers résume de façon saisissante l'his- oire de son apprentissage de la vie montparnassienne :

1910. — Je pars... Gare d'Odessa... Varsovie... Fron- ière allemande... Berlin... Gare du Nord... Paris!!! nfin...

Un interprète russe que je trouve à la gare du Nord me demande si je veux aller au quartier des artistes... Comment savait-il que j'étais artiste?... Parbleu, mes cheveux longs!... Vous irez à Montparnasse.

Premier taxi... Boulevard Edgar-Quinet... Premier hôtel... Je rencontre une jolie blonde... Première femme!... Un jour de plaisir... suivi d'un jour de tristesse... Vie d'hôtel.

Quelques jours après... je plonge mon œil dans ma poche : une lettre... Plusieurs adresses... Je lis : « En arrivant à Paris, aller voir M. Dimitrieff, président de la presse étrangère, au café de Madrid... » J'y vais... un accueil charmant.

Le temps passe... voilà un mois que je suis à Montparnasse... à la Rotonde... petite Rotonde... Rotonde à Libion... atmosphère sympathique... je me sens chez moi, dans une grande famille... entourage agréable... de tous les pays, de tous les coins du globe... révolutionnaires, monarchistes, poètes, artistes, Espagnols, Japonais, Allemands, Polonais, d'autres : Russes, Anglais — et encore d'autres : cheveux longs, têtes rasées... Tout y est... peu de gigolos et pas de femmes pour michets.

Le temps file... nous sommes loin de la « Grande Parade ».

1912. — Je loge chez Kalinine, au 15, rue Liancourt... Kalinine, homme de la Révolution, ami intime de Gorki... Lounatcharsky, une autre célébrité de la Révolution russe, vient nous voir assez souvent... Homme grand... grand homme. Je fais sa connaissance; on sympathise. Il me guide dans Paris. Je suis heureux. Le temps court encore plus vite.

J'entre à l'Ecole des Beaux-Arts, dans l'atelier de Raphaël Colin. Je travaille dur, et j'aime mes camarades; tous de bons vieux.

1914. — Le commencement de la Grande Epreuve...

Mois d'août 1914 : premier épisode de la tragédie mondiale. Je fais partie de la figuration tragique... pour la défense de la civilisation. Première sortie : Verdun... Après : Champagne, Somme, Meuse, Belgique...

1916. — La mort danse toujours.

1917. — Un changement : je pars pour l'Orient; vingt-deux mois entre Salonique et la frontière roumaine... paludisme... fièvres.

1919. — Retour en France. Vive la France! Je suis Français et démobilisé.

Je change mon uniforme pour ma tenue de rapin... Je travaille... les Expositions... les Salons... Il faut vivre : les magazines... la *Vie parisienne*... *Fantasio*... *Le Sourire*, et d'autres me demandent ma collaboration.

Mes illusions, mes douleurs, mes échecs et mes tristesses, à quoi bon les décrire?

J'aime mon Montparnasse et la vie! »

Cette confession n'est-elle pas touchante?

Il se peut que j'aie répondu, comme je le fis pour tant d'autres, de la parfaite moralité et de la totale innocuité de ce jeune artiste étranger cueilli par l'interprète russe en gare du Nord, à la descente d'un train qui ne pouvait être le Nord-Express; plutôt un train comportant des troisièmes; mais un pisteur conscient et organisé, laborieux en outre, ne fera pas plus fi de la ristourne du taulier du boulevard Edgar-Quinet que de la gratification de ces messieurs de la réception d'un Crillon ou d'un Claridge.

Je puis bien le dire, c'est moi qui, alors, obtenait pour la critique d'art et la chronique artistique le plus de place, la plus vaste surface, dans la presse française, tant quotidienne que périodique. C'est, je pense, ce qui détermina le Service des Etrangers de la Préfecture de Police, compte de surcroît tenu de mes bonnes vie et mœurs, de notoriété publique, à me considérer

un peu comme le Consul des Artistes étrangers à Paris, ou le curé de Notre-Dame-des-Arts; ce sera ce que l'on voudra.

Aucune semaine ne se passait sans la visite d'un inspecteur en mon rez-de-chaussée de la rue Joseph-Bara; un policier de l'espèce inférieure dite des « piétons ». Son administration ne devait pas le tenir pour un sujet d'avenir. Il ne ferait jamais partie de la brigade du chef. De manières trop civiles pour qu'on le mette aux « Mœurs », pas assez flambard pour compter à la « Mondaine », il relevait des « Garnis », détaché au contrôle des artistes étrangers d'incorporation récente et qui, tous, commencent par un stage en ces garnis.

Mon flic familier ne devait pas tarder à m'émouvoir. Une bonne pâte de flic. Pas flic dans l'âme. Un ancien sous-off' rempilé ayant droit à un « emploi civil ». Il fut tout aussi bien entré dans les Postes, la Douane ou les Squares. Il était flic. Mais flic vite envoûté par sa drôle de spécialité : un flic mordu par Montparnasse! Un flic qui, tout autant que mon ami le vicomte de Lascano-Teguy, peintre, homme de lettres, vice-consul, chirurgien-dentiste et d'abord gentilhomme, avait « le quartier dans la peau »!

Les peintres venus de loin auxquels il devait poser quelques questions avant de venir me demander mon sentiment sur eux lui semblaient tous de bons bougres; certains lui payaient le coup chez le bougnat d'en bas. Quelques-uns, inquiets plus ou moins de sa visite, tout de même pas domiciliaire encore qu'à domicile, croyaient devoir lui représenter qu'on pouvait « peindre comme ça », en montrant une ou deux toiles ou fauves, ou cubistes, ou expressionnistes, ou puristes, accrochées au mur, sans « mauvaise intention »; bref, qu'on n'était pas d'accord avec l'Institut, mais qu'on respectait bougrement toutes les autres institutions de

la Troisième et si hospitalière République française. Ils aimaient tant la France! C'était souvent vrai; je l'ai dit, et la courte confession qu'on a lu le proclame assez : Verdun, Champagne, Somme, Meuse, Salonique!

L'ancien pied-de-banc souriait en dedans et accordait extrêmement d'attention, sans plus sourire, à ce genre de peinture placé enfin directement sous ses yeux alors qu'il n'en avait encore rien aperçu que de loin, dans les divers bureaux de la « préfectance » dont le commissaire divisionnaire et amateur avisé Zamarron se faisait autant de galeries personnelles.

A retrouver chez moi quelques exemples similaires, le policier se prit à réfléchir profondément. Il fut tout à fait convaincu, définitivement « mordu » à m'entendre lui prouver que mon portrait par Picasso, dessiné à l'aurore du cubisme, n'était pas une « morne caricature ».

Il en devait venir là où il en arriva, soit à me confier que, ne gagnant pas trop, mais ayant pourtant des économies, et sa femme se faisant de bons mois dans sa place, pour une femme, bien entendu, il ne détesterait pas de se risquer à acquérir quelques toiles modernes... oh! de peintres pas encore trop connus... dans les prix doux, et, certes, je le devais croire sur parole, sans pression aucune, sans abuser de sa fonction.

Lui ai-je recommandé la modération? Le certain c'est qu'on le vit, depuis, quitter plusieurs de ceux chez lesquels il venait d'enquêter avec, sous le bras, une de ces toiles à faire crever de rire d'autres « piétons » de service au Salon des Indépendants.

Brave type!

Sans doute ne fut-il jamais trop tôt pour penser que tous les policiers opérant à Montparnasse n'étaient pas de l'espèce de mon flic. Mais peut-être que le Tessinois Nesto Jacometti, fier et pas qu'un peu d'être appelé,

sur sa demande, le poète vagabond auteur des *Chansons du vagabond* ait ignoré les persécutions des sbires et seulement rêvé, doux anarchiste, d'un Montparnasse porté à son sublime par la totale éviction du moindre gardien de la paix :

> Voilà Montparnasse — coktail de peuples
> insoumis aux lois de la morale,
> horde remuante de sauvages natures.
> Recrues — soldats — capitaines de l'Art.
> recrues — soldats — capitaines du Bluff.
> recrues — soldats — capitaines du Vice.
> Et autour de cette armée,
> une autre armée,
> l'armée des flics.

Le poète helvète ajoute ce croquis très fidèle :

> Je vois, soudain,
> deux femmes croyantes, qui vendent la Bible.

Je n'ai pas fait que rendre le service de mon franc témoignage à des artistes étrangers auxquels j'estimais qu'il importait de ficher totalement la paix. D'autres me vinrent trouver, si touchants, m'expliquant que dans leur lointain pays, le gouvernement ou la municipalité, le boyard, le hospodar, le roi du cirage ou de la viande salée, le grand mandarin tenant l'emploi de Mécène, ne considéraient que les élèves de notre Ecole Nationale des Beaux-Arts et les mentions honorables du Salon des Artistes Français, pour commencer. Si donc, puisqu'ils s'étaient fait héroïquement inscrire, n'écoutant que ces voix à quoi restent sourds gouvernements, municipalités, boyards, hospodars, rois industriels et mandarins, à l'académie Matisse ou à celle de la Palette dont le jeune Dunoyer de Segonzac fit la gloire, exposant en outre au Salon des Indépendants,

leur avenir ne dépendait plus que de ma générosité. Qu'est-ce à dire? La moindre mention de leur nom fleuri du moindre compliment dans l'un des grands journaux me passant tant de caprices serait susceptible de leur valoir le renouvellement d'une bourse d'études bien nécessaire.

On peut, à la rigueur, ne manger que fort peu, un peu tout de même, et il faut peindre, et les couleurs et les sardines, non moins à l'huile, sont chères, et la jeune personne à qui l'on s'est attaché, qui pose si docilement le nu ne peut pas aller comme ça à la « Rotonde ».

Que vouliez-vous qu'il fît, le critique influent? Une petite note au passage n'engage pas tellement. Comment avoir le cœur de refuser cette mention honorable aux obscurs fidèles du Salon sans jury ni récompense? J'ai cédé. Je ne m'en repentirai jamais s'il m'a suffi de ne recueillir, ni dans l'*Art vivant* ni dans *Propos d'atelier*, ces petites notes de pieuse complaisance.

Montparnasse n'a point manqué de personnages énigmatiques; l'un de ceux dont le souvenir m'obsède ne représentait exactement rien dans la société des artistes singulièrement jalouse (dans tous les sens du mot) des « valeurs ». Je ne connais personne qui lui ait jamais adressé la parole et nul d'entre nous ne connut le son de sa voix. Or, du jour qu'il disparut on put soupçonner que tout le brillant du quartier allait s'effacer; ainsi fut-il. Sans lui, le tableau de Montparnasse n'eût rien été.

Dans notre ample comédie aux cent actes divers, les uns dramatiques et les autre bouffons, il tenait avec succès emploi de mime. Le moins gesticulant, mais non point paresseux, de tous les mimes connus. Sur la scène publique de Montparnasse, il fut le chœur, renouvelé du théâtre antique; un chœur qu'on eût entendu sans surprise se crier à soi-même, pour soi-même : « Le

malheureux! que fait-il au milieu de ses maux? » Mais il n'a jamais parlé et, laissant Sophocle pour Aristophane, il incarnait plutôt, en un seul, « plusieurs personnages muets ». Muets et aveugles, car il était aveugle.

Un aveugle de Baudelaire, revu et corrigé par le photographe ambulant Adget; un aveugle pareil aux mannequins, vaguement ridicule et si capable d'émouvoir par, déjà, cette noblesse émanant de sa lenteur, de son économie de gestes et de cette suspension du bras droit au haut bâton dont il aidait sa marche; une perche à houblons, une canne de boy-scout; non, plus haute; une lance sans fer; une houlette de berger-fantôme. Quelques-uns l'ont surnommé le berger de Montparnasse. Quel troupeau de songes poussait-il et que lui donnait-il à paître au périmètre de bitume qui va de la terrasse de la « Coupole » à celle du « Dôme », inlassablement arpenté?

Ses yeux dont « la divine étincelle » était partie, que cherchaient-ils au ciel? Quelle lumière secrète trouvait-il au delà du « noir illimité »?

Un mendiant? Il n'a jamais tendu la main; il n'a jamais décroché la main de son bâton; il n'a jamais fait passer ce bâton de la dextre à la senestre pour implorer personne. De quoi vivait-il, pour quelle vie ignorée? Qui fut-il? Sa face glabre et si pâle fournissait une image si effrayante de la sérénité, de la paix conquise, à quel prix, qu'à la voir on aurait du savoir s'accommoder des pires tourments de l'existence. Il effrayait certains. Je me souviens d'une jolie fille dont le corsage intéressait un peintre d'avenir; une jolie fille pas méchante et qui, pourtant, à la vue de l'aveugle s'écria : « Toujours ce type! On ne peut donc pas nous en débarrasser! » Mais c'est le peintre d'avenir qui, discrètement, toucha du bois.

Il convenait de s'efforcer à oublier, à négliger

l'aveugle, le berger de Montparnasse, le pâtre à l'insolite houlette; il fallait, en quelque sorte, se commander fermement de ne point prendre garde aux hallucinantes allées et venues de l'inconnu trop connu, et cela pour n'être pas capté par l'invisible rayon parti de ses yeux morts, pour n'être pas comme à la fois le chien et le troupeau du berger de Montparnasse.

On ne le voyait que trop. On parlait de lui le moins possible. Les plus durs, les moins pitoyables, les plus enragés d'esprit n'ont jamais risqué un bon mot à son sujet. Je n'entendis jamais aucun artiste émettre tout haut l'hypothèse qu'il promenait au long des terrasses de la rive droite montparnassienne une suffisante image de la Critique.

Faudrait-il voir plutôt dans l'aveugle à la houlette, dans le berger de Montparnasse promenant sans fin, de la « Coupole » au « Dôme » et du « Dôme » à la « Coupole », parfaitement visible de la terrasse de la « Rotonde », le symbole de l'Art confiant en ses destins souvent imprévisibles, la main droite accrochée à un élément de mesure et instrument de précaution contre les embûches, ô berger de Montparnasse, aveugle comme l'Amour!

Qui sait si, d'aventure, l'aveugle ne s'est pas multiplié dans les songes féconds d'Ambroise Vollard, mollement endormi à l'une de nos terrasses, quand l'illustre marchand et mémorialiste faisait là une pause en sortant de l'atelier de Bourdelle, impasse du Maine? L'aveugle, notre pâle berger, eût si bien, sans cesser de fouler le bitume à pas solennels, posé pour une gravure de Rouault!

Soit dit en passant, Vollard n'a pas trop bien compris Montparnasse. Il écrivit : « Plus rien de l'artiste bon enfant, fumant sa pipe devant un bock bien tiré et annonçant avec jubilation : « Ça va, j'ai un de mes tableaux en montre rue Laffitte. » Il s'effara, se scanda-

lisa d'entendre les peintres de cette Babel de Montparnasse exprimer la valeur de leurs œuvres en dollars, piastres, pesetas, couronnes, livres sterling. C'est trop oublier que l'on parlait aussi anglais, espagnol, norvégien, suédois, et, surtout, qu'on se montait un peu le coup pour se donner le courage de persévérer quand on n'était pas encore l'un de ces « Derain, Matisse, Picasso, Rouault, Roussel, Vlaminck, Vuillard... qui peignaient d'abord pour la joie de peindre! » Toutefois, Vollard dont la chance fut de paraître aussez tôt pour acheter leurs toiles dans les prix doux, devait maintenant leur signer des chèques d'importance. Vollard n'a pas compris Montparnasse où il eût pu encore découvrir avantageusement des valeurs d'avenir. Modigliani était là qu'il ne remarqua pas, ce dont il ne se consolerait jamais.

Montparnasse inquiétait Vollard. Ayant somnolé à la terrasse, il se réveilla pour voir passer devant lui, aussi superbe que Guitche Manitou, le Peau-Rouge du « Dôme » en grand costume de guerre, des pastels sur papier de boucherie sous l'aisselle droite. Non loin, des Japonais se saluaient gravement; un Hindou à turban rose lisait dans la main d'une petite femme. Vollard paya rapidement et s'en fut, tournant carrément le dos au Sioux, mais jetant un dernier regard à l'Hindou, parce que l'Hindou au turban rose le faisait songer à cet Albert Besnard dont, marchand de Cézanne et de Renoir, il louait volontiers « le don de la composition et sa couleur joyeuse et claire », et parce que la petite femme possédait quelque chose d'un Degas et que c'était, en outre, une très agréable petite femme.

Le Juif roumain Dmitriani, qui ne comptait que des amis à Montparnasse, a droit à une place de choix parmi les personnages singuliers du quartier. Faudrait-il le ranger parmi ces types d'hommes auxquels Talle-

mant des Réaux, dans ses *Historiettes*, consacre un chapitre particulier, sous cette enseigne : *Extravagants et Visionnaires?*

Dmitriani est mort. Un jour on ne l'a plus revu à la « Rotonde » qui le tenait pour un de ses ornements capitaux. On s'est étonné, jusqu'à s'inquiéter, car telle était notre habitude de le voir toujours là. Quelqu'un, qui savait, vraiment, a-t-il dit : « Dmitriani est mort »?

On a tant de fois annoncé de la sorte, au café, et dans un café de Montparnasse, la fin d'un compagnon dont la disparition faisait le cercle plus étroit en même temps qu'elle privait le monde d'un talent certain ou d'un esprit rare! Un soir d'avant la première guerre mondiale, Régine Lechangeur que nous nommions familièrement Tata, celle qui disait d'elle : « Un Rops, mes enfants, un vrai Rops », et qui, fière de sa dramatique maigreur, le prouvait si volontiers, se rua dans la « Closerie » en hurlant, malheureuse tout de bon : « Mécislas Golberg est mort! » Un autre soir, à l'heure de l'apéritif, encore l'heure de l'absinthe, mon ami Gaston Danville, le romancier et titulaire de la rubrique de psychologie au *Mercure de France*, nous laissa tristes devant nos verres à peine encore opalisés en annonçant : « Charles-Louis Philippe est mort ». Qui, un soir encore, nous vint dire : « J'arrive de la Charité; Alfred Jarry est mort... A la trappe, notre pauvre Père Uhu! » C'était un soir de Toussaint.

Pour Dmitriani, à ne le plus voir, s'est-on contenté d'opiner : « Dmitriani doit être mort »? Il fallait, en effet, qu'il fût mort pour ne point paraître à la « Rotonde ». On n'a rien su de plus. C'est le commissaire de police du quartier qui a dû, seul, peut-être, pénétrer le secret de cette mort. Il n'a pas eu à mener d'enquête à la « Rotonde ». J'imagine qu'il a pu faire interroger par ses inspecteurs des clochards qui, sous

prétexte de trains manqués, s'arrangeaient pour dormir en quelque coin de la gare Montparnasse. Ils connaissaient tous Dmitriani dormant si souvent parmi eux; Dmitriani qui partit vraiment « sans laisser d'adresse ».

Il n'avait nullement l'allure d'un vagabond, à peine celle d'un bohème, cet homme d'âge incertain, aux jambes trop courtes, comme assez de Juifs de l'Europe orientale, et portant haut une très belle tête aux yeux éclatants, encadrée de cheveux flottants et d'une barbe d'encre, suffisamment soignée.

Dmitriani méritait-il d'être nommé érudit? Il faudrait d'abord s'entendre sur le sens et la valeur précises des mots érudit et érudition. Pic de la Mirandole fut-il un érudit ou si l'érudit est plutôt le phénomène imbattable sur un seul point? Dmitriani tenait de Pic de la Mirandole. Il connaissait beaucoup de choses, d'entre les plus rares, et sa connaissance réelle s'enflait d'énormément d'information, et de la plus inattendue. Alphonse Allais contait l'histoire de ce garçon doué d'une mémoire surprenante et qui débuta dans l'existence en tenant l'emploi de vivant dictionnaire français-grec dans une institution. Sa mauvaise conduite le relégua au rang inférieur de *Bottin des Départements* dans un petit café de la périphérie, comme eût pu dire François Coppée, ce lyrique familier, presque de Montparnasse. On ne saurait parler de la mauvaise conduite de Dmitriani; de ce Dmitriani imaginé aisément en chaire d'université et qui, à la « Rotonde », se laissait si volontiers feuilleter ainsi qu'un *Almanach de Gotha*.

Aussi bien que le monde des cours plus ou moins souveraines, Dmitriani portait en tête l'univers juif, l'*Almanach de Gotha* faisant bon ménage avec l'*Almanach Israélite universel*. Je dis bien universel. Je vis Dmitriani, si peu méchant, mais doué d'une malice propre à sa race, outre que puissamment ami de la

vérité, rabattre plaisamment le caquet à une petite coreligionnaire, gentil modèle, nouvelle venue à Montparnasse, et qui, inconnue de tout le monde, se donnait des origines flatteuses. Dmitriani la cloua de ces mots, ou à peu près : « Tu nous en contes, ma fille. Ton père n'était pas dans la banque, à Lisbonne; il vend du tabac dans une baraque, devant le palais royal, à Belgrade; ton grand-père n'a jamais été rabbin en Hollande, mais portier de synagogue à Salonique, etc., etc. » Comment le savait-il?

Dmitriani contait agréablement; il nous donnait des récits excitants des grands mariages célébrés à la Madeleine et des obsèques solennelles de Notre-Dame à Saint-Honoré d'Eylau, étant de toutes ces belles cérémonies, et immanquablement averti d'elles. Pourquoi? Comment?

Dmitriani savait un nombre émouvant de vers, tous beaux, choisis parmi les œuvres des poètes de tous les pays, avec, il le faut dire, cette faiblesse de vénérer entre tous le moins inspiré, José-Maria de Hérédia dont il trimballait *Les Trophées* dans une poche de sa houppelande usée, sans forme, et propre.

Si la préférence accordée aux *Trophées* vaut qu'on la tienne pour erreur, elle explique plus que Dmitriani lui-même séduit par l'apparente perfection classique de ce contemporain; tant est vrai ce que je n'ai jamais cessé d'affirmer : les étrangers n'ont que rarement ambitionné d'ajouter aux vertus artistiques et littéraires de France des valeurs barbares, volontiers soumis, au contraire, à notre ordre traditionnel.

N'a-t-on pas deviné que toujours fourré au café, Dmitriani n'y buvait à peu près rien, sinon rien du tout? A lui seul, Dmitriani illustre, explique ce goût du café que les bourgeois reprochèrent longtemps aux artistes, lesquels, pour la plupart, n'y ont jamais voulu trouver qu'un cercle aussi respectable que les plus

orgueilleux, puisque c'est entre pairs qu'on s'y retrouve.

J'ai parlé de ce type rencontré au bistrot que tenait M. Vigoureux, et dit café des Vigourelles par dévotion aux jolies filles du patron. Apollinaire raffolait de ce personnage capable de se qualifier lui-même : « l'homme le plus e..... du quartier ». Celui dont je veux tenter un croquis léger eût mérité qu'on l'appelât : « l'être le plus méchant du quartier ».

Peut-être le misérable, comparable à un chien (sans race) perdu, haïssant en toute humaine créature le maître qui le chassa, et dont la judiciaire ne dut jamais apparaître trop remarquable, ne gardait-il qu'une faible part d'un sens des plus communs.

Il en va d'un ancien modèle, l'un de ceux à qui porta un coup terrible le triomphe de l'Art vivant. Il eût pu, croira-t-on, subsister de l'Ecole où l'on réclamait encore, parfois, un bon berger d'Arcadie. On dut lui interdire le temple de la rue Bonaparte, un matin que trop soûl, il avait commencé par engueuler le patron ou bien vociféré quelque horreur à la nièce d'un ministre qui, justement, s'en allait monter en loge. Il n'eut même plus besoin de se soûler quand les sous pour boire lui manquèrent. Toutes ses vieilles cuites bouillonnaient en un unique et constant délire.

Petit, courbé, cramponné à un gourdin de malfaiteur des bois, disparaissant sous le grand feutre d'où s'échappaient des boucles qui durent paraître blondes aux jours des vernissages des Artistes Français suivis d'un fastueux repas de corps servi chez Ledoyen, il faisait, à pas de bersaglieri, Italien qu'il était, le tour du quartier, en quête de quoi? Il lui arriva d'être employé à monter des poêles, quand venait l'automne, à porter des toiles, au Salon d'Automne. Mais bien sûr que les poêles montés par ce mauvais fumiste fumaient

déplorablement, et l'on ne sait trop ce qu'il advint de tableaux très précieux imprudemment confiés à la diligence de cet égaré.

Il grimaçait. Dans les manuels de mimique à l'usage des apprentis comédiens (éditions fort anciennes, ouvrages négligés aujourd'hui) on trouve des images de la haine qui n'approchent point de celle qu'il proposait. Il en voulait surtout aux passantes, aux femmes, injuriées par lui, ignoblement, dans deux langues. Il lui arriva de lever sur elles son gourdin.

Est-il charitable de vouloir voir dans ce déchet contrariant une des innombrables victimes de l'amour? Ou bien ce fut sur la plainte de quelque dame ou demoiselle qu'on le mit à la porte de la dernière académie où s'exposaient ses grâces musclées de berger de Poussin?

Bon. Parce qu'il avait depuis si longtemps disparu de notre horizon, je le tenais volontiers pour mort. Voici que je le retrouve, sur nos frontières communes avec celles de l'Institut. Je l'ai revu non loin de Saint-Germain-des-Prés, embêtant, mais doucement, un peintre écossais brossant le paysage abbatial et limonadier. En un langage définitivement incompréhensible, il commentait pour les badauds, ajoutant quelque confus *Traité du paysage* à celui d'André Lhote. Il est devenu bénin, bénin, ombre légère des plus humbles serviteurs de l'Art.

C'est le devoir, et l'intérêt, donc! — du guide conscient de son état, de sa charge, que d'insister sur les particularités extra-matérielles qui permettent une heureuse compréhension des lieux parcourus. J'insiste donc, une fois de plus, sur ce fait que ce sont des personnages relativement obscurs, plutôt qu'un Picasso ou même un Modigliani tumultueux, qui donnèrent sa physionomie légendaire au Montparnasse triomphant. C'est ce qui m'induisit à la présentation de quelques

types extraordinaires. Le moindre ne fut certes pas cet Arthur Cravan qu'admirait pour ses violences — oh! calculées, au poil, en vue de l'effet, — le peintre Robert Delaunay, et dont il n'est pas téméraire d'avancer que Blaise Cendrars reçut quelque chose, depuis mis en singulière valeur par son réel talent.

Arthur Cravan, de nationalité américaine, se prétendait neveu d'Oscar Wilde. Il tenait beaucoup à cette parenté; on ne sait trop pourquoi s'il n'affichait rien de ce qui fit la bonne et la mauvaise renommées de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray*. Arthur Cravan, un colosse, parlait un bon français de Paname. Quand il l'écrivait, c'était à la façon délurée du reporter de chez nous. Un colosse, ai-je dit? Oui, avec la mine d'un de ces bons enfants de la capitale que le peuple nomme volontiers « gras du genou ». De son oncle supposé, Arthur Cravan ne tenait que le don de la conférence. Mais avec quelle manière bien à lui de fixer l'attention des auditeurs!

Si longtemps avant *Dada*, puisque ce fut aux derniers jours de la paix, Cravan lança le genre, déplorable mais amusant au moins une fois, de la conférence vociférée, hurlée, ponctuée de coups de matraque sur la table, carafe et verre d'eau volant en l'air, de coups de revolver aussi, et comme dans une grande désolation, à lire au masque lourd du conférencier, que ce fût à blanc.

Arthur Cravan fonda une revue : *Maintenant*. Il y couvrait d'injures, d'outrages de toutes sortes, sans ménager le sexe tendre, de nombreuses gens qu'on trouvait plutôt flattées d'avoir été remarquées par le sympathique énergumène. Seul, Apollinaire, encore qu'il n'eût pas été directement pris à partie, envoya des témoins au neveu d'Oscar. Les amis du grand poète eurent quelque peine à étouffer cette affaire qui n'eût été que ridicule.

Plus tard, d'Amérique, nous vint la nouvelle de la fin tragique du pauvre Croquemitaine de Montparnasse. Radicalement objecteur de conscience, fuyant le recrutement, il aurait été abattu par des gardes frontières, aux portes du Mexique.

* * *

XII

On comptera Soutine parmi les personnages les plus attractifs de Montparnasse. Il y figura surtout dans ce temps qui fut celui de sa gloire et celui de l'apogée montparnassienne. Auparavant il se terrait volontiers dans ce réduit de la Ruche, où je l'ai déjà montré, au passage, et où l'allaient cordialement relancer ses admirateurs et amis, dont le poète Blaise Cendrars.

Sur la fin de sa vie, Soutine malade laisserait Montparnasse pour la Côte d'Azur. Là, à la tenue près, il ne différait pas trop des opulents oisifs valétudinaires. Il ne peignait presque plus, lui qu'on vit se ruer si frénétiquement sur la toile, pressé de peindre au point de ne dessiner à peu près pas, se satisfaisant d'une brève et brutale mise en place au fusain. Il soutenait que des études successives eussent affaibli son inspiration en la fragmentant. C'est une opinion. Il en émettait bien d'autres, ne craignant point trop, d'ailleurs, d'expérimenter des idées sur les buveurs de café-crème qui ont servi de cobayes à plusieurs artistes du premier rang enclins à de la sorte expérimenter des brins de pensées surgies en herbes folles, histoire de constater si ça pouvait s'arranger en façon de bouquet qu'on mettrait à sécher dans la boîte aux théories, si j'ose cette séquelle d'images dont je crois qu'à tout prendre elles disent bien ce qu'il faut qu'on entende.

Peintre qui a sa place aux Indépendants, écrivain personnel qui se réserve, Mme Andrée Collié a connu Soutine sans doute mieux qu'aucun de nous. Beaucoup

trop jeune pour que sa rencontre date des années héroïques de la Ruche, elle reçut de Soutine ces confidences qu'il n'accordait pas volontiers.

La monographie artistique connut, elle aussi, son inflation, la grande vogue de Montparnasse excitant à entreprendre des éditeurs qui, parfois, bien que spécialistes du luxe, ne se flattaient pas toujours de pignon sur rue. A présent qu'on devient plus calmes, que beaucoup de désordres ramènent un certain ordre, un bel ouvrage consacré à Soutine prendrait son exacte valeur; il faudrait en demander le texte à Andrée Collié, femme clairvoyante qui surprit le secret de ce grand artiste brutal prolongeant inconsidérément, par superstition, la vacuité du premier âge; homme d'une intelligence brûlante appliqué à garder la conscience embryonnaire d'un petit enfant, et cela dans la crainte, comme religieuse, d'altérer par des apports étrangers son génie primitif.

Devenu riche, il conservait des habitudes de pauvre, aimant la société du petit peuple de Paris dont il avait « la morale relâchée ». Soutine aimait le succès, n'honorant nullement la persévérance de ses confrères malchanceux, disant : « Moi, je n'aurais pas continué ... j'aurais été boxeur. »

Il aimait le succès et reniflait voluptueusement l'encens. Par exemple, si quelqu'un dont le jugement lui importait s'avisait de ne louer que modérément l'une de ses toiles, il affirmait, pour tenir parole : « Elle sera brûlée. » Propos qui inspira à ses amis une terreur si vive que Soutine n'entendit plus jamais que des compliments d'une écœurante banalité.

Roulant en sa tête lourde des notions sociales assez confuses, Soutine ne croyait pas en la justice mais en cette chance qu'il faut aider. Mme Andrée Collié nous contait comment l'artiste l'invita, certain soir, à s'intéresser au manège savant d'une fille. Il disait : « Voyez

quelle magnifique activité cette femme déploie, elle n'ignore pas que son partenaire voit très bien où elle veut en venir et pourtant elle ne s'en soucie pas; son métier est tellement sûr qu'on peut le deviner sans que cela lui nuise; *de combien de peintres pourrait-on en dire autant?* Quelle magnifique leçon d'énergie ces femmes-là nous donnent, elles sont étonnantes, ce sont les seules égales des hommes; je suis sûr qu'elle va empaumer son type. » Celle qui nous conte cela vit, quand la femme se leva enfin suivie de sa proie, les yeux de Soutine briller « de solidarité heureuse »!

A la fin de sa vie, sa vie trop courte, Soutine qui, au temps de ses débuts, se traînait mal vêtu, avec une chemise crasseuse, faute d'en pouvoir changer, se faisait passer ses cheveux d'un noir profond au plus tendre *auburn*, par la main délicate d'une Petite Sœur des Pauvres possédant une recette merveilleuse! On dit qu'il redoutait de redevenir un homme comme les autres en prenant des habitudes de riche. C'est peut-être ce qui le poussa à engager comme coiffeuse d'homme riche une Petite Sœur des Pauvres.

Soutine devenu glorieux se confia à une jeune femme sensible; il ne se fatigua pas à endoctriner ses confrères. Ainsi Granowsky ne reçut pas de lui le conseil de se faire plutôt boxeur que demeurer peintre ignoré des grands marchands et des fabricants de monographies époustouflantes. Cher et pauvre Granowsky dont la fin fut tragique et que l'on connut si pleinement satisfait de son sort!

Polonais, d'entre ceux qui se connurent les meilleures, ou les pires, enfin les plus impérieuses raisons de fuir la Pologne, Granowsky ne manquait pas de patte; on ne lui connaissait que trop de facilité, de chic. Le chic? Il en voulait aussi revêtir sa personne. Comme ses moyens ne lui permettaient pas de jouer les Brummel, comme c'est possible, il traînait en lui un rêve

premier de large vie dans les espaces américains, Granowsky s'habillait en cow-boy. Vous pouvez croire qu'attifé de la sorte il devint vite une des figures importantes des terrasses de Montparnasse, en réplique au Peau-Rouge emplumé qui se nommait Colbert et dans le voisinage de l'Hindou au turban rose, d'Aïcha la négresse et de plusieurs Japonais dont un en robe nationale, d'un sombre éclat.

Pauvre Granowsky à qui devait suffire la gloire d'être le cow-boy de Montparnasse! Un sage? Plus ou moins. Il se contentait à bon compte en pouvant toutefois compter quelque chose : être quelqu'un à Montparnasse.

Granowsky fit la guerre de 1914. Il en revint tout entier, dans un de ces accoutrements baroques que tant d'entre nous eurent à supporter à la sortie des hôpitaux ou des dépôts d'éclopés; c'est ainsi que Cendrars nous arriva, avec un bras en moins, étouffant dans une ancienne veste de pompier, à brandebourgs, les jambes au large dans le pantalon garance d'Ouvrard et de Fernandel. Granowsky, décidément féru du costume, ne manquait pas à faire remarquer sa culotte de gendarme, encore que le cow-boy de Montparnasse n'eut jamais, on le soupçonne, appartenu à ce corps réputé d'élite, ce qui surtout en 1914-1918 n'était pas trop l'avis des fantassins.

La paix rendit à Granowsky son grand chapeau, sa chemise à larges carreaux, son falzar serré dans des jambières militaires remplaçant les bottes usées ou disparues. En revanche, il se monta, non d'un cheval, mais d'une moto, terrible mécanique fumante et pétaradante, disloquée et qu'il rafistolait à la surprise des connaisseurs en mécanique rationnelle.

Granowsky, sans être un de ces peintres reconnus dignes de faire la leçon au monde devant le moindre de leurs croquis, méritait mieux que ce à quoi nous le

vîmes consentir. Un peu plus de résistance à la purée — j'ose à peine l'écrire s'il n'est guère permis de mesurer l'appétit d'autrui — eût épargné au bon cow-boy, à cette figure essentielle du Montparnasse triomphant, d'aller se compromettre à la suite des peintres de la Foire aux Croûtes installée sur le boulevard Raspail, en partant de la rue Delambre, et dont j'ai dit que, pas même peintres du dimanche, sans naïveté aucune, ces gagne-petit du pinceau tenaient en profond mépris les libres artistes du quartier, n'accordant leur révérence qu'aux pires pompiers qu'ils imitent par des moyens mécaniques. Il reste que les passants acquéreurs d'un Granowsky n'ont point fait un marché ridicule.

On ne s'enrichit point à la Foire aux Croûtes et le prix du café-crème montait de jour en jour; les loyers aussi, et les couleurs, et les toiles! Aucun Yankee fraîchement débarqué n'apporta dans son bagage un grand chapeau à céder débonnairement au pauvre Granowsky de moins en moins semblable, par effritement, à un cow-boy, jusqu'à perdre tout prestige au regard des nouveaux venus, ne possédant surtout, hélas! plus rien qui le désignât à l'attention des bourgeois venus à Montparnasse contempler des artistes en représentation. Avec leur feutre large et crasseux, largement crasseux, leur dolman à col officier, leur falzar à la housarde, leur lavallière et leur pipe tête-de-mort, les caïds de la Foire aux Croûtes impressionnaient autrement que le cow-boy de la veille, de plus en plus semblable à rien qu'un pauvre Polonais.

L'image ne devint que trop frappante. Enfantinement confiant, convaincu que le pire ne se pouvait produire en son cher Montparnasse, Granowsky attendait la seconde paix quand, à l'aube, un poing rude heurta à sa porte. On ne devait plus revoir le cow-boy de Montparnasse.

D'autres disparurent de la sorte.

Montparnasse que le bourgeois curieux vint contempler au café a certainement été laborieux, puisque l'on a pu reprocher aux peintres l'excès de leur production. On a même employé vilainement le mot inflation. Sans nous inquiéter de fournir des excuses, cherchons à reconnaître des raisons.

Les peintres dont on dit qu'ils ne vendent rien vendent tout de même un peu, très bon marché; c'est ce qui les oblige à recommencer de peindre, très vite, pour la chance encore d'un salaire à peine comparable à celui du prolétaire, voisin de palier ou de cour. Les autres, ceux de l'autre bout de la grande table, les arrivés, les heureux, les favoris du succès, ont des marchands qui s'assurent, comme ils disent, toute leur production. Il arrive alors ceci, que les peintres, on leur pardonnera, croient de bonne foi au furieux appétit du marchand quand ce dernier prend tout seulement pour être seul à posséder. Il rectifie le tir, car l'abondance nuirait à son commerce, en pratiquant un raisonnable malthusianisme. Les réserves des grands marchands sont pleines de toiles importantes que l'on n'a jamais vues.

On n'a connu qu'un seul peintre capable de résister à la tentation de peindre trop. Par infortune, cet artiste qui se situait entre les grands et les petits, un bon moyen dont un marchand subodorait l'avenir possible, se révélait, sinon tout à fait idiot, du moins d'une insensibilité bien funeste chez un artiste; un peintre affligé d'une mentalité de margoulin, en outre. Bref, son marchand lui « prenait », ou lui réclamait, tant de toiles par mois. Oui, l'art s'est plié à de tels marchés; c'est dommage, et l'air qui souffle sur Montparnasse n'y compte pour rien, quoi qu'ait pensé ou feint pensé Vollard le malabar; et qu'y pouvons-nous?

Donc, installé dans un des coins les plus enivrants du midi, ce midi l'été qui demeure comme une décou-

verte, une invention, montparnassienne, ce garçon curieusement doué vous tombait son olivier argenté en bien moins de temps qu'il n'en fallut jamais au grand Renoir; ou bien il vous enlevait, non sans fougue honnête, la gorge bien orientée ou les fesses onduleuses de la servante du petit hôtel où logeaient avec lui plusieurs autres peintres; et quand il faisait poser la bonne, il battait encore les records horaires de Renoir prenant pour modèle sa servante en même temps que de Modigliani décidant à une séance de nu la serveuse de chez Rosalie.

Un matin, il n'accompagna point ses camarades sur le motif. Il n'appela pas non plus la boniche provençale. Il se contenta de fumer la pipe, sur le seuil de l'hôtel. De même le lendemain; les jours qui suivirent encore. On devait être quelque chose comme le 15 du mois.

Un camarade intrigué posa la question :

— Tu ne travailles plus?

Il répondit :

— Non, j'ai fini.

N'avait-il pas livré toute la quantité de marchandise qu'attendait son patron?

Quant à la production généreuse des artistes sans renom, des innombrables étrangers qui parurent à Montparnasse et disparurent un jour, on admire que les brocanteurs du quartier et jusqu'aux revendeurs du Marché aux Puces aient toujours de leurs toiles à vendre.

Mais il s'agit ici seulement d'entr'ouvrir la porte d'un certain nombre d'ateliers, ce qui convient quand on a poussé celles de tant de cafés. Ce sera comme pour ajouter à la collection disparue (tuée par la carte postale) des clichés (ô 1900!) de « Nos contemporains chez eux ».

Le premier atelier de Montparnasse comptant dans

mon souvenir est celui du peintre norvégien Edward Diriks. Je ne me doutais guère, en ce 1905, que je retrouverais un jour le décor de salle du trône d'un chef nordman au cabaret des « Wikings », plus tard, et, plus tard encore, à celui du « Nordland ». C'est ainsi que l'on passe de la rue Boissonnade aux rues Bréa et Vavin, en enjambant les flaques atroces d'une guerre mondiale, qu'une autre suivrait.

Dans l'atelier de Diriks, voisin de l'atelier où Paul Fort venait d'installer la rédaction de *Vers et Prose*, je vis poser Mécislas Golberg. L'Alexandrin de la rue de la Tombe-Issoire, le philosophe des *Lettres à Alexis*, l'esthéticien de la *Morale des Lignes*, si laid, mais d'une laideur fascinante, ne détestait pas de servir de modèle.

Un autre atelier de la rue Boissonnade, à la même époque? Deux, si l'on veut. Il y aura celui de Charles Guérin qui, je ne sais vraiment pas pourquoi, passait pour un peintre d'une hardiesse extraordinaire, un fauve en quelque sorte, et qui peignait gracieusement des jeunes femmes de Fêtes galantes, d'époque imprécise, d'un verlainisme nuancé de jammisme, pensions-nous. Il y aura celui, où je ne fus guère, de Louis Sue, plus ou moins descendant d'Eugène, qui, non content de briller dans l'art décoratif, méditait de bouleverser tout le quartier pour le reconstruire. C'est assez dire qu'on tenait à l'œil cet homme aimable, très chic et qui a laissé des signes de son talent d'architecte, très chic lui aussi, sur les deux boulevards, Raspail et Montparnasse. Mais, ça, c'est presque de la préhistoire; c'est d'avant la fortune de Montparnasse.

Le quartier résistait magnifiquement aux effets de la première tuerie internationale quand je visitai Vlaminck dans l'atelier loué quelque part près du pont du chemin de fer de l'avenue du Maine. Je

reconnus les lieux occupés auparavant par le graveur Gorvel. Cet artiste habile, en possession de plusieurs vertus artisanes, venait d'inventer un procédé de gravure mécanique; une sorte de photogravure dont il comptait tirer les bénéfices qui lui eussent permis de s'abandonner à toutes ses fantaisies d'artiste sans plus s'inquiéter des terribles éditeurs. Gorvel étant le meilleur fils du monde et considérant la précarité de ma situation, décidait de faire de moi son collaborateur. Il m'expliqua clairement le merveilleux de son système; un jeu d'enfant pour lui. Je n'y entendis absolument rien et quittai le cher Gorvel pénétré d'un respect profond pour ce que nos pères bourgeois, avec un ridicule dédain, nommèrent « les métiers mécaniques ».

Gorvel eût pu revenir; l'atelier était inchangé. Vlaminck s'y tenait entre quatre murs nus. Il n'y campait même pas une de ces statues nègres dont il fut, pas peu fier, le premier à comprendre l'importance quand il en vit quelques-unes chez un marchand de vins de Chatou.

Vlaminck peignait à ses heures de loisir, territorial mobilisé comme tourneur dans une usine de banlieue où il devint populaire sous le nom de Dranem. « Dranem, fais-nous rigoler, on a le noir! » réclamait une ouvrière, l'œil en coulisse sur le colosse blond. Et Dranem, bon diable, y allait d'une blague énorme, et l'œil en coulisse s'en révulsait, humide.

Vlaminck au pont du chemin de fer a tenu de remarquables propos. A un copain humilié d'avoir, par accident, crevé la toile dont l'ogre végétarien de Chatou lui fit présent, il répondit :

— Tu vas te marrer, je vais t'en faire une autre.

A moi-même il déclara :

— Une toile de N..., aujourd'hui ça vaut tant... C'est beaucoup! peut-être que ça les vaut; je ne dis

pas non... Tu l'achètes, t'es content; tu te dis : j'ai une valeur de tant... Oui, mais qui peut dire ce que ça vaudra demain, si ça montera encore ou si ça descendra?... A côté de ça, une toile de Vlaminck, qu'est-ce que ça vaut?... Cinq mille balles. C'est pas beaucoup? C'est pas tant que N... Seulement, demain, si t'as besoin de fric, tu prends la toile, tu la portes où il faut et on te donne cinq mille balles. Ce que je peins c'est comme si t'avais des billets de banque.

Ou des bons de la Défense, en plus flatteurs pour l'œil.

Qu'en eut pensé Vollard? Ce n'est pas difficile à imaginer; d'autant moins difficile qu'on vit comment lui et ses confrères surent faire monter les prix du pauvre Vlaminck obligé de capituler et de devenir très riche. A vous dégoûter de la modestie et des façons toutes franches; je vous le dis.

La guerre allait finir. Je venais d'être réformé à jamais. Vlaminck tournait ses derniers obus et subjuguait les belles armurières en inventant, de jour en jour plus grosses, les dernières blagues de Dranem. Il me parla de la sorte :

— Quand la paix sera signée, tu me verras avec une décoration. C'est moi qui me la décerne, j'aime autant te le dire; je l'ai déjà achetée, c'est une médaille de sauvetage.

Pas trop loin de là, impasse du Maine, un grand homme travaillait dans un grand atelier, lequel est transformé aujourd'hui en une espèce de musée.

On a pu voir chez Bourdelle un modèle tel qu'il n'en traîna aucun dans les ateliers, et pas même, jadis, chez le baron Gros, ou, naguère, chez Edouard Detaille. Imaginer sur la table à modèle un bel athlète à poil, ça, c'est possible, facile; mais, à côté, sur le vieux divan où tant de saines filles déposèrent le petit tas des dessous, des bas et de la robe propre-

ment pliée, suppose-t-on un pantalon rouge en drap de soie à bande noire, un dolman noir à triple galon d'argent? Respectueux de l'art jusqu'au dévouement, convaincu par le maître de sa perfection corporelle, c'est un capitaine des cuirassiers de la brigade de Paris qui posait pour Bourdelle l'*Héraclès tuant, à l'arc, les oiseaux du Stymphale.*

A l'instant de la pause, le raccord des ouvriers, le capitaine à poil — ah! si Croquebolle et Laguillaumette avaient vu ça! — s'asseyait sur sa culotte flamboyante pour écouter le grand homme proférant :

— L'Art est une algèbre basée sur des quantités matérielles, pour ne former qu'une somme d'esprit par l'addition de grandeurs sidérales.

A quoi le capitaine, doit-on croire, répondait :

— Ça ne fait pas question, mon cher maître; c'est comme à Saumur, quand vous avez votre bête bien en main...

Tumultueux, l'atelier de Van Dongen rue Denfert-Rochereau; les fêtes qui s'y donnèrent durent faire froncer le sourcil au sévère Matisse ouvrant pour ses élèves un atelier dans un couvent désaffecté, entre Montparnasse et les Invalides. Ai-je dit qu'avant de s'installer rue Notre-Dame-des-Champs, Friesz eut son atelier sur le boulevard du Montparnasse et que, dans le bassin d'une courette, il nourrissait un petit crocodile, terreur de Druet, le marchand de la rue Richepanse? J'ai montré aussi qu'il y eut toujours belle et nombreuse assistance dans l'atelier d'André Lhote, rue Boulard? Au jour que nous voici, le peintre théoricien donne plus volontiers rendez-vous en son académie de la rue d'Odessa où l'on apprend réellement beaucoup de ce qu'il faut savoir, sans que le patron exige jamais qu'on s'efforce à lui ressembler.

Nous sommes passés devant l'atelier de Modigliani, rue de la Grande-Chaumière, là où Gauguin eut, lui

aussi, l'un de ses ateliers; nous avons pris notion de ce que put être, au 9 de la rue Campagne-Première, la grande caserne à artistes; nous avons recueilli un peu du bruit qui tombait de l'atelier haut perché de Kisling, rue Joseph-Bara. On y fêta les noces du peintre. Du balcon de l'appartement qu'avait Kisling sous l'atelier, et qui fut celui du peintre Ernest de Chamaillard, l'ami de Gauguin, on prenait vue sur le 86 de la rue Notre-Dame-des-Champs où peignit Le Fauconnier, où Fernand Léger, retour d'Amérique, continue de peindre. Tout en haut de la curieuse baraque, comme faite de boîtes mal juxtaposées, se trouve le plus confortable des ateliers. On y a connu le peintre et, surtout collectionneur Richard Gœtz, maintenant établi aux Etats-Unis mais qui conserve un atelier dans la maison du « Dôme »; Gœtz ne montrait pas sa peinture, mais donnait à admirer des pièces telles que le *Chahut*, de Seurat, pas moins, et d'éblouissants Géricault, dont plusieurs têtes de la suite des folles. On admirait encore la gentille amie blonde, pour sa grâce garçonnière nommée Beardsley, et pas folle du tout. Après Gœtz, vint un fameux excentrique : le peintre Marcel Lenoir, non dénué de talent, mais d'une ambition au-dessus de ses forces, hanté de grandeur inaccessible, se voyant en songe maître et rénovateur de la peinture religieuse. Il a réussi de subjuguer assez de curés alsaciens pour avoir son musée au pays de Mathias Grunwald.

Marcel Lenoir promenait par Montparnasse une image de Christ pour cabaret artistique. Il n'était pas rare d'entendre quelque passant distrait chuchoter à celui qui joignait ses pas aux siens : « Regarde, Jehan Rictus qui passe. » C'était mal connaître l'un et l'autre, et Notre-Seigneur par-dessus le marché.

Avec Bourdelle et Rouault, Marcel Lenoir fut, par un trait commun, caractéristique d'une époque dont

la lumière s'efface. Il tint de cette race des peintres enclins à l'écriture, dont la moindre réponse à la moindre critique s'achève en façon de poème, pas toujours en prose, et d'un lyrisme si virulent que n'y entendra rien du tout le mieux accoutumé aux injections profondes du symbolisme, d'abord, et de Dada, ensuite.

Le spectacle ne manquait pas d'allure quand Jésus-Christ fumait sa bouffarde au balcon, crachant sur la rue Notre-Dame-des-Champs, son bras fort enveloppé de velours à côtes pressant la taille d'une gentille habituée de la « Rotonde », mais en costume de travail, soit en Vierge « de face, vêtue de bleu avec une draperie blanche rejetée sur l'épaule gauche, les mains croisées sur la poitrine ».

Parfois, Marcel Lenoir distribuait des manifestes. Il en déposait sur les guéridons des cafés, à l'imitation de ces professionnels de misère dont vous avez tous eu sous les yeux la classique petite enveloppe : « Une bonne surprise. Je suis sourd-muet » (*sic*).

Le manifeste à la gloire de Marcel Lenoir fut, un jour, signé anagrammatiquement : *Marcel Lecram.* Un échotier farceur lui proposa de faire mieux la prochaine fois : *Marcel Réclame.* Eh bien, je ne m'étonne pas du tout que Marcel Lenoir, dont la forte constitution résista à cinq balles dans le ventre, une histoire sentimentale, une idylle, et voilà tout, ait manqué d'en claquer d'un coup de sang.

Au fond, c'était, je ne dis pas un modeste, mais un pur, et qui ne cherchait pas exactement la réclame, qui croyait tout ce qu'il disait, qui publiait tout ce qu'il croyait qu'il fallait dire; et l'on est bien content, en somme, qu'il tienne aujourd'hui, avec son coin de ciel, son paradis sur terre, pour ses œuvres de qualité, sinon géniales, dans un musée qui est un peu aussi une chapelle. Il est bon que la foi, d'aventure, trouve

sa récompense, parmi nous autres, hommes trop souvent de peu de foi. N'empêche qu'il fut bien rigolo, encore que terriblement embêtant.

Derain qu'aux plus beaux jours de Montparnasse on vit souvent à l'une ou l'autre des terrasses, ou tâtant des huîtres et du vouvray de Baty, bien moins souvent toutefois que le veut la légende reçue, n'eut que fort tard son atelier à Montparnasse, l'atelier autrefois habité par le peintre norvégien Peer Krohg, rue d'Assas. Aux grands jours de Montparnasse, l'atelier de Derain se trouvait aux frontières du pays, dans la Cour à la fois dite du Commerce et de Rohan, jouxte l'Ancienne Comédie et le Procope.

L'atelier d'où Picasso suivit la première guerre, au 7 de la rue Schœlcher, ne surprenait pas seulement par la qualité des œuvres qui s'y laissaient voir.

Ah! que l'on était loin du cordial capharnaüm du 13 de la rue Ravignan, à Montmartre, tout en haut de la Butte! Et l'on n'était pas si près de devenir important locataire de deux vastes appartements bourgeois, grands bourgeois, rue La Boétie, occasion comme par hasard trouvée par Paul Rosemberg, le marchand ayant le monopole de fait des œuvres du Malaguène. Ah! ces marchands qui ne veulent pas, comme le voulait, ou disait Vollard, considérer avant tout le plaisir de peindre!

Une main de femme créait un ordre délicat. Picasso en baissait le nez. Il prendrait sa revanche, rue La Boétie où la délicatesse de la main féminine créa un ordre plus raffiné dans le bel appartement grand bourgeois, cependant que le cher Pablo occupait à lui seul un appartement identique à l'étage supérieur, l'emplissant de pièces rares et d'objets affligeants, suspendant ses belles toiles à des murs souillés d'inscriptions, étendant en façon de tapis des culots de pipes et des bouts de cigares.

Picasso a supporté la rue Schœlcher, son confort précis et la vue du cimetière, et il faut savoir l'horreur andalouse que l'illustre déformateur a de ce genre de paysage, parce qu'il en était à la période la plus austère, la plus méditante du cubisme. Ses cogitations l'ont consolé de tout, lui ont souvent permis de ne rien voir.

C'est rue Schœlcher que Guillaume Apollinaire, en uniforme bleu horizon, la couronne de cuir à son front de trépané, m'a présenté à sa jeune femme, Jacqueline, qu'il appelait Rubis; la *Belle rousse* des *Calligrammes*. Il y avait là Manolo, disparu, lui aussi. On servit un authentique *anis del mono*. On n'imaginait pas que quelque chose d'extérieur, de terriblement extérieur, pût jamais nous séparer. Les souvenirs sont cors de chasse.

Pas trop dans le style montparnassien, mais citoyen du pays et l'aimant bien, et s'exprimant avec générosité sur des artistes qui ne surent à peu près rien de lui, Charles Cottet, le peintre d'une Bretagne sans joie, recevait avec bonhomie en l'atelier de sa maisonnette pareille à celle de banlieue, à hauteur de l'Observatoire, rue Cassini. Juste devant l'ambitieuse construction due au sombre génie de Jean-Paul Laurens.

Si je fais mention de la rue Cassini et des deux ateliers, c'est pour situer, enfin, aux lisières de Montparnasse, l'un des plus considérables et des plus discrets habitants de cette voie provinciale; un écrivain assuré de l'immortalité, l'un des plus lus dans le monde, traduit dans toutes les langues, sujet de leçons et de conférences, et dont Montparnasse ignora le visage, et parfois jusqu'au nom, car tous les peintres ne sont pas toujours les avides lecteurs que l'on souhaiterait qu'ils fussent, compte tenu des éminents services qu'ils doivent aux interventions désintéres-

sées, en tout cas mal payées, soit dit sans rancune, de la littérature.

L'écrivain dont je parle ici est Alain Fournier; oui, le Grand Meaulnes en personne.

Je l'ai conduit bien souvent jusqu'à sa porte quand nous nous en revenions, de 1910 à 1912, du *Paris-Journal* de Gérault-Richard, sis rue des Victoires, à la Bourse; une belle traversée de Paris, mais en la compagnie du Grand Meaulnes, par le Palais-Royal, les ponts, mon vieux quartier de Buci, le pensif Odéon, le Luxembourg, l'exquise promenade!

A *Paris-Journal,* nous avons travaillé face à face; lui, rédigeant son assez bref *Courrier des Lettres;* moi, noircissant le papier nécessaire à l'espace plus considérable de ma rubrique des Arts.

Chemin faisant, d'une voix égale, très pure, basse, Alain Fournier m'entretenait des deux Rivière, Jacques et Isabelle (sa sœur); il me parlait, mais peu, de son roman qui ne serait achevé qu'en 1913; et tout à coup, le même songeur me faisait l'éloge de Millerand nommé ministre de la guerre, ou bien, pressant le pas, arrangeait en façon de poème en prose (il en écrivait; les *Miracles,* publiés après sa mort) ses joies d'une période d'instruction; le *Miracle des 28 jours.*

Parce qu'il était lieutenant et moi soldat de deuxième classe, nos idées eussent pu s'opposer quant aux plaisirs de la petite guerre et les douceurs du cantonnement, tant que je m'efforçais à le ramener, et je n'y eus jamais trop de peine, à la littérature.

Je fus ainsi des premiers à connaître qu'il avait écrit des vers libres; ils promettaient la prose fluide du *Grand Meaulnes :*

... J'aurai mon grand chapeau de paille neuve et blanche;
sur mon bras la dentelle envolée de sa manche...
Et je rêve son rêve aux habits de dimanche...

Si doux, si courtois, Alain Fournier se mit un jour une méchante affaire sur les bras.

Pour un écho du *Courrier des Lettres*, mal interprété par Jacques Boulenger, ce dernier lui envoya ses témoins : Emile Henriot et Henri Chervet. Fournier constitua les siens : René Bizet et moi-même qui pûmes, notre adversaire ayant été parfait, arranger l'affaire à la satisfaction de chacun.

A la veille d'en apparemment découdre, quand nous ne trouvions pas à parler d'autre chose que de cette sotte histoire, de la Bourse à l'Observatoire, je voulus déterminer, contraindre enfin, sous prétexte de prolonger commodément l'entretien, Alain Fournier à venir s'asseoir avec moi à quelque terrasse de Montparnasse. Je n'obtins pas plus de succès que devant.

* * *

XIII

A la frontière opposée du quartier, aux limites de Vaugirard, depuis combien d'années vit dans une pathétique solitude le grand statuaire Constantin Brancusi, celui qu'il faudrait nommer le Stéphane Mallarmé de la sculpture?

Au fond d'une cour plantée, dans une suite de trois ateliers s'emboîtant, la cour se situant elle-même au fond d'une impasse malheureusement, jusqu'à ce jour, plus célèbre par le double crime qui s'y commit il y aura bientôt quarante ans; dans la rue de Vaugirard, un peu au-dessus de la station Falguière du métropolitain : l'impasse Ronsin où, dans le secret de l'ombre, furent occis M. Steinheil, artiste peintre, et la vieille maman de la veuve de la nuit.

Peintre militaire, Steinheil se fit apprécier des connaisseurs, il en est en tous les genres, par sa spécialité d'interprétation des manœuvres alpines, ce qui le mit en relations avec l'Etat-Major et par l'Etat-Major avec l'Elysée.

La Cour d'Assises de la Seine acquitta Mme Steinheil un instant soupçonnée d'avoir supprimé sa mère et son époux.

Une dizaine d'années plus tôt, on l'avait seulement interrogée, rapidement, discrètement, en la priant de faire sur cette histoire le moins de bruit possible, quand le char de l'Etat fut brusquement privé d'un de ses plus fringants cochers, le président Félix Faure

dont certains ne craignirent pas d'insinuer qu'il s'éteignit dans les délices d'une espèce de mort parfumée.

Impasse Ronsin... *Ronsin* (*Charles-Philippe-Henri*), *écrivain et général, né à Soissons en* 1752, *guillotiné à Paris en* 1794... ou si c'est quelque entrepreneur du nom de Ronsin qui a donné son nom à l'impasse?... Impasse Steinheil... *Steinheil* (*Adolphe-Charles-Edouard*), *peintre de batailles et de montagnes* (sic), *assassiné le* 31 *mai* 1908... Quelle impasse!... Non, que ce soit, mais le plus tard possible, mon grand et cher ami, la Villa Brancusi... *Brancusi* (*Constantin*), *statuaire de génie, né à Bucarest en* 1876...

Mais toi, mon vieux Rousseau, mon candide Douanier, mon Ange-Gabelou de Plaisance, n'aurais-tu pas ici ta place? Plaisance, c'est presque encore Montparnasse. On verra même aux dernières pages de ce livre, que, pas mal d'années après une tentative identique sur les terres confuses des Gobelins et de la Glacière, Plaisance tend à devenir la terre d'élection des jeunes artistes chassés par le tapage insolent des boîtes de nuit, le prix excessif des consommations, la mort radicale du café-crème, d'un Montparnasse où, en outre, le moindre atelier est devenu introuvable.

On a tant écrit sur toi, cher Rousseau passé de la rue Perrel, si miteuse, au Louvre! On ne te voyait pas beaucoup, sinon jamais, aux caravansérails du premier Montparnasse; en revanche, la fleur de Montparnasse montait te rendre visite en ce Plaisance de petites gens estimant en toi le portraitiste à bon marché des notables du cru; « noblesse de quartier », comme disait Léon Baranger; l'honnête employé d'Octroi retraité; le scrupuleux inspecteur de la vente du *Petit Parisien* et le renommé professeur de dessin, de peinture, de solfège, de violon, de clarinette et de

déclamation; toutes vertus qui, plus que ton génie encore trop méconnu, induisirent ton propriétaire et ami, M. Queval, mouleur, à exécuter de ta bonne face de vieux séraphin moustachu ce médaillon qui orne ta tombe, à Bagneux, hélas! pas à Montparnasse.

Tu nous recevais dans ton pauvre atelier, qui était aussi ta chambre à coucher, décoré pour la circonstance de drapeaux tricolores et de pavillons jaunes timbrés de l'aigle noire bicéphale, reliques du temps de Cronstadt, de Toulon et des marins russes de l'amiral Avelan.

Sous ces drapeaux se campa, entre autres, la silhouette pastorale, doctorale, rectorale, de Georges Duhamel, en visite chez le Douanier bien avant d'aborder l'aberrant Salavin. Les soirées de Rousseau mettaient en valeur des musiciens amateurs. Le vieux y allait, sinon d'un *la* de cette clarinette dont il joua au Mexique « pour le blond empereur qu'on fusilla là-bas », du moins de son petit coup de crin-crin. Jamais Georges Duhamel à ces harmonies n'ajouta l'agrément de sa flûte. Ah! Georges Duhamel se présentait alors en barbu. A retenir que les Unanimistes avec Jules Romains et tous les jeunes hommes de l'Abbaye de Créteil, phalanstère artistique et littéraire auquel appartint Duhamel, ne se montrèrent en général plus haut à Montparnasse qu'en la « Closerie », et pas même jusqu'au dernier mardi de *Vers et Prose*.

Le Douanier restant chez lui, comme M. Choufleury, allumait des lanternes vénitiennes de Fête Nationale.

Tu voulais si bien faire, mon Rousseau, qu'il t'arrivait, au dernier moment, de manquer de sous pour offrir la moindre chose à boire à tes invités, de la « noblesse du quartier » à ces messieurs les peintres, sculpteurs et poètes de Montparnasse, outre leurs

dames aussi peu que leurs hommes faites pour refuser un petit coup de blanc proposé de bon cœur par un brave homme.

On te tirait promptement d'embarras. Averti par un flair merveilleux, il s'est toujours trouvé un type de bonne volonté pour surgir à point, balançant à bout de bras un panier de fer chargé de litres à seize, histoire de te rendre service. Allons donc! S'il acceptait en échange la toile que tu le forçais tout de bon d'emporter, c'était uniquement pour ne pas te vexer. Qu'après ta mort, et dans ta gloire, il ait eu l'habileté de revendre tes peintures à des prix astronomiques, au fond, c'est naturel, régulier et conforme au train du monde. Tu serais le premier à lui donner raison si tu pouvais revenir du Ciel, en permission, contempler ton bienfaiteur dans son éblouissante prospérité.

Avant le Louvre, Montparnasse te rendit les honneurs dus. Ce fut quand la baronne d'Œtingen, qui est aussi l'écrivain Roch Grey et le peintre François Angiboult, et son frère le peintre Serge Férat composèrent, en leur maison du boulevard Raspail d'où les riches balcons plongent sur « l'acacia de Victor Hugo » (ou dit tel, abusivement), un beau Musée Rousseau, avec beaucoup de tes créations significatives, honnêtement payées au-dessus du prix que se vendait alors le petit vin blanc de l'épicier.

Je dois maintenant situer Max Jacob à Montparnasse où parut souvent cet homme de Montmartre, l'une de ces figures essentielles avant la guerre de 1914-1918; Montparnasse où jamais il ne se montrait, où que ce fût, sans être salué d'acclamations, de cris attestant la joie de le voir paraître : « Ah! voilà Max! » Aux mardis de ce *Vers et Prose* auquel il se trouve, curieusement, qu'il ne collabora point, à la « Rotonde » de Libion, au tout petit restaurant du père Bretelle, rue Vavin, aux séances de la salle

Huyghens ou dans l'atelier de Kisling, théâtre de ses inimitables improvisations-imitations, d'Homère à Jules Laforgue par Shakespeare et Lautréamont.

Avant sa conversion faisant de lui un homme d'apparence toute simple, Max Jacob manifesta un goût singulier du costume. Fils d'un tailleur et antiquaire de Quimper, il put manquer de pain; il ne manqua jamais d'habits, pas même de celui de soirée endossé avec une si voluptueuse satisfaction, pour « aller dans le monde », deux ou trois fois la semaine, comme le Jeune Homme Pauvre du triste Octave Feuillet.

Du sommet de la Butte aux hauteurs de Montparnasse, par les omnibus, autobus, métro, ou à pied, Max Jacob promena l'image d'un poète un peu thaumaturge drapé dans une pèlerine de berger breton de complainte, tout ce qu'il y a de mieux dans le genre *Pardon de Ploërmel :* drap gris souris, soutaché et doublé de flanelle rouge. Il affectionnait une vareuse de cuir et une casquette de chauffeur, du même, pour parler avec les héraldistes, quand, de terrasse en terrasse, mais avec assez de hauteur candide, il plaçait, un à un, aux amateurs les exemplaires du tirage à compte d'auteur de *La Côte,* « Recueil de Chants Celtiques Anciens inédits, texte breton revu par M. Julien Tanguy ».

Max Jacob n'achevait pas sa préface aux poèmes retrouvés dans sa mémoire généreuse sans écrire : « Je dois des remerciements à mon très distingué collaborateur, M. Julien Tanguy. Simple ouvrier mécanicien aux ateliers du Métropolitain, M. Julien Tanguy est cependant bel esprit comme pas un et poète. Il demande une place de chauffeur d'auto dans une maison bourgeoise. Ecrire à M. Julien Tanguy, chez son restaurateur, 8, rue Cavalotti, Paris. Puissent tous les poètes, mes amis, être aussi modestes! »

Propos qui peut expliquer le goût momentané de Max Jacob pour cet habit de chauffeur que nous lui vîmes. Sous la signature de l'auteur, donc à la dernière page de la préface, en petits caractères, ce renvoi : « Je n'oublie pas ce que je dois à mes dévoués souscripteurs, notamment à l'opulent Mécène : M. Gustave Compel, qui a souscrit un volume de cinq francs. »

M. Gustave Compel? Un opulent, vraiment, cousin du poète. Propriétaire de sortes de bazars précurseurs des Uniprix et couvrant la France, il eut souvent à sa table, en habit noir, ce parent un temps son mince employé en blouse blanche, magasinier à l'établissement parisien dont Max Jacob a tiré les scènes de l'*Entrepôt Voltaire*. Mes raisons seront fortes de penser que mon ami dédaignait de beaucoup recevoir de son riche cousin, en le flattant. Cent sous! Le prix d'un exemplaire de *La Côte*. Le prix qu'on payait, en réussissant un bon placement (voir les catalogues d'à présent) aux terrasses de Montparnasse.

Converti, pénitent, Max Jacob a certainement mieux fait qu'effacer de ses registres la ladrerie du grand bazardier. Il a dû demander pardon à Dieu d'avoir mal parlé publiquement de son cousin digne des bénédictions demandées au Ciel pour tous les souscripteurs et acheteurs de la *Côte*.

Pauvre, Max Jacob épuisant son ouvrage de guéridon en guéridon, eut à ses trousses d'autres pauvres sans rien à vendre. On savait trop bien en quelles dispositions se trouvait le poète à sentir sa serviette de moins en moins lourde à son bras. On attendait son propos : « Commande ce que tu veux, ne te gêne pas; j'ai vendu « cinq côtes ».

Ça pouvait aller jusqu'à : « Tu peux prendre un plat cher; j'ai vendu « huit côtes ». Cher Max!

La conversion de Max Jacob le rendit cruel à

Montparnasse. Avant de reproduire, non sans tristesse, le dernier tableau qu'il fit du pays, je dois donner sa description d'un des lieux les moins connus dudit pays : le logis, il est sous mes yeux quand j'écris ceci, je le vois par ma fenêtre ouverte, des Pères de Sion dont la mission est la conversion d'Israël. C'est au 68 de la rue Notre-Dame-des-Champs :

« L'aspect de la maison est celui d'un hôtel particulier; on vous reçoit dans un parloir qui forme pavillon, de sorte qu'on est dans la maison sans y être. Ce parloir est décoré du portrait des frères Ratisbonne, dont l'un ressemble à mon grand-père, et d'une peinture exécutée avec amour et mystère par une sœur, en 1842, représentant la Vierge. »

Hélas! Max devait écrire, sous le titre : *Dieu nous a abandonnés*, avec l'épigraphe : « Pécher, pécher, se repêcher (Max Jacob) : « L'orgie est au Sud! L'orgie est à Montparnasse! dans un atelier est l'orgie de Montparnasse. — Qui est là? ouvrez! C'est le prêtre! C'est la croix! C'est la bannière et c'est la procession. Ils ont traversé l'atelier; ils se sont rangés au fond. Qui est là? — Ouvrez! C'est le bon Dieu! — Tout le monde est plein d'effroi! Entrez, mon Seigneur. Or ce n'était que le commissaire de police, un vilain moustachu avec sa ceinture. »

Un de ces poèmes en prose dont la réussite donnait de la joie à Max Jacob. Ou une de ces *Visions infernales* qui le déchiraient? A la fin de son *Examen sur la Foi*, l'une des beautés de la *Défense de Tartuffe*, on lit : « J'ai passé la journée en habit noir, souliers décolletés et chaussettes de dentelles à Montparnasse. Le soir, en prenant le métro, une voix m'a dit très haut : *Vous qui venez à moi, pourquoi me chasser de vous?* »

L'orgie est à Montparnasse. C'est beaucoup dire. Il fallait tendre à la sainteté pour l'écrire, pour le croire.

Le certain, et il importe d'y penser, c'est que jamais un scandale quelconque ne mit sa tache sur Montparnasse. Si le Mont des Muses ne fut favorisé d'aucune apparition de *Corps Christique*, ainsi qu'il advint le 22 septembre 1919 sur le Mont des Martyrs, jamais le vilain commissaire de police n'eut à paraître au seuil d'aucun atelier de Montparnasse.

On admet les terreurs, les épouvantes du néophyte trouvant que c'est bien peu que le gouffre du métro, station Vavin, entre le petit hôtel des Pères de Sion et la « Rotonde » de Libion riche en tentations de toutes sortes. On admet que la peur de ce qui le menace l'induise à trembler pour ses amis.

Il en fut quitte pour écrire, à la craie bleue, sur un mur de sa sombre petite chambre de la rue Ravignan, ce commandement à soi-même : *Ne jamais aller à Montparnasse.*

Max Jacob revint pourtant à Montparnasse. On l'y vit après sa première retraite à Saint-Benoît-sur-Loire. Il n'y habitait point, logeant tantôt au faubourg Saint-Honoré, tantôt aux Batignolles. Il paraissait parmi nous en habits très corrects. Il se croyait riche à cause d'une petite somme d'économies tenant dans son portefeuille sans le gonfler; économies qui servirent à dépanner plus d'un camarade trop dominé par les tentations de Montparnasse, ou que le guignon poursuivait. Quand, après le printemps de 1936, le poète redevint, et tout de bon, celui qui doit être le Bienheureux Cyprien-Max Jacob de Saint-Benoît-sur-Loire, avec quelle joie recevait-il une lettre à l'enveloppe frappée du cachet du bureau de Poste de Montparnasse!

Sur la fin de la première guerre, mon très cher ami le peintre Marcel Mouillot, sans formuler le souhait impie de jamais lâcher la peinture, ce que ne lui eussent pas pardonné ceux qui estiment qu'en renon-

çant il trahirait trop, commença d'apercevoir mieux qu'en songe la construction du beau livre.

C'est lui qui, le premier, conçut une édition monumentale de mon *Manuscrit trouvé dans un chapeau*, cette bagatelle (pour parler avec Renan lourd de fausse modestie) qu'il m'était merveilleusement donné d'offrir au public enrichie de soixante compositions originales de Pablo Picasso.

Je n'ai pas gardé souvenir des difficultés qui ruinèrent ce beau projet; mais on peut dire que la Société Littéraire de France, dirigée par trois confrères dont deux Montparnassiens : Henri de Peirera, de la rue Vavin, et Jean Variot, de la rue Boissonnade, reçut les feuillets manuscrits et les cartons fascinants de la main de Marcel Mouillot.

Le peintre ami et moi ne devions nous retrouver devant la presse qu'environ trente ans plus tard, lorsqu'il me suggéra de composer ce livre, prêt à laisser ses visions marines pour le lignomètre et l'équerre, le fil à plomb et l'encre grasse. Mais les jours passent, et c'est le cher Henri Philippon qui me décida à achever.

Aux alentours de 1918, Marcel Mouillot siégeait en une jolie boutique du boulevard Raspail, là où s'ouvre aujourd'hui une galerie de bon ton. Il y apportait une partie de son attirail de peintre. C'est ce qui lui permit le caprice de singulièrement ajouter à la tenue déjà fantaisiste du soldat de deuxième classe Jean Cocteau.

Le poète, le romancier de *Thomas l'imposteur*, ouvrage cité pour bien établir que la littérature du temps de guerre lui doit de plus rares impressions de brancardier que ce qu'il put retenir de notre suite, servait alors à Paris, enfin, après la Marne et les lignes des fusiliers-marins, sur l'Yser. Il comptait à l'effectif d'une section de Bains-Douches aux Armées,

oui, sur quoi, je crois, Henry Bordeaux, officier supérieur et d'Etat-Major, eût un droit de regard, et dont, de mieux en mieux, le planton-cycliste n'était autre que Rip, le bon revuiste.

On n'a pas mémoire que le haut commandement se soucia jamais de demander à feu Bernard Naudin, non plus qu'au bon vivant Guy Arnoux, pas même au cher Laboureur, de dessiner un costume spécial pour les servants de l'arme. Jean Cocteau n'a besoin de personne pour soigner son image. A commencer par ce qui pose sur le sol pour nous élever progressivement vers le ciel : de hautes bottines lacées d'aviateur, et du plus beau jaune; le pantalon garance d'ordonnance stricte, celui du Pitou des images comiques, celui d'Ouvrard le père; un vrai raffinement, du pur dandysme que ce respect limité de l'ordonnance; une vareuse d'un noir d'encre, tirée de quelque équipement de montagne; et, sur la tête portée haut, la bourguignote. Or ce casque, d'ordonnance lui aussi, faisait pauvre; non point que s'en plaignit Cocteau, mais certes au jugement de Marcel Mouillot... qui le peignit en violet.

Charmé, Cocteau le porta tel aussitôt qu'il fut sec.

Mon lecteur n'ignore rien des subtilités du jeu des formes et des couleurs. Le violet léger haussait le casque. Le ton forçait la mesure, élevait l'étage. Tant que le soir même de la présentation du casque aux foules parisiennes, de la terrasse du « Dôme » ou de la « Rotonde » à l'un de ces salons où les couturières commençaient de ravir aux duchesses la protection des poètes, un alerte journaliste portait à Léon Bailby un écho fignolé qui se trouvait être une information capitale : l'Armée française se faisait l'essai d'un nouveau casque.

La finesse du vieux journaliste ne se montra pas en défaut. Je vous le demande : le directeur du

regretté *Intran* se fut-il méfié si son collaborateur eût tourné son écho — l'écho, ce sonnet des journalistes — sans nommer le porteur du casque, ce casque de guerre l'emportant sur celui de Byron à Missolonghi, renouvelé d'Achille, pas plus, ce casque insolite couleur de l'omega, selon la nomenclature rimbaldienne?

Il reste de cela que le passage de Jean Cocteau à Montparnasse demeure marqué d'un trait personnel singulièrement plus puissant que ce qui convient au croquis marginal, à ce que les aquafortistes nomment une « remarque ».

Avec un sens rare de la tactique, le jeune poète de la *Danse de Sophocle* (vingt-cinq ans en 1917) acheva de s'assurer la sujétion de ces gens du monde qu'il semblait fuir après les avoir pénétrés par son talent de stratège, et auxquels il reviendrait les mains pleines, mais toujours légères, de présents propres à les laisser stupides d'admiration.

Jean n'avait plus rien à surprendre de ceux qu'il surprendrait toujours, plus rien à pénétrer de ce public doublement profitable s'il se composait d'esprits toujours disponibles, ces *snobs* nullement incapables de chaleur, propagateurs bénévoles des merveilles dont on les persuade de faire emplette, dévots payants et adorants, comme pourrait dire leur confesseur de la Madeleine ou de Saint-Honoré d'Eylau.

Pour gagner la faveur mondaine à ces « jeunes hommes doux, attentifs » et « moroses », oui, des fois, qui « appuyaient leur fatigue aux terrasses du soir », devant un café-crème, il fallait bien se garder de traîner dans les salons, ces salons que Marcel Proust jeune s'exténuait à forcer, et même les salons d'essayage de la plus haute couture, des artistes mal préparés à pareille présentation. Le fin du fin? Convaincre les gens du monde de l'importance capi-

tale des découvertes que, par le ciel désignés pour la protection des Lettres et des Arts après l'exercice élémentaire de la Charité, ils feraient tous à Montparnasse.

Réellement séduit en son cœur, en son esprit fraternel, par le Montparnasse de notre lente fabrication, mais connaissant trop les faiblesses des coteries élégantes sur quoi fonder un bel avenir, Jean Cocteau comprit qu'il fallait tout de même arranger un peu ce vieux Montparnasse des jeunes. Sa pratique des Ballets russes ne l'incita point à l'erreur d'un camouflage à la Potemkine, ce qui se paye tôt ou tard. Son génie plus rare résida dans une simplification, dans une réduction de Montparnasse si divers en une sorte d'image unique.

Quelque peu en avance sur la chanson dont, devenu as de la batterie de jazz, il soutiendrait le rythme syncopé, Cocteau, coupant la phrase en deux, disait au peuple des pinceaux et des lyres : « T'en fais pas! » et au public des VIII^e^ et XVI^e^ arrondissements : « Viens à Montparnasse! »

Beaucoup, et c'est exactement ce que voulait l'Ariel des salons, croyaient qu'il perdait du temps à s'amuser, à flâner, à se reposer de tout le bruit déchaîné par Modigliani dans l'atelier de Kisling où il venait de poser pour les deux artistes ensemble, en outre arbitre du conflit affreux qui s'élevait entre Kiki et Amedeo.

Quel conflit? Notre Jean n'arrivait pas les mains vides. La bouteille de gin apparue telle qu'au sortir des mains de Georges Braque, les émouvants cubes de glace identiques à ceux de cristal dont Cocteau commençait de faire collection, le citron mythique et l'appareil à eau chuintante tentaient Kiki d'une nature morte, après la séance de portrait, alors que notre Amedeo se prononçait — en quels termes, les

gros mots boursouflant les jaculations dantesques! — pour le gin-fiz, tout le gin, et tout de suite!

Lorsque Cocteau paraissait perdre une heure à la terrasse de Libion, dans la compagnie favorable de Pâquerette, le plus précieux mannequin de Paul Poiret, bottines vertes, robe bois de rose, indescriptible bibi, Pâquerette exposant à Montparnasse le chef-d'œuvre de l'avenue d'Antin pour la contrefaçon de quoi les moins laborieuses beautés du cru se piqueraient les doigts dans les tristes chambres des petits hôtels de la rue Delambre, qui donc concevait si vite qu'en touchant le bout des gants de la jeune femme le cher Jean unissait en esprit Montparnasse aux beaux quartiers?

En ce temps déjà difficile, pourtant de moindre crise que voici, Cocteau découvrit, sans beaucoup chercher, le terrain de son combat. Un atelier assez vaste, au fond d'une cour, au 6 de la rue Huyghens, là même où Guy Arnoux possédait le sien, à côté de la bicoque où le cercle clandestin « Mon Œil » entrebâillait sa porte, sous le toit.

* * *

XIV

Ayant gonflé ses bonnes joues et soufflé dans le cuivre le « Cessez le feu! » de l'Armistice, le clairon Sellier, que cette gloire soutint jusqu'au tocsin radiophonique de 1939, sonnait, en réalité, la diane des jours nouveaux. Jean Cocteau se sut fin prêt devant que la paix fût signée à Versailles. Le 6 de la rue Huyghens s'ouvrit à des expositions de peinture, à des concerts et à des séances de poésie. Qu'on y présente des toiles dont l'audace l'irritait, l'un des plus notoires critiques d'alors, un de ceux qui avaient précédé la critique partie de Montparnasse et de Montmartre, la sienne ayant pourfendu assez de marionnettes académiques pour qu'il se prétende champion de l'art libre, réservant, toutefois, sa vaillance en faveur d'entre les moins hardis des réputés audacieux (espèce terrible que celle de ces critiques-là) écrivait : « Dans un hangar de Montparnasse... » et : « Dans un clair petit atelier de Montparnasse... », si les toiles, de hasard moins tumultueuses, s'accordaient mieux à son système nerveux et à son système économique.

Jean Cocteau a très bien dit ce qu'il fallait d'essentiel des grands jours de la petite rue Huyghens, et cela dès avril 1919, alors que le gros de la curiosité publique se donnait aux nouvelles de la lente élaboration du traité, le *Diktat* dont les reporters résumaient en langage immédiatement accessible l'amphigouri diplomatique, griffonnant sur des ban-

quettes de ministère ou vautrés dans l'herbe des pelouses versaillaises.

Jean Cocteau libéré du casque violet vous parle :

« La salle Huyghens (un atelier au rez-de-chaussée, au fond d'une cour obscure (erreur de Jean, la cour est claire), 6, rue Huyghens, est une de ces salles mascotte où le public retourne. On y gèle, on y étouffe, écrasés, assis et debout, les uns contre les autres, comme dans le Nord-Sud. Mais on y retrouve cette atmosphère riche qui ne se commande pas et qu'on risque de perdre en voulant la transporter dans un local plus agréable.

« Le contact des artistes et du public donnant même un coup de main pour changer le piano de place, la lampe à pétrole qu'on se dispute, le poêle qui refuse de prendre en hiver et qui chauffe en été (exagération notoire du poète), tout cela constitue un ensemble hargneux et grâce auquel on revient toujours. »

(Cocteau appelant les gens riches spécule sur l'inconfort, l'une des branches tolérables de l'Etoile du Pauvre.)

« *Irez-vous rue Huyghens, samedi soir? — Oh! non, c'est impossible. On y est trop mal pour entendre la musique.* Le samedi soir, à 9 heures, le bougon arrive et se casse le nez contre une porte que les dos empêchent d'entr'ouvrir.

« Bien des choses qui grandissent vite prirent naissance dans cette crèche, pendant la guerre. On y exposa, déclama, chanta, joua. Les artistes du café la « Rotonde », sis à l'angle du boulevard Raspail et du boulevard Montparnasse, y fumaient leur pipe, en chandail et en casquette, auprès des belles dames (Cocteau veut signifier : dans la même salle; mais auprès, vraiment près d'une belle dame, le peintre le plus fauve, et fauve dans tous les sens éclairés par

Arsène Darmesteter : fauve au sens propre, soit animal au poil roux, farouche comme les bêtes fauves qui hantent les forêts; fauve dans tous les sens dont use Victor Hugo dans la *Légende des Siècles* en parvenant ainsi à faire rendre à ce mot « fauve » toute l'horreur grandiose des forêts mystérieuses » (*sic*), fourrait bien vite sa bouffarde dans sa poche, car, c'est dans une chansonnette du temps : *Il était intimidé;* outre que les mufles fieffés furent minorité). »

Cocteau poursuit, et nous le suivons, n'est-ce pas?

« Que ne fîmes-nous pas (par maladresse d'organisation) (la parenthèse précédente est de Cocteau) pour décourager le public (en le faisant bien un peu exprès, Jean)? Séances trop courtes, manque de chaises, froid aux pieds, etc., etc. Mais la salle Huyghens fut construite sous une bonne étoile et jamais le public ne montra de mauvaise humeur.

« Le secret de cette indulgence vient de ce que la sécurité dessèche les audaces. Ce qui nous navrait (vraiment, Jean?) et ce à quoi nous étions obligés, faute de mieux, mettait autour des œuvres un cadre sans la moindre prétention, très sympathique.

« Depuis le succès de cette catacombe, des églises s'ébauchent (aujourd'hui ce sont des cathédrales). Mais, s'il faut se résoudre à récolter, récoltons le plus tard possible, car fauteuils et silences religieux ne vaudront jamais, chargée de jeunesse, l'échelle menant à une sorte de galerie (tout simplement la soupente où aurait couché, seul ou non, ça ne nous regarde pas, le peintre par le génie de Cocteau frustré d'un atelier confortable, ce qu'eût été cette incommode salle de spectacles) où Kouski, le chien de Kisling, accompagnait nos poèmes de ses sanglots (strictement vrai).

« Samedi 5 (avril 1919) eut lieu, dans l'atelier plein, le premier concert du groupe, donné par Delgrange depuis l'armistice.

« Peu à peu, la musique se dépouille. Les dissonances précieuses s'effritent. Il en reste bien encore par-ci par-là, mais on distingue un effort pour déblayer. Cette tendance récente à construire s'arrangera mal des chanteuses qui récitent, murmurent, ne chantent pas. Seule, une cantatrice rompue aux vocalises permettrait d'écrire des œuvres nettes. Pierre Bertin rend service avec brio, mais c'est un comédien qui chante. On le fatigue et on l'oblige à souligner le texte au détriment de la mélodie. Félicitons-le pour avoir fait bisser *La Fête du duc,* de Georges Auric, qu'il jette joyeusement sur quelques mesures du petit orchestre, brillantes comme un saut périlleux de clown, et d'avoir imposé au public trop friand d'ouvrages brefs, la belle suite de Louis Durey, sur *les Images à Crusoé* de Saint-Léger-Léger (Alexis Léger, naguère du Quai d'Orsay).

« Les petites pièces de Honegger furent écrites pour la *Musique d'ameublement,* inventée par Satie, et sur laquelle il voulait qu'on causât et se promenât. »

Erik Satie qui arrivait à Montparnasse à pied, d'Arcueil-Cachan; Erik Satie, aîné du double des jeunes musiciens que lançait l'entregent de Jean; Erik Satie, chevalier de la Rose-Croix par la grâce du Sar Péladan, difficilement pris au sérieux par ses contemporains qui le connurent au Chat Noir, dans une salle pas plus grande que celle de la rue Huyghens; Erik Satie qui, à quarante ans, se mit en tête d'apprendre le contre-point, auteur de *Trois morceaux en forme de poire,* des *Véritables préludes flasques pour un chien,* des *Embryons desséchés,* des *Chapitres tournés en tous sens,* des *Descriptions automatiques,* des *Croquis et Agaceries d'un gros bonhomme en bois,* des *Avant-dernières pensées* et des *Aperçus désagréables,* ainsi que de *Piège de Méduse, Parade,* le ballet cubiste de Picasso et Jean

Cocteau, créé en 1917, sur la scène du Chatelet, en matinée, pour la stupéfaction de cent troupiers de la brigade russe de Champagne, un peu en permission de détente et beaucoup en service commandé, claque impériale; jour affreux où nous apprîmes, à la chute du rideau, la mort de René Dalize sur ce front d'où arrivait les moujiks en uniforme, sommés d'applaudir leurs compatriotes les danseurs; auteur encore de *Mercure, Relâche, Upsud* et de l'oratorio *Socrate, au bord de l'Ilissos,* du *Fils des Etoiles,* péladanesque, du *Prélude à la Porte héroïque du ciel* et de *Jack in the box;* Erik Satie qui, rêvant sur la route de sa banlieue à notre Mont sacré, d'un *Opéra pour chiens* (la chiennerie symphonique le hantait) s'arrêta sur un banc du boulevard Raspail afin de noter : « La scène représente un os. » Erik Satie, bohème d'une époque abolie, d'un style périmé, mais dans la peau apparente de M. Fenouillard à Montparnasse.

Retrouvons Cocteau notre guide :

« Le solide quatuor à cordes de Darius Milhaud exécuté par le quatuor Capelle, dédaigne le pittoresque et son second mouvement *Funèbre* émeut beaucoup. Germaine Tailleferre nous promet une Marie Laurencin pour l'oreille. Vines joua les *Mouvements perpétuels* de Francis Poulenc. Les Mouvements perpétuels annoncent un retour à une forme naïve (sans enfantillage ni pastiche) et sa *Sonate pour deux clarinettes* est ingénieuse comme un gros pigeon mécanique (rare image du poète; elle a cette vertu d'identifier le musicien à sa musique).

« Après des années de clignements d'yeux au soleil et de « rapports de tons », les peintres retournent à la lumière (?) et aux lignes. Il est fatal que le rythme et la mélodie réapparaissent chez les musiciens. »

Ainsi naît et prospère, sous le ciel de Montparnasse, le Groupe des Six de France, glorieux désormais

autant que le Groupe des Cinq de la Sainte Russie.

Rue Huyghens, ça commença, avec des expositions, par des séances de poésie. Durant la bataille de Verdun, Cocteau monta sur l'estrade pour lire des poèmes d'une petite fille de cinq ans, sa cousine. Sa joie fut vive qu'on l'accusât de supercherie. On lui attribuait les vers innocents. On lui donnait cinq ans. Merci, public aimé!

Joie gâtée par, qu'il dit, la mauvaise humeur de quelques poètes. Un peu après, sa raison sut légitimer cette mauvaise humeur : « Car si le douanier Rousseau dérange notre œil comme un orgue mécanique de guinguette dégoûte soudain des orchestres raffinés (Cocteau en 1950 ne doit plus estimer cette comparaison), que penserons-nous d'une gamine qui amuse un auditoire au détriment d'œuvres sérieuses? L'éloge du petit fou et du petit prodige est scabreux. On s'y livre trop. Il trompe le public déjà porté à confondre toute beauté nouvelle avec de l'enfantillage et de la folie. »

Ces dernières lignes sont bonnes à citer pour éclairer le cadeau subsidiaire que Jean Cocteau fit à Montparnasse. Venu de la rive droite qu'il allait rejoindre de toute la vitesse permise — hep! taxi! — pour n'y plus jamais reparaître, le poète, maintenant du *Cap de Bonne-Espérance,* s'en allait, ayant plié à d'inattendus raffinements dialectiques les barboteurs du café-crème. Avant lui, les cafés du boulevard Montparnasse n'avaient retenti que des grosses querelles de personnes ou d'écoles; après lui on s'égarerait plus joliment en des tas de tours et détours s'il avait, comme par jeu et sans le dire, communiqué à chacun son art personnel de « l'embrouille ». Qu'il en dut rire, ce gentil garçon de précieuse bonne foi!

N'est-il pas naturel que je m'attarde plus volontiers à rendre leur apparence heureuse aux lieux qui me

furent entre tous agréablement familiers? Je me défendrai pour autant d'être d'une trop flagrante injustice et, quand j'ai avancé à ma belle lectrice la chaise qui lui était de toute éternité réservée dans la petite salle de la rue Huyghens, l'un des lieux nobles de Montparnasse, il ne m'est pas permis de refuser à mon lecteur l'entrée au « Caméléon », comptoir, sinon bureau, d'esprit, et cela tout devant que l'on doive assister à la transformation dudit « Caméléon » en la première des boîtes à plaisir nocturne, dont j'ai déjà révélé quelque chose : le « Jockey ».

Fondé dès la fin de la guerre victorieuse, logé dans la bicoque rustique du plus vieux Montparnasse, celui dont les raisons apparurent majeures d'invoquer Notre-Dame-des-Champs, bref la masure maraîchère du coin de la rue Campagne-Première et du boulevard, le « Caméléon » n'a pas été sans points de cousinage avec les universités populaires qui, toujours, me laissèrent en état de méfiance.

J'ai connu les universités populaires, cette invention, en soi assez émouvante, du trop oublié sociologue Deherme. Je les ai connues, de près, pas trop longtemps, sans jamais croire à l'efficacité de cet effort, rêvé fraternel, des savants, des artistes et des écrivains « allant au peuple ». C'est comme ça qu'on a dit, d'environ l'affaire Dreyfus à la première mobilisation générale. Qu'on ne me raconte pas d'histoires. Je prie en même temps que l'on me veuille bien pardonner si je m'abandonne à plus ou moins d'énormité. J'ai vu et entendu la comtesse Mathieu de Noailles à l'Université populaire.

Un Vuillard oublié chez le marchand de vins par un emballeur distrait.

On se reprochait de n'oser point offrir le bras à la comtesse pour la reconduire, poliment mais sans hésitation, avenue Henri-Martin, laissant à un ami

dévoué, mon semblable, mon frère, le soin d'expliquer au bon peuple qu'on se fichait proprement de lui.

J'ai entendu un illustre bonhomme de laboratoire se fatiguer à tenter de mettre à la portée des titulaires du certificat d'études primaires, avec mention passable, quelque curiosité scientifique pénible à saisir pour des esprits mieux meublés et capables de se presser vigoureusement les tempes en louchant dur sur le texte aride. Le bon public ne s'en faisait pas autrement. Il regardait le type qui parlait d'abondance en pensant que ce Pic de la Mirandole à cornues aurait un jour son médaillon sur la toile cirée illustrée des images des héros de la science, parure des tables de familles laborieuses, nappes édifiantes comme les mouchoirs d'instruction de l'ancienne armée. Dans l'assistance très clairsemée, de jeunes ouvriers zingueurs ou menuisiers apparaissaient chapeautés et cravatés à l'artiste; deux s'appliquaient à dessiner, très mal, la bobine du maître dont ils ne percevaient radicalement aucun mot.

Le cours du soir a toujours quelque chose d'humiliant. Quand il se donne au profit de gens à supposer ne devoir rien ignorer des secrets de leur état, ça devient tout à fait vexant. J'aurai, de la sorte, dit l'essentiel de cette « Université du Caméléon », ouverte dans les plus pures intentions par le poète Alexandre Mercereau, lequel eût mieux fait de consacrer ses veilles à quelques contes aussi bien venus que les fantastiques qu'il rapporta de Russie, ivre de neige et du vol de la troïka; Moscou voulant un rédacteur en chef français pour la luxueuse revue d'art *Les Balances* n'avait pas cru pouvoir le venir chercher ailleurs qu'à Montparnasse, dont le seul nom passait en bruit souverain le son des cloches de Vassili-Blajennoï.

Les meilleurs soirs du « Caméléon » furent ceux

qui durent quelque chose à l'intention initiale du sculpteur Jean Levet, le premier s'avisant d'attirer ses camarades en l'auberge autrefois paysanne.

Il en devait à peu près aller d'un « Lapin à Gill » de l'autre Butte; tout de même qu'au « Lapin » de mon bel âge, on eût fait une drôle de sortie à l'hurluberlu qui nous serait venu parler d'un comité directeur. Jean Levet en sut constituer un, composé de lui-même, du poète Géo Charles, inventeur d'une mystique sportive antérieure à celle de Montherlant; de René Dessambre, de son vrai nom René Colomer, frère du libertaire André Colomer dont la tonnante et rayonnante déposition en Cour d'Assises, lors du procès Bajo-Daudet, laissa foudroyé d'admiration son diffamateur de la veille : le père du malheureux petit Philippe. Converti au communisme, l'anarchiste André Colomer mourrait à Moscou, conduit au cimetière dans une sorte d'apothéose, cependant que René, converti tout simplement, mourrait plus tard, frère lai, portier d'une Trappe, en Suisse.

Avant de partir pour le cloître, à bicyclette, Dessambre déposa chez moi, en mon absence, une caisse de manuscrits en grand désordre, difficilement déchiffrables. J'en ai vainement proposé l'examen à Jacques Maritain, Jacques Rivière et Henri Massis, tour à tour. Je me garde d'en rien détruire.

Le comité directeur comptait encore Paul Husson, bon poète en prose, mort, lui aussi, fondateur du premier journal local : *Montparnasse*, à quoi collabora la fleur de ce canton de l'ouest parisien; Lelliva, Marcel Say, bon écrivain dévoré par le journalisme; Mars Villers; des peintres aussi : Auguste Clergé, fondateur, le 8 avril 1921, de la *Compagnie des Peintres et Sculpteurs professionnels* qui survit à la seconde grande guerre, au second massacre imbécile des peuples; Auguste Clergé, excellent interprète des

banlieues moroses, de la zone pourrie, Raffaelli d'après le fauvisme, et l'infatigable brosseur des décors de la compagnie de Georges et Ludmila Pitoëff; P.-L. Menon et ce Thiollière touchant si gaillardement de la guitare à l'issue des banquets d'artistes.

On commença par exposer de la peinture, peu regardée parce qu'il fallait aussi écouter des vers et que l'on fait mal deux choses à la fois. Ensuite, les commentateurs l'ont écrit, le poète Paul-Napoléon Roinard, sosie sortable de son compatriote Gustave Flaubert, « ouvrit un cycle de conférences intitulé *Nos maîtres et nos morts* ». Sacré Roinard! C'est lui qui, certain soir de tapage nocturne, invité à décliner ses nom et prénoms, répliqua à un commissaire de police étonné de ce « Napoléon » : « C'est un prénom qui a été plus mal porté. » Et Roinard présidant le banquet offert à Guillaume Apollinaire convalescent, aux lisières du quartier, à Montrouge! Roinard que rien n'arrêtait de déclamer sa ballade de circonstance; non, rien, ni les croûtons, ni les assiettes que deux partis littéraires adverses se lançaient à la tête, tandis qu'il lançait, lui, président, son refrain enivrant : *Apollinaire est un fastueux danseur!* Apollinaire pleurant sur son banquet gâché!

Derrière Roinard parut Victor-Emile Michelet, poète symboliste trop négligé et l'un des rares occultistes donnant le sentiment réel de leur authentique initiation. Il parla des *Survivants*. Ce fut au tour d'un troisième poète orateur, Henri Hertz, l'auteur des *A parte* traitant de la *Phalange nouvelle*. Là-dessus on consacra des « soirées d'art » à Baudelaire et à Jaurès. La fin de tout. Quoi?

Tirant une grosse tête rose et glabre d'un épais costume de velours noir, le peintre américain Hilaire Hiller, ancien décorateur d'établissements suffisam-

ment burlesques de Broadway, pouvait s'amener. En association avec un steward débarqué des paquebots de grandes lignes, Hilaire s'adjugea le bail, badigeonna de ses mains tant la façade que l'intérieur d'images, comprimées par la géométrie élémentaire, de cow-boys, d'indiens Pieds-Noirs et de poules en disponibilité. Il engagea un cuisinier chinois, dressa sa carte des spécialités calculées en calories; il se pourvut aussi d'un pianiste, d'une dame du vestiaire; il dénicha sous le pont de l'avenue du Maine un nègre à insérer dans une houppelande de général russe, ce qui ferait rudement bien, outre la casquette de livreur du « Bon Marché », à la porte étroite. Le « Jockey » fut ouvert.

Dans l'ancienne atmosphère de paysannerie conservée, l'humble salle de bistrot paraissait immense. On s'y tint assez au large les soirs de séances instructives du « Caméléon ». Au « Jockey » on se trouva durement encaqués. Aussi bien le public des boîtes, sur la rive gauche comme sur la droite, éprouve un plaisir pervers à étouffer, à fourrer les pieds de sa chaise dans le guéridon du voisin, et, s'il danse, à savourer quelque chose comme l'ivresse des tangos multipliés.

L'élément anglo-saxon domina un temps. Les cris américains passés du stade à l'atelier retentirent là jusqu'à ce que la fleur la mieux dorée de la jeunesse pensive, studieuse ou réputée telle, laissa le Quartier Latin pour une « virée » à Montparnasse. On grignotait, de guingois, d'excellentes spécialités du Nouveau Monde, dont un incomparable *welsh-rabbit;* mot à mot : « lapin gallois », mais qui nous revient de l'autre côté de l'Atlantique sous l'espèce de rôtie au fromage, et c'était, en outre, le succès du cuisinier chinois.

Tout ce que Montparnasse put compter d'illustra-

tions parut danser au « Jockey ». Son jazz, quand le jazz tenait encore de la nouveauté, incita à gambiller des gens à qui l'on n'eût jamais prêté ce goût, dont le peintre Stuckgold, qu'à cause de sa barbe d'encre, de son œil sombre, de sa redingote étroite, nous nommions naguère, quand il paraissait aux mercredis de Guillaume Apollinaire, sur un autre mont, « le bourreau de Cologne »; cher Stuckgold que l'occultisme détourna des plus louables recherches esthétiques pour n'aboutir qu'à cette peinture thérapeutique dont il voulait consoler l'humanité souffrante; et, sans doute, si joyeux de son bienfait qu'il s'en offrait la récompense d'une mazurka à syncoper selon la mode du jour. Foujita se montrait parfois en robe japonaise, produisant « dans le monde » sa compagne nouvelle.

Je nommerai deux reines du bal. La plus fidèle fut Bérénice Abbot, photographe adroite que louera l'avenir pour une collection des plus parfaites images du temps des cheveux de femmes coupés court, nuques rases. Elle acheta tout le trésor de clichés laissé par le vieil Adget, photographe de la classe de Nadar, un lyrique de la chambre noire, en possession du sens le plus rare de l'objet dramatique, situant son réalisme sous un angle qui fait de lui, devant le surréalisme, ce que Melliès demeure pour le cinéma à intentions poétiques.

Intelligente administratrice d'un bien correctement acquis, Miss Bérénice Abbot, aux Etats-Unis qu'elle a depuis longtemps regagnés, tient commerce des fascinantes épreuves parisiennes du bonhomme. Cela va des cours sordides aux baraques foraines, des chambres lourdes de mystère aux façades des lupanars, d'un décor si souvent pareil à celui des baraques et des manèges de la foire; cela va du type, ignoré des enfants d'aujourd'hui, de la porteuse de pains aux

fantômes levés dans l'ombre des boutiques de fripiers. Solitaire de Montparnasse où il promenait sa longue carcasse surmontée d'une tête de parent pauvre d'André Gide et de Jacques Copeau, le vieil Adget crevait assez exactement de faim. Miss Bérénice Abbot, dont le mérite certain aura été de le découvrir, réalise une fortune. C'est régulier.

Peintre digne de la place qu'on lui fit, et qu'on lui garde, en l'Ecole de Paris, de la sorte dite pour qualifier les artistes étrangers disciples de Matisse, de Derain, de Picasso, de Friesz ou élèves d'André Lhote, Miss Hamlet dansait à ravir. Elle quittait le « Jockey » pour quelque autre bal, ou public ou privé, réellement troublante, mais délicieusement, en ses travestis de Shakespeare dont, longtemps avant l'instant du bal, on appréciait l'étrenne au café ou au restaurant, chez Bretelle, le traiteur de la rue Vavin, à la « Rotonde », au « Dôme » où les garçons ne manquaient jamais à la nommer, sans la moindre intention de badiner : Mlle Hamlet; ce qui ne lui allait pas mal du tout. Rêver, peut-être!

Sur quoi l'envie me prend de retourner prendre un verre à la « Rotonde ». Ce sera plus cher qu'au prix marqué sur les soucoupes du temps vraiment regretté, la belle époque. Ce sera plus cher qu'au prix qu'on règle aujourd'hui les appellations incontrôlables et ces liqueurs dont hier les potards édulcoraient leurs drogues les pires. Le prix des souvenirs, le prix cruel qu'il les faut payer, écrase autant que leur poids. Cela m'a échappé; j'en confesse un peu de honte, puisque c'est ma tournée.

Le père Libion se désolait, autant que du désordre pathétique de Modigliani, des sottises plus ou moins grosses dont se montrait capable sa clientèle féminine de modèles et d'autres gracieuses créatures plus ambitieuses de jouer un rôle définitif dans l'ate-

lier d'un artiste de Montparnasse que dans l'annexe galante d'un établissement bourgeois de riche amateur.

Il existait en ce temps-là, sur ces hauteurs à nulles autres pareilles, des filles dévouées, fidèles aux garçons du cru. A celles-là, Montmartre paraissait tout au plus digne d'une « virée », un soir de bombe. Montmartre? Tant qu'on voudrait, sous la condition du prompt retour au bercail montparnassien.

Quelques-unes ne se montrèrent fermes que sur ce principe, qui eurent toutes sortes de défaillances; les unes compromettant, gâchant, perdant, pour un soir d'oubli ou pour avoir rien que stupidement exaspéré le bon garçon par fortune séduit, des situations inespérées, réellement d'avenir. Certaines se soûlaient; beaucoup commettaient l'erreur de ne voir dans l'usage des stupéfiants que l'agrément passager.

Il n'était pas rare que Libion, en vrai père de famille, menât plusieurs de ses quasi-pupilles, en soirée ou, de préférence, en matinée, au Châtelet, lorsqu'il avait particulièrement sujet de se montrer satisfait de leur « mentalité ». Que ne les sut-il aussi mettre en pénitence, derrière le bar, quand elles n'étaient pas sages! Il les gourmandait; elles s'en fichaient pas mal.

Pauvre petite, si fraîche, si jolie, si tendre fille, pas bête, que l'on nommait Clown, à cause d'une mèche dorée, en flamme au-dessus du front! La coco eut raison d'elle. On la trouva un matin, toute nue et glapissante, sous la pluie, en gare de Lyon, à cheval, si l'on peut dire, sur la bosse d'une locomotive!

Quelqu'un de sérieux c'est Aïcha, la négresse de Montparnasse, modèle aux belles lignes et camarade qui se révéla plus vite que d'autres digne qu'on l'associe aux discussions esthétiques les plus ardues. Je parlerai au passé de cette charmante amie retirée aujour-

d'hui... à Montmartre, assise dans la paix permise au milieu de ses souvenirs de Montparnasse.

Quand le quartier cessait déjà de représenter tout ce qu'il fut aux soirs de plus grande gloire, j'ai, sans peine, introduit Aïcha auprès du directeur-propriétaire d'un magazine illustré, de ton libre mais de bonne tenue littéraire. Pas plus que moi, ce clairvoyant entrepreneur de récréations spirituelles ne jugea Aïcha indigne d'inscrire son nom au sommaire.

Aïcha lui apportait ses mémoires. Oh! un canevas pour des mémoires à lentement écrire; ou bien il en ira d'un comprimé de souvenirs; de quoi figurer dans deux numéros de la gazette légère. Sensible à la saveur du texte, le directeur avait commencé par estimer à sa valeur le bronze vivant de Montparnasse. Lecture faite, il invita courtoisement Aïcha à passer dans le studio attenant au bureau littéraire, et cela aux fins précises de s'y dépouiller de tout voile et poser devant l'objectif avec autant de simplicité qu'à l'atelier, sur la planche à modèle. De quoi résultèrent deux fascinants clichés; deux images, non pas de belle sauvage, mais plutôt d'Electre et d'Iphigénie noires. Si je les contemple encore, ces portraits de notre Aïcha toute nue me confirment dans cette certitude que les premiers explorateurs de l'Afrique ont été bien sots, bien légers, de ne pas savoir reconnaître sur les marches des palais de bois ou de torchis des roitelets vaincus, une projection de la Grèce pré-homérique. Agamemnon chez Béhanzin!

Il faut dire que la gentille Aïcha n'est pas une négresse ordinaire. Le sang blanc paraît couler bien chichement dans ses veines; elle se flatte cependant d'être « la seule négresse de sa famille »!

Aïcha la Noire est une enfant du Nord. C'est une *ch'timi!* Pour endormir la moricaude au berceau, une mère blonde chantait doucement le *P'tit Quin-*

quin! Le voisinage de la mine à *ch'carbon* ne saurait expliquer la sombre nuance de mon amie; elle la tient du passage d'un cirque ambulant si, à certaine fillette des rives de la Deule, un Apollon d'ébène, aussi habile à taper dur sur les piquets du chapiteau qu'à effleurer du bout des doigts la dolente cithare, parut le plus beau, le plus costaud, le plus aimable encore des pensionnaires de la troupe vagabonde, à mériter d'en figurer l'étoile mâle.

Plus tard, pas trop grandelette, Aïcha rejoignit le cirque, ou bien ce dut être quelque autre. On lui y enseigna la voltige; elle se produisit en piste jusqu'au jour que l'appel de Paris tinta à ses oreilles.

A Paris? Mais encore? A Montparnasse, donc!

Aïcha se présenta aux peintres, tirant de son petit sac de mignonnes cartes de visite d'une touchante poésie de colportage avec le petit bouquet de fleurettes illustrant le coin haut de gauche. Et l'on pouvait lire sur ce carton : *Aïcha Goblot, artiste.*

Artiste? Aïcha ne mentait pas. La voltige laissée, la négresse du Pas-de-Calais n'a jamais volé sa place autour des guéridons quand les autres artistes, portant entre leurs bras les fantômes de Cézanne, de Van Gogh, de Seurat ou de Corot, discutaient le coup, des journées et des soirs entiers, devant un pâle café-crème. Aïcha savait se prononcer, de même qu'à l'atelier face à la toile permise par sa docilité de modèle nu.

Kiki? Elle mérita bien qu'on la tînt pour la reine de Montparnasse. Mais Kiki symbolise plusieurs choses. Elle illustre à la fois le triomphe et la décadence de Montparnasse. Ingénue à sa façon, on tentera de justifier cela, Kiki pas trop intéressée, si peu tourmentée de vraie ambition qu'elle repoussa plusieurs fois, délibérément, la chance offerte, se laissa piper comme tant d'autres pauvres qui, ne cherchant

d'abord que le gain indipensable, se voient portés, emportés, par le succès; et il faut bien écrire que le plus grand qu'obtint la gentille Kiki relève du genre le plus déplorable.

Kiki possédait tous les dons de la bonne fille qui, un soir de fête à l'atelier, divertit un instant la libre compagnie d'une danse quelque peu hardie ou d'un refrain assez gaillard. Rue Campagne-Première, rue de la Grande-Chaumière, boulevard Edgar-Quinet, tous rideaux tirés sur la large verrière, dans un cercle de copains, cela ne tire guère à conséquence.

La fatalité voulut qu'on vînt offrir à Kiki de se produire dans les cabarets que sur notre territoire des margoulins commençaient d'ouvrir, habiles en la manière d'attirer juste ce qu'il fallait d'artistes dont la clientèle bourgeoise, seule espérée, gardait encore la curiosité. Cette clientèle, peu à peu fixée par d'autres attractions, la figuration artistique, devenue inutile, se congédierait d'elle-même, terrifiée par la soudaine hausse des consommations.

Et Kiki se produisit donc dans son répertoire, lequel n'a jamais été trop étendu, fort choquant, en revanche, s'il ne faisait plus que la grosse joie de trop lourdes bedaines.

Que n'a-t-on pas conseillé Kiki avant qu'il fût trop tard? Tu valais mieux que ton numéro, ma chère. Tu n'étais pas faite pour amuser les épiciers avec les *Filles de Ploaré* et autres couplets de même inspiration, ramassés dans les plus chauds bistrots des ports américains, enseignés par de délurées sardinières à des peintres en vacances.

Au fait, on conseilla Kiki. On lui représenta que des études pas assez longues pour l'ennuyer, quelques semaines de répétitions devant un piano droit, au fond d'une cour du faubourg Saint-Martin, la mettraient en posture de débuter au music-hall; on lui constitue-

rait un répertoire convenant à sa personnalité. La Gaîté-Montparnasse, qui n'en était plus à sa troupe fixe d'avant 1914, qui accueillait ou imposait des vedettes, la voulait avoir en premier. Kiki baissa la tête.

Chanteuse de vilaines chansons devant les cochons de payants, dans les boîtes de son boulevard, Kiki dont les charcutiers triomphants ou des coulissiers vainqueurs reluquaient, échauffés, les cuisses entre des mouvements de jupe d'une rapidité pleine de malice, et d'une façon de pudeur encore, Kiki n'osait pas paraître sur la scène de la rue de la Joie.

Elle redoutait la rampe, le projecteur, le souffleur, l'orchestre, le public dans le noir de la salle. Elle refusa.

De bonne foi, Kiki se croyait fidèle à l'esprit de l'atelier en se maintenant dans le cadre des bouibouis dont les tenanciers affirmaient, sérieusement, le caractère artistique, la vertu montparnassienne. Pauvre Kiki qui contribuas de si bon cœur à la transformation de ta petite patrie, le pays de tes amis les peintres et les poètes, en quelque chose de trop semblable au Montmartre de la noce omnibus!

Quelque part au Monomotapa, sur les bords indigos de l'Amazone, sous les cerisiers d'un Japon consentant à cette « rééducation » capable de le rajeunir en Nippon des hommes à deux sabres (inoffensifs devant les armes automatiques), au creux laiteux d'un fjord, ou, tout simplement, au Greenwich-Village new-yorkais, j'imagine tant de nos élèves, de la race des bons garçons dont les vœux d'heureuse année comblaient d'aise la mère Salomon. Ils rêvent la Kiki des grandes heures de Montparnasse.

Ils évoquent une brune Kiki, si bien faite, un peu grasse, une fleur éclatante dans les cheveux, près de la fine oreille, ramenant, d'un joli geste, le pan d'un

châle sur une gorge ronde; Kiki au bar de la « Coupole »; Kiki au zinc de la « Rotonde »; Kiki assise sur un coin de table, ne montrant de sa jambe bien tournée pas plus que n'en laissent voir les mondaines d'à-présent; Kiki qui chantait des chansons malsonnantes soutenues de gestes hardis, mais sachant, rien que du regard, décourager l'amateur tenté de geste, lui aussi; Kiki acceptant, bien sûr, par respect ouvrier du contrat de travail, de sabler le champagne avec ses admirateurs d'un soir, mais si habile à vider sa coupe, subrepticement, pour, enfin, si harmonieusement, glisser, s'évanouir, vite, hors, loin, des pattes mal-apprises. Son boulot fini, sa « salade vendue », Kiki honnête quittait la boîte, toute seule, toujours, une cigarette aux lèvres, s'en allant rejoindre dans leurs cafés ou leurs bistrots ses frères les artistes.

J'ai connu Kiki avant la renommée, c'est-à-dire loin encore de ses vingt ans.

A Paris depuis peu, elle tenait le double emploi de modèle et de maîtresse d'un peintre polonais. Je venais à l'atelier pour la peinture de cet artiste. J'y trouvai une mince gamine, en peignoir fleuri, taillé dans une étoffe pas chère. Accroupie devant le feu se refusant à prendre, la mignonne soufflait dessus de toute son âme et de toute sa foi dans l'avenir du peintre devant recevoir le critique d'un grand journal. Tant de vœux sincères formés tandis qu'elle soufflait, les lèvres en embouchure de clarinette et le derrière en l'air!

Plus tard, Kiki partagerait les jours et les nuits d'un dessinateur agile doublé d'un excellent journaliste, le même qui se mêlera d'être le grand gazetier de Montparnasse en sa plus voyante prospérité. C'est lui qui enseignera Kiki, lui dictant ses devoirs de reine reconnue du quartier. Il la fera bien cabotiner un peu, mais la gentille en eut si faible conscience!

Ce nouvel ami lui conseilla de peindre. Pourquoi

pas? Une exposition Kiki fut organisée qui ne pouvait manquer d'attirer énormément de curieux. Les toiles signées Kiki, sans plus, eussent trouvé leur bonne place au préau d'une école maternelle. Il n'est pas impossible de dénicher au Marché aux Puces de Saint-Ouen quelques toiles de Kiki que, certainement, ça ne flatte, ni ne vexe. Son manager l'aimait tout de bon. C'est d'une autre folie qu'il trépassa; on connut alors Kiki au bras d'un accordéoniste laborieux, son accompagnateur dans un cabaret de la rue du Montparnasse.

Dans l'instant qu'on la vit peintre, Kiki se révéla encore écrivain, le devant à la même impulsion. Adroitement lancés, les *Mémoires de Kiki par Kiki* (des bibliophiles se disputèrent l'édition de luxe) manquent de cette naïveté d'écolière dont reluisent ses tableaux. L'écriture défaillante ne saurait passer les limites d'un couplet. Fut-il mauvais, un livre exige davantage de construction, tant que l'on découvrirait malaisément un romancier ou un mémorialiste à installer auprès de ceux qu'on nomme les peintres du dimanche. Aïcha, on l'a vu, sut se borner.

Kiki parlant ses souvenirs, du fond du lit, sous la douche ou remmaillant un bas, le gazetier de Montparnasse en assurait diligemment la rédaction, correcte, s'efforçant à suffisamment de simplicité dans l'expression pour qu'on l'en remercie tout de même.

Kiki a parlé ses souvenirs avec bien de l'honnêteté. Il n'est pas ridicule de s'attendrir sur l'enfance de la narratrice dont la discrétion laisse pourtant deviner sa souffrance aux mains des brutes.

Claudine à l'école, c'est des images d'un pensionnat mal tenu, mais bourgeois, pour filles heureuses. Quasi-compatriote de Colette, Kiki n'a connu de l'école publique que les pénitences dans le coin, les retenues et leur déplorable suite, à la maison, la si pauvre maison! Elle n'en a gardé nulle amertume. Ça l'a seule-

ment rendue prête à ne rien attendre de facile d'une vie dont les agréments immédiats n'ont jamais été préparés pour ceux de sa condition première.

Dans ses souvenirs, confessions sans ostentation, Kiki ne cachera point que, portant bien le champagne des boîtes chantantes et dansantes, elle préféra toujours le gros rouge populaire. C'est ce qui ne fut pas sans conséquence sous le soleil du midi, tant que pour s'être bagarrée avec des matelots américains relâchant à Villefranche, outre des flics mocos, la charmante passa de la villa où l'accueillait le peintre norvégien Peer Krogh et son amie Thérèse Treize, à la prison de Nice, l'une des plus sordides de France, au dire des spécialistes du plus décevant compagnonnage.

Kiki pouvait-elle écrire *Mes prisons?*

Elle se satisfait d'un bout de chapitre. Aussi bien n'eut-on pas le cœur de la retenir si longtemps captive. On rouvrit la cage à l'oiseau. Kiki se vit libérée peu après cette audience correctionnelle dont il est à regretter que n'ait pas été avisée la presse parisienne. Ses correspondants locaux ont manqué de flair, sinon à leur devoir. Il serait « descendu » bien du monde sur Nice-la-Belle pour réconforter de cette présence Kiki la jolie devant ses juges. Une Kiki modeste, plutôt embêtée, pas tentée du tout de jouer les Phrynés en tournée.

Et Kiki revint à Paris. Et Kiki recommença de chanter les *Filles de Ploaré.*

Hélas!

Avant 1914, dans ses *Anecdotiques* du *Mercure de France,* Guillaume Apollinaire écrivait du bistrot de Montparnasse fameux par ses huîtres et son vouvray : « Quand Baty disparaîtra, le dernier marchand de vins aura vécu. »

Lorsque Kiki cessa de chanter, commença le déclin

de ce Montparnasse noceur qui n'était plus celui, le seul, sur quoi les purs, ceux qui, tels le sud-américain vicomte de Lascano-Téguy, « avaient le quartier dans la peau », voudront, vieillis, verser un pleur, à la dérobée.

★ ★ ★

XV

Le prestige de Montparnasse en ses belles heures fut si vif que d'illustres habitants du voisinage prétendirent, ou l'annexer à leur zone, ou s'intégrer à lui. C'est comme ça que se montra J.-H. Rosny aîné, selon ce que rapporte Pierre Descaves au lendemain de la pose d'une plaque commémorative sur la maison que le président de l'Académie Goncourt habita, rue de Rennes, au 47.

Le vieux maître des *Xipehu* et de la *Guerre du Feu* confiait donc au fils de son contemporain, naturaliste des *Sous-Off'* et romantique avec *Philémon, vieux de la vieille* et *Georgin, l'imagier d'Epinal :* « Je le disais souvent à Gustave Geffroy... j'aurais voulu écrire l'histoire d'une grande ville... Londres ou Paris... Non!... Paris... Et voyez-vous, mes ambitions seraient plus modestes : d'un quartier de Paris, du mien, de Montparnasse, car il y a là tout un monde en réduction : une gare, des églises, des brasseries, et même des marchands d'illusions! »

C'est vraiment curieux.

Avec sa bonne foi d'homme des cavernes, J.-H. Rosny nous vient là parler de son quartier, lequel n'est point du tout son quartier. A cette hauteur du 47, c'est-à-dire beaucoup plus bas que ce « Chalet » des Hydropathes que je n'ai pas rattaché sans hésitation à l'authentique Montparnasse, la rue de Rennes s'inscrit plutôt dans le cercle de Saint-Sulpice. Ce doit bien être l'opinion d'un auteur ami des arts, depuis beau-

coup plus qu'un lustre entré dans la Maison de Saint-Germain-des-Prés, dirai-je astrologiquement si cet auteur, le plus imposant lyrique du coin, mon vieux Léo Larguier, peut espérer de se changer, un soir, en constellation, comble de la fortune céleste promise au bon poète respectueux des Nombres; ses confrères se devant contenter d'une parcelle de voie lactée.

Quand, à la veille de la dernière (espérons-le, en dépit de tout) guerre mondiale ou presque, donc pas tout à fait, et c'est ce qui donne à craindre, la foi dans le progrès aidant — André Billy, pas encore de l'Académie Goncourt, présidait des conciles hebdomadaires en cette « Brasserie Lumina » sur les glaces de quoi le vieux Rosny, de son balcon, eût pu aisément précipiter les noyaux de cerises, l'idée ne serait jamais venue à l'adorateur posthume de la Présidente d'insinuer qu'il attendait ses camarades à Montparnasse, lui qui ne se risque même pas à donner à la nation montparnassienne Balzac jeune logé dans les alentours de l'Observatoire.

Sans être du quartier, J.-H. Rosny aîné pouvait sans doute écrire, comme personne, sur ce qui nous a fait reculer : une préhistoire de Montparnasse.

Pourquoi ne pas voir, loin devant Labenius et Camulogène, des troglodytes précédant ces visiteurs chargeant de leurs graffiti les parois des Catacombes? Pourquoi ne pas peindre l'auroch prenant le frais dans une ombre à devenir celle du pont de l'avenue du Maine? Et pourquoi ne pas montrer le bison se désaltérant là où s'abreuveront les pionniers de la « Closerie des Lilas »? Tout de même que J.-H. Rosny aîné ne parut pas sans droits à écrire, par exemple, des *Voyages à Montparnasse.*

Il ne fit que passer chez nous, ne prenant jamais place en aucun des grands lieux de rencontre intellectuelle et plastique.

Il promena souvent, c'est vrai, sa lourde silhouette barbue, lentement, par les hauteurs du quartier, s'intéressant moins aux fièvres picturales du 9 de la rue Campagne-Première qu'aux émotions populaires à surprendre de la rue d'Odessa à la rue de la Joie; et il s'enfonçait après dans les abîmes de Plaisance. La rue de la Joie dont j'ai célébré les agréments réels; Plaisance où nous fîmes des folies! Aucune de leurs tristesses dramatiques ne lui échappait quand il se documentait pour des bouquins de vertu prolétarienne, modelant l'image de cette Marthe Baraquin, l'ouvrière si peu semblable à la Marthe de l'ami Huysmans.

Regagnant sa rue de Rennes, au retour des confins, J.-H. Rosny notait : « les marchands d'illusions ». On ne pense pas qu'il faille entendre les fidèles de la Bourse au Café-crème, pas même les peintres de la Foire aux Croûtes légers de la candeur des peintres du dimanche. Les marchands d'illusions du vieux bilatéral c'est en façon de synecdoque, s'il ne convient pas mieux dire antonomase, les boîtes prospérant aussitôt que les artistes commencent d'être repoussés, chassés, par ceux qui vinrent d'abord, parfois de loin, pour les visiter comme fauves en leur Zoo. Le marchand d'illusions, en vase clos et sous enseigne égyptienne, n'a pu échapper au vieil écrivain.

On pense que le cinquième signataire du manifeste dont la lecture embua les verres du lorgnon de Zola n'a connu de ces maisons que la façade. Pas plus qu'à la « Closerie », au « Dôme », à la « Rotonde », et plus tard à la « Coupole », on ne vit sa barbe d'un noir surnaturel reluire aux lumières du « Jockey », direction Hilaire ou direction Henry; des « Fleurs » ainsi que, plus près de nous, comme disent les sévères historiens, de « Vénus ». Dommage. Ce serait, en effet, une pièce fort curieuse à conserver dans les mémoires montparnassiennes que la médaille d'un Rosny

aîné attendri des malheurs de la misérable Chiffon, blondine d'environ un mètre quarante, la mine d'un groom déguisé en petite fille; modèle pour souricette de dessin animé encore à inventer; chanteuse d'obscénités zozotées à ravir; citron en similor de l'idéal le plus amer; épave pitoyable dont le charme équivoque put tenter, d'aventure, quelque sadique résolu et pourtant découragé en moins de deux, à regretter sa générosité préparatoire en fait de fine et de mousseux, tant l'absurde petit bout de chou se montrait habile à le raser de ses malheurs ou comment un carambouilleur l'avait lâchement dépossédée de l'Arbre de Robinson dont notre follette s'affirmait propriétaire, ne manquant jamais à cette précision idiote, précieuse dans l'imprécis : « Mais, tu sais, le vrai; pas l'autre! »

Dès qu'un Etat prospère, il édifie.

Les activités qui, selon certaines lois imprescriptibles en notre stade de civilisation, se mirent au service de l'intellectualité et en en tirant bénéfice, sinon en l'exploitant au sens propre, singulièrement à partir de 1920, feraient mieux qu'étendre le périmètre des premiers établissements, à l'exemple de Libion dévorant un boucher, une parfumeuse, deux de ses minces rivaux suscités par la vogue locale, aux fins de donner à sa maison une surface imposante devant de suffisantes profondeurs.

On ne verrait pas rien que s'ouvrir, des deux côtés du boulevard, au carrefour Vavin et jusque sur le boulevard Edgar-Quinet, rue Delambre, rue du Montparnasse, tant de boîtes de nuit, et la vieille « Cigogne », ancien bistrot de chauffeurs de nuit hanté aussi d'artistes qui venaient d'avoir « des mots » avec un garçon de chez Libion, se transformer à son tour en l'une d'elles; on ne vit pas rien que naître des librairies comme celle qui, ouverte sous les étoiles, à l'instar d'une pharmacie, satisfaisait à tous les besoins

des curieux d'Art et de Littérature, ou celle qui serait le dépôt de *Sagesse*, revue juvénilement ambitieuse, nonobstant cette sagesse de compter avec nos faiblesses, possédant toutes chances d'atteindre à l'autorité des grandes revues, et dont rien qu'un peu de nonchalance directoriale, cher Fernand Marc, rompit le fier destin.

Montparnasse se devait de bâtir.

Peut-on dire que le pauvre et grand Modigliani partit trop tôt pour voir tout cela? On oserait aussi bien écrire qu'il en aurait souffert l'horreur.

Le génial Vagabond de Montparnasse, je le nomme ainsi en un autre livre, mort à l'hôpital de la Charité, et à qui ses amis du bon quartier eussent fait des « funérailles de prince », même si ne les en avait pas priés, par télégramme de Rome, son frère, le député socialiste Emmanuel Modigliani, n'eût pas volontiers porté son costume de velours (pas encore, à la mode, ainsi qu'on voit en notre an de grâce existentialiste 1950) dans les nouveaux palaces. La multiplication des boutiques à nouba philistine l'eût plongé dans un permanent état de fureur révolutionnaire aux éclats tout dantesques.

Il est mort comme un misérable, enterré comme un prince, pleuré par ses amis; entre tous par cet extraordinaire marchand et poète, poète tout de bon, Léopold Zborowsky, notre vieux Zbo du 3 de la rue Joseph-Bara, de la galerie de la rue de Seine et des cafés de Montparnasse où la pratique nocturne du poker aurait raison de son cœur trop humain.

Tu te désolais, généreux Zbo, de n'avoir pu être de force — où passait le fric? — à lutter avec ces funestes esprits, ces démons invisibles, encore plus rusés que le diable marchand de goutte et marchand de haschich; tani de forces ennemies qui défendaient que Modigliani, favorisé ou nom d'achats suffisants,

parvint jamais à se tirer de la mouïse exemplaire qui lui livrait, il faut le dire, son atmosphère.

Modigliani mourut. Il n'était pas au tombeau que sa femme, la tendre Jeanne Hébuterne, belle et pure comme une Vierge de Cologne, se jetait par la fenêtre. Séparés d'abord par des mystères et des mystiques familiales dont André Gide, sinon François Mauriac, tirerait bon parti, les deux morts sont aujourd'hui réunis par les soins des amis de Montparnasse.

La disparition de Modigliani marque la grande coupure. Le quartier va grandir, s'enfler et, peu à peu, il n'est pas possible de le dissimuler, va perdre de la sorte, plus ou moins vite, malgré le brillant des illusions d'un moment, malgré l'apparent triomphe, la fausse apothéose de ce qui fit sa renommée, jusqu'au dernier trait de sa figure véritable.

Aux pioches! A la truelle!

Au cœur de la grande artère même, à peu de distance de l'église paroissiale, sur le trottoir d'en face, là où s'entassaient en chantier bois et charbon, du temps qu'il n'était que de passer commande pour en remplir sa cave, l'aimable et ingénieux Fraux bouscula l'anthracite et les bûches, les boulets et les fagots et construisit la brasserie de la « Coupole ».

Sur le boulevard Raspail, à l'angle de la rue Campagne-Première, là où fut la grande remise des voitures de place, les fiacres, les sapins d'un peu au delà 1900, là où, en mon commencement, je vous invitais à suivre, sous la présidence de Paul Fort, de nocturnes courses de chars dignes de Rome, de Byzance et de Montparnasse; là où l'on se régalait — vous ne l'avez pas oublié — de flatteuses demi-portions; là où poètes et peintres dénichèrent le petit oiseau au nom de Lily, un sympathique affairiste du nom de Vidal entreprit de faire construire le monument le mieux propre, selon lui, à abriter les envois des invités au Salon des

Tuileries, ainsi nommé pour ce qu'il fût, mais une seule fois, campé en des baraquements entre la Seine et la rue de Rivoli.

Déjà, pour les Tuileries, Vidal avait dressé sur l'emplacement des anciennes fortifs, mais au point chic, près du Bois de Boulogne, son Palais de bois.

A Montparnasse, il offrit un temple barbare qui ne manqua point de faire penser à cette phrase du Sar Péladan évoquant tels égarements mystiques de si loin devant le freudisme : « J'ai bâti à la grande déesse Nâna qui donne de la joie à mes reins un temple en bitume et en briques. »

Attention! Le restaurateur de la Rose-Croix-Crucifère ne s'en prend pas à Zola le naturaliste honni ni à son héroïne. Il faut prendre garde à l'accent circonflexe de Nâna; Nâna, figuration chaldéenne d'Isthar, autrement Astarté.

Feu Vidal a réussi là une prodigieuse et désolante accumulation de bitume et de briques; et ce fut bien une espèce de temple à Nâna-Isthar-Astarté puisqu'il s'ouvrait, en principe, si laid, à la beauté, promettant, notons-le, plus de joie à nos plus fines localisations cérébrales qu'à nos reins.

Le Palais de briques tint le coup un peu mieux que le Palais de bois. Peintres et sculpteurs, et les graveurs aussi, s'en dégoûtèrent pourtant. J'ai déjà eu l'occasion de montrer ce que c'est devenu : un centre d'apprentissage plus ou moins mécanique ou « Nâna-Isthar-Astarté prise dans un engrenage ». Quel sujet de concours pour les élèves d'une académie libre, franchement moderne, ou — pourquoi pas? — à proposer demain aux logistes d'une Ecole Nationale des Beaux-Arts conquise de haute lutte par les tenants d'un art indépendant à la fin devenu officiel.

C'est tout ce que l'on peut dire du Palais de briques.

La « Coupole » de Fraux le Quercynois nous propose davantage.

L'idée souveraine de Fraux se localise dans un appel de collaboration à des maîtres reconnus, et, ces maîtres ne pouvant suffire à tant de besogne, aux peintres les plus certains du monde montparnassien.

Eliminé par un associé sans âme, après les agrandissements et embellissements de la « Rotonde », Libion demeure dans nos mémoires ce bon patron ne refusant jamais d'acheter une toile au client dans la débine, ce qui le fit détenteur d'une petite collection entassée dans quelque coin de son home particulier, et dont nul ne sut ce qu'il advint. De bonnes choses se trouvaient là dedans; des Modigliani, notamment. Ça n'empêcha pas Libion de laisser ses clients les moins favorisés d'une ombre de talent, les plus fades académiques, les pires pompiers, les plus trébuchants pasticheurs de l'art le plus ranci, d'accrocher leurs navets aux murs neufs de sa belle « Rotonde » : effets de lune et de soleil au pochoir; natures mortes à vous dégoûter du gibier et des légumes; études de nu qui ne sont que de blêmes polissonneries, ou un bout de chiffon aidant, de ces ouvrages propres, si l'on peut dire, à inciter M.-J.-G. Domergue à poursuivre leurs auteurs en contrefaçon.

Pour M. Chambon, le patron du « Dôme », lequel s'agrandirait à sa manière en joignant à l'établissement primitif un café-bar plus soigné, à tarif relevé, quelque chose comme un wagon de première accroché à la vieille rame populaire, il ne s'est jamais prononcé sur l'art de notre temps, ni d'aucun temps. Cet Auvergnat sympathique à moustache d'adjupette débonnaire a bien aimé ses clients, artistes, modèles et notabilités commerçantes du quartier, sans songer à jamais rien discuter des goûts et des couleurs. Fraux se flatte-t-il de plus de raffinement?

Ami d'Anatole de Monzie et de Pierre Benoit qui le convieraient au grand banquet de Saint-Ciré après le succès du *Déjeuner de Souceyrac*, Fraux a pu solliciter des avis. On pensera surtout qu'il se doit féliciter d'avoir su reconnaître, avant les œuvres, les hommes et le rang qu'ils occupent. Ainsi ne put-il se tromper.

Les piliers à quatre pans livrés chacun à quatre pinceaux différents valurent qu'on se donnât l'agrément de les considérer d'un peu près, et cela en souhaitant qu'ils aient été peints, et ils le furent de la sorte, avec assez de bonne conscience, avec un emploi de couleurs de suffisante qualité, pour demeurer, dans le plus lointain avenir possible, comme des témoignages formels tour à tour de la certitude et de l'inquiétude, de la fantaisie ou de l'obstination artistiques, aux derniers grands jours du triomphe montparnassien.

Va-t'en voir! Ou plutôt... il n'y a plus rien à voir, et non point parce que les artistes empressés à la décoration de la « Coupole » usèrent de méchantes couleurs.

J'ai voulu me rendre, pour un soir, au souvenir de la nuit d'inauguration quand, de-ci de-là, un sein dur, une jambe leste, prestement révélés par le modèle, permettait la comparaison avec leur interprétation artistique. Outre que les modèles d'antan ont disparu depuis belle lurette et ne me paraissent pas avoir été remplacés en ces lieux, il ne reste plus une seule de ces peintures qu'on tînt pour données à l'avenir. On a tout enlevé, démarouflé ou brutalement effacé. On a tout revêtu d'un badigeon blanc uniforme. Il n'y a plus trace de ce qui conférait à l'établissement le caractère d'un temple des beaux-arts. Cette lessive radicale, ce grand coup de *deleatur*, est-ce que ça ne montre pas plus que tout, plus qu'aucune parole, à

quel point le dernier Montparnasse s'est désormais assuré une clientèle de ribouldingue pharisienne totalement indifférente à l'attraction de la bohème internationale, d'aventure présidée par les maîtres de l'art indépendant? Ça devait arriver. C'est arrivé; car à présent, comme disait Banville, c'est bien fini de rire.

Mais quel passé! Mais quel hier! 1919

Lorsque la « Coupole » fut ouverte, c'est alors que s'enfla la vague montant de la mer parisienne. De jour en jour, de soir en soir, et presque d'heure en heure, s'affirmait ce succès qui serait mortel au Montparnasse que nous pûmes chérir, cependant que nous gardions quelque chose encore de l'illusion d'être aimés pour nous-mêmes. Il faudrait seulement un petit peu de temps pour que la clientèle bien rentée se persuade, en s'en accommodant fort bien, qu'avait fui le dernier des artistes qu'aux origines elle vint tout exprès contempler en liberté.

Ça commença bien. C'est surtout la nuit que ce fut beau.

La « Coupole » devint le premier caravansérail, le premier han du pays cosmopolite.

Si la jeune maison ne l'emporta pas sur le vieux « Dôme » par le pittoresque de la terrasse, cette terrasse que l'on venait de si loin admirer sans toujours un regard, même furtif, pour celle d'en face, celle de l'ambitieuse, de la dévorante « Rotonde », elle dominait par ses richesses internes, singulièrement de minuit aux premiers feux de l'aurore.

Aux buveurs obstinés de café-crème douloureusement habiles à faire durer leur si modeste consommation une nuit entière, et sans aucune des ruses irritantes du *Client sérieux,* se joignaient des soupeurs importants accourus de tous les points de la grande ville, et qui ne manquaient pas non plus de caractère.

C'est à la « Coupole » qu'on pouvait, avant la sor-

tie des quotidiens, recueillir en leur forme nette les événements capitaux du vaste monde, de la bouche même des secrétaires de rédaction venus de la rive droite et étouffant de demis bien tirés, de whiskys réconfortants et de la moindre viande froide enflée d'un œuf à la russe, l'horreur d'avoir dû mettre tant de « sang à la une ».

Tandis que le fantaisiste Roland Toutain émerveillait tout le monde en jonglant avec des assiettes, les grandes informations circulaient de banquette en banquette. Les artistes demeurés là pour encore un stade s'en fichaient-ils énormément? Du point de vue de l'évidence des passions politiques, peut-être; hors que Polonais, Tchèques, Hongrois, Yankees, Sud-Américains, Asiates, Palestiniens ou Balkaniques se pouvaient attendrir à recueillir, si fraîches, des nouvelles du pays apportées par les correspondants particuliers, leurs compatriotes.

Hemingway était là, venu des environs de la Bourse, laquelle est, sous la lune, de par son bureau télégraphique permanent, la Bourse aux Nouvelles; ou bien il arrivait de son petit hôtel de la place de l'Odéon. Un journaliste parmi d'autres dont seuls quelques rares habitués le savaient auteur de l'*Adieu aux armes*. Il s'amenait seul ou traînant, avec une petite femme de Paris, une bande d'Américains que, de studio en petit bistrot où l'on mange bien, de bar en bal musette, il poussait impitoyablement et étudiait pour les fourrer en bloc, fin soûls, dans son prochain roman.

Qui reconnaissait un romancier futur dont on s'arracherait, traduits en français et glorieux de gros tirages, les livres publiés clandestinement aux Etats-Unis, en la personne de ce garçon vêtu de bric et de broc, si mal qu'il devait parfois marcher de biais, comme les crabes, histoire de dissimuler un trou à sa

culotte? Tels, je le sais, comme d'expérience, se vanteront de l'avoir connu, ainsi que d'autres se veulent flatter d'avoir coudoyé Lénine et Trotzky. Quant à notre hôte, il sut vite dresser répertoire des figures notoires haussant de leur prestige artistique et littéraire les nuits de cuites d'un vagabond intellectuel. Le répertoire en question est donc à retrouver, du *Tropique du Cancer* au *Tropique du Capricorne*, ouvrages salaces mais angoissants, qui nous arrivent du bout du Nouveau-Monde, par le *Bout de la Nuit* de Céline, l'œuvre crapuleuse et désolée de H. Miller, le cousin d'Amérique de l'existentialisme.

H. Miller est un auteur difficile à citer. Oh! pas du tout l'homme des honnêtes anthologies. Je ne lui emprunterai aucune description d'un coin de la « Coupole » après minuit, mais plutôt, au passage, la rapide et saisissante peinture d'un de ces garnis où vécurent tant de ses pareils, de la rue Delambre à la rue Vavin, avec des artistes sans atelier, d'autres écrivains en attente de gloire et fortune, près des chères petites qui se savaient tirer de ces tristes turnes si nettes, si fraîches et parées à ravir :

« L'hôtel est au fond d'un couloir sale, et forme un rectangle qui ressemble beaucoup à un pénitencier moderne. Le bureau est spacieux et sombre, en dépit des reflets brillants sur les murs carrelés. Il y a des cages d'oiseaux suspendues aux fenêtres et de petites plaques émaillées partout, pour rappeler aux visiteurs, dans un langage désuet, qu'ils ne doivent pas faire ceci et ne pas oublier cela... Tout est d'une propreté presque immaculée, mais franchement misérable, élimé, désespéré. »

Quand on se sauvait de là, les douches lumineuses de la « Coupole » faisaient du bien. Passant de la grande salle au bar où officie toujours Bob impassible et courtois, Hemingway et Miller ont-ils ren-

contré James Joyce, sec parmi tant de résolus buveurs; James Joyce qui venait de donner *Ulysses*, chef-d'œuvre d'introspection, et dont la liberté de ton a pu favoriser et le *Bout de la Nuit*, et l'Existentialisme avec le *Cancer* et le *Capricorne;* James Joyce qui, certain soir, nous apparut affligé d'un bandeau noir sur l'œil, et qu'on devait revoir, peu après, tâtant le sol et battant le vent de la canne blanche de nos aveugles?

« Coupole » des derniers beaux jours; « Coupole » des grandes nuits; « Coupole » écrasant de sa puissance orgueilleuse, redoutablement, ce qui fut notre village de Montparnasse du temps que, le sabre haut levé, Ney, le brave des braves, l'homme de bronze ouvrant la marche à notre jeunesse, commandait la confection de l'apéritif en douze temps, comme la vieille charge, en notre petit Bois sacré de ta terrasse, ô « Closerie des Lilas »!

Fraux avait engagé un hindou encore plus beau, et beaucoup mieux habillé, comme eût dit Maurice Donnay, que le fakir enturbanné trompant d'occultisme moyen le désœuvrement des petites femmes; un hindou mirifique, aussi éblouissant que l'*Homme en rose* peint par Albert Besnard. Il était préposé à la confection du curry. Habillé en portier des *Mille et Une Nuits*, un nègre se proposait pour le café à la turque, à ravir M. et Mme Jourdain venus se réjouir du spectacle des artistes dans leur cadre.

Les artistes! Les plus célèbres s'évanouissaient, un à un. On ne vit pas trop, la nuit, aucun de ceux dont le talent s'était prodigué sur les murs et sur les piliers du nouveau temple de la Limonade, des Beaux-Arts et des Belles-Lettres réunis. La curiosité du lieu dut davantage à ceux de la seconde vague, aux disciples nationaux et internationaux, à ces obscurs, si jeunes parfois, et qui sont aujourd'hui classés parmi les pein-

tres, sculpteurs et écrivains de mérite, quand ils ne sont pas aussi, quelques-uns que l'on pourrait nommer à la surprise générale, devenus de puissantes figures dans l'organisation, la domination d'un monde nouveau.

Paix aux autres! Paix à ceux qui contribuèrent tout autant à faire brillant ce coin de la planète et dont eurent raison l'éther, la coco, l'alcool, la misère, le chagrin de leur propre impuissance ou de notre méconnaissance, la guerre nouvelle, les camps de concentration, l'erreur politique ou sentimentale, car on mourut aussi d'amour à Montparnasse, encore que, semble-t-il, moins souvent qu'à Montmartre du temps que Saint-Pol-Roux-le-Magnifique, vrai poète à qui les surréalistes offrirent, à Montparnasse, un banquet qui tourna à la bagarre, donnait un coup de main pour le livret de *Louise* au glougloutant Gustave Charpentier.

★ ★ ★

XVI

Au bar de la « Coupole » régnait Bob. Il y règne toujours, prince des barmen. L'exemple d'une telle constance est rare. On aurait pu offrir à Bob la direction du bar du Palais du Luxembourg, à l'occasion de la Conférence dite de la Paix et dont Georges Duhamel a osé dénoncer le caractère forain. Bob eût refusé, pour ne pas quitter son cher bar. Il eût fait pourtant merveille chez Marie de Médicis. L'occasion lui eût été fréquente de reconnaître plus d'un de ses anciens clients parmi les « huiles » internationales. Certes, Bob est trop discret pour faire le premier le signe de la reconnaissance. Qu'est-ce qu'il n'a pas vu, en feignant de ne rien voir, cet homme aux nerfs domptés et, de nature, si gentil! S'il le fallait, il semblait sourd aussi, ne sortant de son apparent songe que pour apaiser, sans laisser seulement deviner rien de son procédé, les incidents manquant de tourner au pire. On a vanté Bob et son service incomparable sur les longs-courriers de luxe, ramenant en leur pays nos plus somptueux visiteurs. On parle encore de lui dans les clubs de l'autre côté des mers.

Bon. Le moment semble venu de traiter de l'affaire dite des *Montparnos*. Mais comment en parler?

J'ai peu le goût de contredire Michel-Georges-Michel avec qui je fis amitié, en des temps reculés, aux Soirées de la revue *La Plume*. Michel-Georges-Michel, mon camarade de *Gil Blas*, le dernier quoti-

dien boulevardier, et qui se fit hara-kiri le 1er août 1914, tous ses rédacteurs répondant à l'appel de la patrie; Michel-Georges-Michel qui eut tort, à qui on le voulut faire bien voir, pour lui donner tout aussitôt raison.

Michel-Georges-Michel au « Caveau du Soleil d'Or », cadre des Soirées de la *Plume*, récitait de ses vers; des vers plus ou moins inspirés de Jean Lorrain que le jeune homme d'alors (hiver 1903-1904) se choisissait pour maître; vers qui, aussi, préfiguraient ceux qu'à la fin de sa carrière Maurice Magre réunirait sous les titres de *Belles de Nuit* et de la *Montée aux Enfers;* Michel-Georges-Michel, qui garderait ses vers en portefeuille — entendez par là, si vous voulez, que, renonçant à la poésie, il mit en portefeuille le lit de la Muse — publiait dans la *Plume* des chroniques selon l'esprit de celui qui signait, au *Journal*, Raitif de la Bretonne, lequel ne fit qu'un avec le maître précité du futur auteur des *Montparnos*.

Une carrière de brillant chroniqueur, de Deauville au Lido, en même temps que d'alerte échotier, s'ouvrait devant le débutant du souterrain du Boul'Mich. Il parut à Montparnasse au plein de sa fortune de cancanier fleuri et musqué, tutoyant les artistes comme s'ils eussent été des princes et prenant la taille des modèles aussi aisément que celles des duchesses, des vedettes et des grandes maîtresses de la haute-couture; en outre, heureux en ce milieu, fort capable de le comprendre, de le pénétrer. Avoir été poète à vingt ans, c'est pour la vie autant que la prêtrise. Il en reste toujours quelque chose, à preuve Sainte-Beuve, ce si lointain... Montparno, dira sans hésiter mon Michel-Georges-Michel.

Le chroniqueur des Champs-Elysées, lesquels remplaçaient feu le Boulevard, résolut d'écrire, au train rapide de la chronique, le roman des peintres de

Montparnasse. Il jugea que le vaste public auquel il se voulait adresser réclame du pittoresque tout en exigeant qu'on ne le dérange pas à l'excès dans ses habitudes.

Michel allait parler à des gens enclins à considérer le monde des arts à travers le vieux prisme de la *Vie de Bohème*.

Et alors?

Est-ce que Montparnasse ne s'enorgueillissait pas d'un grand artiste par infortune précipité dans les pires désordres de la plus folle bohème?

Modigliani au centre du tableau s'agiterait donc, entouré de personnages étudiés d'après nature, juste assez pour qu'ils fussent ressemblants et à qui il ne resterait plus qu'à prêter des aventures tintamaresques. Comment baptiser cela?

Personne avant Michel-Georges-Michel ne songea à nommer Montparnos les plus tenaces clients du « Dôme » et de la « Rotonde », les plus remarquables ananchytes de la plus jeune « Coupole ». Notre auteur y songea, en enfant du quartier, natif de ses hauteurs, là où, je l'ai conté, sonnait, par les nuits épiques du samedi au dimanche, le *Chant du Départ* des « durs » de l'ancienne Barrière du Maine :

> Ils sont tous rigolos,
> Viv'nt les gars d' Montparno!...

Le livre parut que l'artisterie de Montparnasse éprouva comme un affront. Peut-être que Modigliani, directement touché en fait, s'en serait fichu totalement. Les autres se fâchèrent tout rouge, conscients du caractère canaille que l'ouvrage ne pouvait manquer de prêter à des vies dont les meilleurs instants se donnaient à la conquête de difficiles vérités, bien souvent, et, aux plus humbles étages, à un honnête

amour de l'art. Ils se fâchèrent à se fâcher en chœur, ce qui, à Montparnasse, faisait évidemment beaucoup de monde opposé à un unique chroniqueur du monde et du demi-monde réunis. Il y eut, certain soir, plus qu'un verre renversé à la terrasse.

La loyauté de l'historien exige qu'il rapporte comment Michel-Georges-Michel supporta l'assaut; comment, surtout, réunissant, par quelque artifice, d'éloigner le gros de la phalange montparnassienne, à moins que de s'éloigner d'elle, il sut entraîner deux ou trois artistes d'entre les plus considérables afin de leur représenter qu'ils étaient des enfants, que lui, Michel-Georges-Michel, connaissait la musique, l'orchestration du lancement et de la publicité, que son bouquin, pour un soir honni, vitupéré, vomi, assurerait mieux la fortune des talents que tant de campagnes désintéressées de poètes mués en critique pour le bonheur de la peinture nouvelle; bons bougres, sans doute, mais malhabites à l'accrochage des masses. Faut de la pureté, n'en faut pas trop... et les *Montparnos* feraient la rue Michel!

L'admirable réside en ceci, que l'homme des Champs-Elysées n'eut aucune peine à convaincre les purs du Montparnasse, lesquels cédèrent sans rien abandonner de leur pureté. Ils cédèrent si bien que, l'édition *princeps* des *Montparnos*, enlevée en quelques jours selon les prévisions de l'auteur, ils s'employèrent à qui mieux mieux à l'illustration de la seconde édition! C'était à qui logerait le plus vite, et à la meilleure place du bouquin, son morceau de croquis sur le vif, de Modigliani trop lyrique à une esquisse de soi-même devant le chevalet; d'une silhouette cocasse de la cantinière Rosalie à son comptoir à la figure sans voile de la petite amie vaquant de son réchaud à alcool à la planche à modèle. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

La fortune de Montparnasse s'en trouva accrue. Je veux parler de la fortune limonadière. Jamais le bourgeois ne vint tant étudier les mœurs des artistes vaguant sur leurs terres qu'après la publication de la deuxième édition des *Montparnos*, sous belle couverture en couleurs.

Pensez donc! Des Japonais en kimono s'enivrant de café-crème; un Pied-Noir couronné de plumes de balayettes; un cow-boy parlant polonais, possédaient en eux-mêmes quelque chose de fort excitant; on se défiait tout de même de ces gens qui se disaient fauves ou cubistes et qui préféraient généralement aux tenues à la housarde la vêture sportive et les chemises à grands carreaux. On se montra tout à fait rassuré. Des *Montparnos!* Des rigolos, en vérité; des bons types selon la formule, des neveux de Marcel, Shaunard et Colline, flanqués de Mimi, Musette et Phémie-Teinturière en robes du jour; ça pouvait aller.

Du nouveau, n'en fût-il plus au monde, mais sous condition expresse de n'être pas trop vivement bousculé dans ses coutumes.

Or, je l'ai dû déjà dire, Montparnasse mourrait de son triomphe. Le jour approchait que les artistes de qualité s'éloignant chaque jour un peu plus, les années leur tombant dessus comme à chacun; en outre, les heureux contrats attirant pas mal de talents dans les beaux quartiers, les premiers curieux du Montparnasse supposé des Montparnos en viendraient à se devoir, peu à peu, satisfaire de leur propre société.

On pouvait toujours boire en attendant. Parce que, c'est triste à avouer, mais c'est comme ça : la boisson l'emporterait définitivement sur les beaux-arts; et il y aurait des professionnelles moins ingénues que notre Kiki pour faire marcher la limonade; les diligentes ouvrières du nu à demi voilé ou sournoisement dévoilé, présentées selon les nombres plus ou moins

d'or d'un rythme renouvelé des pires ruses antiques laissant beaucoup de gorges sèches. O joueuses de flûtes!

On boirait aussi là où les buveurs sérieux ne sont distraits d'aucune offensive de la galanterie ou de ses apparences; là où l'on boit sec parce que l'on y est venu pour boire confortablement, entre hommes, entre bons bougres assez ouverts aux mille et une fatalités de l'existence pour savoir que la lubricité bien comprise n'est certes pas sans agrément, mais que ça conduit trop souvent à des tas d'embêtements, outre que ça ne figure pas des bonnes conditions pour apprécier l'alcool en soi. Tout cela, selon le raisonnement d'esprits forts, de types robustes venus à Montparnasse plutôt qu'à Montmartre parce qu'il faut bien aller quelque part et que, quand ce n'est pas sur la rive droite, c'est par la force sur la rive gauche, et aussi parce que, même lorsque l'on a la tête solide, on cède, sans même pécher par excès de snobisme, aux charmes, aux sortilèges de la publicité. Et Dieu sait (qu'en pût-il penser?) si Montparnasse parvenu se paya de la publicité!

« Le Select » est de ces maisons qui jamais ne se prêtèrent à trop de bruyante frivolité. Quelque chose comme un Club du Silence, ou presque; la maison des apartés; d'une bonne humeur transmise en chuchotements; la maison où les femmes elles-mêmes, jusqu'à celles qu'un autre air rendait à leur instinct, disons pétardier, s'imprégnaient de ce sérieux dont un mâle bien élevé fera parade en train des sottises les pires.

Avec la bougnate de la rue Campagne-Première, on peut causer. On peut revivre ces jours que les vins et liqueurs, à les considérer ainsi qu'elle-même, d'un lieu modeste et avec un regard franc, n'entamaient pas dangereusement les arts libéraux. Il n'en allait

que du coup de rouge ou du demi bien tiré qu'après la séance se permettent peintres, sculpteurs et graveurs, travailleurs manuels que guide la pensée. Les poètes les mieux accrochés au café fondaient pour tous les artistes à venir immédiatement derrière eux et qui seraient les lents dégustateurs de pâle café-crème, l'école de la station prolongée aux moindres frais. l'absinthe durait deux heures; elle coûtait huit sous quarante centimes; le garçon se montrait ravi de ses deux ronds de pourboire. Et puis, on restait entre pairs, à Montparnasse. Maintenant, chez la bougnate, des vétérans comptent sur leurs doigts les établissements coupables d'une méchante transformation du quartier; ceux où l'on se ruine en boissons étrangères, aux accents de musiques féroces, sans permission de se perdre délicieusement au labyrinthe des esthétiques comparées.

Il y a eu le « Jockey », doyen des boîtes... Le « Collège Inn », ..., le « Poisson d'or », ..., la « Boule blanche », ..., le « Monocle », sorte de compartiment des dames seules, ..., les « Fleurs »...

Or, ça n'est rien du tout. Il faut savoir qu'à compter ce reste, on ne dénombre que fort peu des folles créations d'entre les deux guerres.

Il y eut la « Jungle » succédant au « Jockey » en son premier immeuble; il y eut le « Singe »; il y eut les « Quatre Femmes »; il y eut « le Pélican »; il y eut le « Bec de Gaz ». Est-ce que je sais? Et avant la « Villa », il y eut la maison mère : la « Villa Chagrin », selon le nom donné par les Bayonnais à leur prison. On verra là une délicate allusion à la position fâcheuse des associés ou serviteurs de l'escroc Stawisky.

Avec des dancings et des turnes à attractions crues, des bars ont disparu, dans le « Chaos », au seuil d'un immeuble depuis voué aux plus variées réquisitions;

il y eut le « Davenport Inn », dont l'annonce sonnait bellement : « *Excellent American Food, American ownershipmanagement; Price moderate.* » Alimentation américaine, typiquement! Plats sur commande.

Dreadnought de la limonade, la « Coupole » ripostait à tous par une publicité fondée sur les pouvoirs attractifs de sa clientèle renouvelée : « Mlle Paris, Adolphe Menjou, les Black Birds, les Tours de France, Assolant et Lefèvre, se rencontrent au bar, au restaurant, au dancing de la « Coupole ».

Rencontres émouvantes! Un peintre a-t-il pris là l'idée d'une réplique à la galante *Comparaison* du XVIII[e] siècle? Il aurait pu peindre les plus jolis garçons de nos « Tour de France », confrontant leurs jambes rapides aux jambes souples des Black Birds. Adolphe Menjou, caressant sa petite moustache de Français d'Amérique, déconseillait-il à Mlle Paris de le suivre à Hollywood, quand Assolant et Lefèvre, héros de l'air, se connaissaient franchisseurs d'espace trop sérieux pour s'encombrer d'une demoiselle dans ce que, pourtant, l'on nommait encore une cage à poules?

Avant 1914, quand le poète Paul Husson fondait, ainsi que j'ai dit, le premier journal local, *Montparnasse*, qui eût cru qu'un jour violent luirait sur la gazette du quartier, sa prospère héritière insérant, sous la rubrique : *Petites nouvelles artistiques et littéraires*, des notices de ton et tour officiels et mondains? Relisons :

« L'inauguration du Pavillon Japonais à la Cité Universitaire a été un brillant succès pour le peintre Foujita qui avait exécuté un immense panneau. Le Président de la République, M. Poincaré, et d'autres personnalités félicitèrent M. Adatchi, ambassadeur du Japon, du talent de son compatriote, talent qui n'a jamais été aussi éclatant.» Même rubrique : « Mme la

comtesse de Durfort, bien connue dans les milieux artistiques et littéraires parisiens, est une grande dame très attachée aux artistes méritants. Elle le prouve une fois de plus en prenant une part active à l'exposition du peintre Cherubini. »

Il y a de quoi rêver sur ce beau texte, par un point énigmatique, quand doivent être si rares ceux qui ont pu conserver un souvenir précis de la part prise à l'exposition Cherubini par cette grande dame, tellement attachée aux artistes méritants.

Ce fut peut-être l'occasion du mot fameux d'André Derain, agacé par cette expression d'artiste méritant, et qui, haussant les épaules, grogna :

— C'est vertu d'employé, non d'artiste.

Qu'est-ce qui empêcha qu'on fasse recevoir la comtesse par deux vedettes du gala de Bobino, qui se préparait? Kiki eût été très convenable, rougissante, risquant une révérence; c'est à peine si la courte et populaire Chiffon, tout en rajustant sa jarretelle, aurait tenté d'intéresser la distinguée protectrice des milieux artistiques et littéraires à la reconquête de cet Arbre de Robinson — « mais tu sais, le vrai; pas l'autre », — que lui barbota un margoulin menaçant, en outre, de la calotter si elle se permettait jamais de revenir l'empoisonner avec cette affaire qu'il tenait pour réglée; et comment!

Le gala de Bobino! Il attira, sinon tout Paris, du moins le dessus du panier, parfois à crabes, de ce qu'on nommait le « Tout-Paris »; quelques fauteuils étant laissés à l'usage de personnalités du quartier ne se produisant pas sur scène. Voyons l'annonce de la fête :

« Jeudi 30 mai (1929), en matinée, à 15 heures, Gala de Bienfaisance organisé par *Paris-Montparnasse*, sous la présidence de M. André-François Poncet, Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, pour la

création d'une caisse de secours alimentaires aux artistes, avec la collaboration de Foujita, Gilberte Savary, la plus jeune artiste de France; Granowsky, le cow-boy de Montparnasse; XXX, un danseur nègre dont on ne peut révéler l'identité et que nous prête, accompagné d'un orchestre antillais, le Foyer Colonial; Wriu, danses japonaises dans les décors de Koyanagui; Thérèse Treize et les Montparnasse Girls : La Jungle, le célèbre cabaret avec son orchestre, ses danseurs noirs et Charlie Clark, Bob Jackson, Ralph Thomson, et la populaire Chiffon; Marie Wassilieff nous a consenti quelques danses russes; Alice Karine produira ses mannequins, et la Boîte à Musique fera entendre ses derniers disques. Enfin, Kiki a accepté de chanter ses chansons célèbres. C'est le bel artiste Sacha de Horn qui conduira ses amis de l'orchestre. Au cours du gala, proclamation de la Reine de Montparnasse. Un luxueux programme, illustré par Pascin, sera tiré à un nombre d'exemplaires limité. Enfin, l'administration de la Société des Etabissements Lutetia-Empire a gracieusement mis à la disposition des organisateurs son Music-Hall de la rue de la Gaîté : Bobino. Prix des places : Fauteuils d'orchestre et loges de face : 40 fr. Fauteuils 2e série et loges de côté : 30 fr. Balcon face : 20 fr. Côté : 15 fr. Location sans frais. »

La presse locale se manifestant désormais sur papier couché et prodiguant les clichés accordait autant de place aux virtuoses du *shaker* qu'aux peintres et aux poètes. Interviewé à son retour de New-York sur ses nouvelles expériences montparnassiennes, une belle Américaine, Flossie, citait ses cinq grands hommes du moment, les *barmen* dignes de sa soif distinguée : Bob de la « Coupole »; Jimmy du « Falstaff »; Ollé des « Wikings »; Carry du « Dôme »; Michel du « Strix », et Henri du « Collège Inn ».

Comment Montparnasse échapperait-il aux effets contingents de la triomphale Exposition Coloniale?

Américanisé, scandinavisé, Montparnasse se négrifia.

On n'eut plus besoin d'aller à Vaugirard, au bal de la rue Blomet, se soûler de sueur noire. Bientôt s'ouvrirait, à l'angle de la rue Vavin et du boulevard Raspail, le bal dit, comme par antiphrase, de la « Boule blanche ».

La Boule blanche? Nos gazetiers la perdaient suffisamment, demeurés dans leur cœur dévoués à la candide artisterie, néanmoins, consciemment ou non, corrompus par le génie de la publicité. Ils en arrivèrent, perdant pied un peu plus chaque jour, titubant dans leur littérature locale, esthétique, journalistique et limonadière, à idolâtrer les merveilles de la sociologie mise à la portée de tous dans les voluptueux tortillements de la biguine. Tant que l'on peut lire des choses comme ceci, consacré à la reconnaissance du « nouveau bal nègre du boulevard Arago » :

« C'est plutôt un club, une association, qu'un bal, à proprement parler. Une immense grange, au fond d'une cour. Le buste de Jaurès. Des emblèmes ouvriers confédérés de la région parisienne. Cette fois, point de meetings, point de discours. Une cohue indescriptible de nègres, tous élégants et de tenue correcte. Deux orchestres antillais, justement arrivés, font rage. La Martinique est bien près de Montparnasse. Tant mieux pour Montparnasse, car on ne peut que gagner au contact des théories qui animent les dirigeants du Foyer Colonial, l'association organisatrice de ces réjouissances.

« Et pendant que nos frères antillais ou autres s'amusent sans déraison et qu'un magnifique danseur nègre déclanche une ovation, nous apprenons le très

beau but poursuivi par les animateurs. Créer un foyer capable d'éduquer le Martiniquais, le créole tout neuf à Paris, ville dangereuse. Lui procurer au besoin du travail et de sains loisirs. Lui faire toucher du doigt les libertés octroyées à tout citoyen français, sans les enfreindre. M. Jean Chiappe, préfet de police, a, nous dit-on, compris l'utilité et la beauté de cette œuvre, à laquelle nous souhaitons une réussite qui ne sera que légitime. »

Pour ce qui est de toucher des doigts et des libertés à prendre, on pouvait vraiment s'en rapporter au Martiniquais tout neuf. Il aurait eu bien tort de se gêner et de n'y pas aller de ses dix doigts, les paumes bien à plat, à faire redescendre du ciel de la Fin de Siècle ce jet d'eau de feu Catulle Mendès :

O ces blanches à ces noirs,
Le jour, la nuit accouplés!

La danse à Montparnasse! Je retrouve une photo jaunie représentant seize hommes, généralement à fines moustaches, à la cravate émergeant de cols hauts et durs, en groupe autour d'une table modestement chargée, pour porter la santé d'une jeune femme au corsage de mousseline abondante, coiffée d'un large bibi au bord gauche galamment relevé.

C'est dans le décor du « Chat blanc », un bistrot de la rue d'Odessa, qui n'eut jamais la prétention de se changer en boîte de nuit. On laissait seulement les habitués s'y divertir à leur guise, le dîner pris. Aux marges de la photographie, on lit : « Souvenir de la nuit de juin 1908, où l'on danse pour la première fois le tango dans le quartier Montparnasse, au « Chat Blanc » rue d'Odessa. On reconnaît sur la photographie : Léontine Massart, de l'Odéon, une des premières vedettes du film Pathé. Le doyen de l'Université

de Buenos-Aires, Ricardo Rojas, le romancier Manuel Uzarte, le dessinateur Mario Cadiz, « Mario », Roberto Montenegro, Pelete, Saleg, Hayes Monsegur, R. Franco et le vicomte de Lascano Teguy. »

Quelque chose comme une mission sud-américaine pour l'introduction du Tango à Paris, par Montparnasse et non Montmartre; le doyen de l'Université de Buenos-Ayres en tête.

Les étudiants bien pensionnés, d'abord, les duchesses, les couturières, la banque des alentours de la Chaussée d'Antin, la haute maroquinerie des grands boulevards, les fantaisistes laissant un peu leurs « crémeries » des Champs-Elysées, ensuite, emplissant davantage chaque jour les dancings de Montparnasse, on y vit de moins en moins les artistes s'essayer aux danses compliquées quand leurs amies du cru eurent, souvent, déjà tant de peine à leur enseigner la java. Il se peut que le tango ne demande que beaucoup d'aisance à feindre la passion, mais la rumba n'a-t-elle pas de quoi éloigner, pour des tas de raisons, des gens qui commencent de se laisser respectueusement traiter de maîtres? Et, pour les jeunes, c'était trop cher, tellement plus cher qu'au premier « Jockey » fondé par le copain, le cousin d'Amérique Hilaire Hiller; plus cher qu'à la « Jungle » où parut Kiki ravie au « Jockey ».

Bientôt les dancings deviendraient des boîtes à attractions, fertiles en visions d'art les mieux propres à révolter la conscience d'artistes n'ayant jamais travaillé pour la confiserie ni pour l'adjudicataire du Calendrier des Postes et Télégraphes.

Où danseront-ils, ceux-là? A l'atelier, en de belles fêtes interdites aux béotiens; ou bien l'on louerait pour soi seul la salle d'un bal renommé pour ses musiciens. Ainsi fut-il du bal Ubu offert à ses amis de Montparnasse par la baronne Anspach, la jolie femme du peintre bruxellois. Ça fit époque, on peut le dire.

Et la chose eut pour cadre le bal nègre de la rue Blomet.

Quel Père Ubu que le doux poète François Bernouard! Hermine David en Russe, sinon en Chat botté, conduisait de séduisantes Polonaises; Touchagues à lui seul figurait toute l'armée du brave général Lazcky; Fabrès l'Argentin, l'un des meilleurs dessinateurs des scènes vécues, de nuit, du Montparnasse le mieux illuminé, se présentait en Grand-Duc; les humoristes Hervé Baille et Leroy faisaient acclamer une fillette exquise sous l'habit du jeune Bougrelas, et Guy Arnoux renouvelait un de ses grands succès de société : l'imitation de Foujita, lequel paraissait en toilette de grande dame excentrique, meneuse d'un hardi et ardent *french-cancan*, le seul qui fut jamais donné à Montparnasse mieux fait pour, en dépit de l'esprit importé des pentes de la Butte par les maîtres de la limonade chère, accueillir le franc chahut d'autrefois, sans abusive stylisation et qui, ma foi oui, et c'était sa grandeur, sinon son honneur, comportait des risques.

Les artistes, et d'entre les glorieux même, dansaient dans la rue au Quatorze Juillet, c'est-à-dire du 13 au 15 juillet, de jour comme de nuit. Que ce fut beau! Partout des orchestres en plein air, juchés en des kiosques drapés de rouge et d'or, à l'image de la petite salle du vieux « Dôme ». A porter ses premiers pas rythmés du « Strix » de la rue Huyghens aux « Wikings » de la rue Vavin, impossible de dire, dans le tourbillon artistique et populaire, local et international en diable, si l'on était plutôt parti de la « Coupole » pour aboutir à la « Cigogne ». On dansait tout au long du boulevard, jusqu'à l'ancien « Lavenue », si distingué autrefois et changé en « Dupont-tout-est-bon ».

Tous les frontons s'illuminaient et pavoisaient; en

premier ceux des meilleures maisons étrangères, y compris la Suède et la Norvège; le schnaps de Charles XII coulant au « Strix » aussi raide que le puissant alexander des « Wikings », pour célébrer la prise de la Bastille.

Au matin du jour même de la Fête Nationale, avant de se remettre à danser, combien de nos disciples des cinq parties du monde donnaient de leurs pensées à suivre le défilé du détachement de la Légion Etrangère revenant de la revue et regagnant son quartier provisoire de Lourcine?

Ils en pénétraient la marche lente au son triste des fifres, entre les brillants cafés; et ces chercheurs doutant parfois d'eux-mêmes, ces dévots pour qui les vieux et les nouveaux casse-tête de l'art ont la valeur redoutable des cas de conscience, et c'est comme ça si l'on est de bonne foi, même si l'on n'a pas du tout de talent, cherchaient — je l'ai pensé, je l'ai cru, enfin de plusieurs, et alors, pour ceux-là c'est à croire toujours — à reconnaître parmi leurs frères du Nord et de l'Est, parmi ces Légionnaires d'Afrique, strictement glabres ou anachroniquement barbus, à reconnaître, dis-je, l'artiste d'âme farouche, mal content d'un agréable talent et qui, pour commencer, et en finir donc! — venait d'en prendre pour cinq ans, parce que ce qu'il lui fallait, parce que ce que son orgueil lumineux exigeait, c'était le génie. Soutine nous fit comprendre cela.

Et puis, est-ce tout? Il y a le poker où l'on ne peut pas toujours bluffer, les femmes qui vous peuvent bluffer, les idéaux contraires, contrariés, et ces drôles d'idées qu'on peut se faire du train du monde sous des ciels qui ne sont pas les nôtres; là-bas, au pays d'origine, sous le ciel de nativité, là où tout tourne trop vite en façon de tragédie ce qu'au pire du chagrin le Français envié, né malin et qui donne au voyageur

ses leçons pour rien, s'accommode d'arranger en façon de vaudeville, bien mieux assuré que l'Anglais lui-même dont, à tout prendre, l'humour est miel noir de la Mélancolie.

Le rêve passe, et puis l'on danse.

* * *

XVII

Si les dancings envahis par la bourgeoisie retinrent, d'aventure, les artistes, ce fut par l'attraction en météore d'une beauté signalée et qu'il fallait gagner au vrai Montparnasse. Il en fut ainsi d'une jolie fille, une Italienne blonde menée chez nous par sa vulgaire vocation d'entraîneuse, mais dont la beauté balançant la stupidité semblait assurer une place éminente au plus profond des dignes ateliers.

Quel modèle! Boticelli au service de Derain. Son aisance à se mettre toute nue et n'importe où tenait de la féerie, du miracle. On la sentait nue sous les voiles légers de sa longue robe couleur d'eaux tranquilles, et voilà que vos bras la serraient toute nue, tout de bon et tout soudain. Fasciné, le poète Maurice Chevrier, qui détesta le Montparnasse triomphant mais y revint exprès pour elle, eut ce beau grand cri de l'âme :

— Mais voyez donc, c'est le jeune Apollon!

Apollon de Piombino, Apollon de Pompéi, le dieu au profil de fille et au cou puissant, si délicat. Corps de vierge, quand même, et d'adolescent; image à réveiller Péladan montrant la Diane dont le corps, les seins abaissés, devient celui d'un Apollon. Apollon et encore Eros intangible, Anges de Signorelli et de Léonard, Androgyne!

La blonde répondit au poète :

— Ah! dis, tu charries?

Elle était trop bête. L'atelier la perdit à jamais et le dancing n'en fit qu'une bouchée, ailleurs.

Bulgare qui suça le lait d'une nourrice turque, enfant chéri d'une de ces maisons balkaniques où l'hôte étranger admire des meubles français et anglais avant de goûter le charme désuet du petit salon bosniaque; citoyen américain ayant des frères roumains; allié à une puissante famille phanariote; locataire d'un spacieux atelier du boulevard de Clichy, mais se souvenant toujours de son arrivée à Paris, bien avant la guerre de 1914; ancien reclus d'une très petite chambre du 3 de la rue Joseph-Bara, sous le règne de la mère Salomon; habitué du « Dôme » ancien, celui qui ne prévoyait pas les concurrences; apte à rêver, revivre, les longues flâneries dans la petite salle décorée de rideaux rouges à franges d'or; là où se réunissaient plus volontiers qu'ailleurs les peintres de l'Europe centrale, dont celui qui oserait, plus tard, accepter le banquet dédié à son âge mûr, sous la rubrique « Cinquante ans de pédérastie »; la salle rouge, or et fumée, où nous vîmes l'Américain du Danube, si peu yankee et si loin des paysanneries du Danube, dessiner les images de petites bonnes femmes tendrement impudiques sur la soie très blanche de son chapeau melon; images dessinées de chic; un chic assuré d'expérience acquise du cabinet d'estampes au cabinet de toilette, du musée au petit bar où, toutes exhibitions mercantiles terminées, enfin, à l'aube, les fillettes que personne ne reconduit s'abandonnent en confidences soutenues d'aimables négligences d'attitude.

Par ces tours et détours, et pas moyen de faire autrement, c'est Pascin que j'évoque. Pascin, qui dessinant de la sorte, sur la doublure de son chapeau, avec la plume et l'encre apportés par le garçon, logeait au profond de ses yeux de feu noir singulièrement mobile tout l'enchantement de ce Montparnasse à légitime-

ment chérir, fût-ce, parfois, dans un brin de déraison.

Sur la fin de sa vie, aux approches de la cinquantaine, cinquante ans d'art délicat et d'hétéroplastique bien dirigée, Pascin, dont les fins cheveux commençaient de s'argenter, gardait l'allure d'autrefois, au vieux « Dôme », en sa minceur adolescente. Et il coiffait toujours le même beau melon, enfin un melon tout pareil; un melon qu'on pouvait croire acheté à Londres et qu'il trouvait tout bonnement rue de la Gaîté, mais sachant se coiffer comme un lord là où d'autres n'eussent chargé leur tête que d'une misérable cloche. Pour ses casquettes de voyage, il en faisait emplette au boulevard Barbès, chez un spécialiste encore plus fort que Grivel, l'immortel faiseur de la rue de la Joie; entre toutes les gapettes, defs et grivelles pour durs de durs, il cueillait, ayant choisi du premier regard, le seul de ces cent couvre-chefs à marlous qui lui donnerait le prestige d'un prince oriental en voyage; à confondre les milliardaires du *pullman* ou du paquebot.

Un superbe foulard de soie blanche ajoutait à la caractéristique de Pascin vêtu de noir. C'est ce dandy nonchalant devenu contribuable important du dix-huitième arrondissement qui sauverait Montparnasse. C'est lui dont le génie particulier rendrait au vieux quartier plusieurs d'entre ses éminentes vertus de jadis, et cela sans s'élever aucunement contre les façons nouvelles, Pascin ne haïssant nullement la profusion des lumières, le modernisme des bars, les boissons hautes en degrés et le service plus soigné que celui des bistrots de la défunte bohème traditionnelle.

Il aimait aussi les bas de soie, et c'est en souriant qu'il se laissait taper pour un achat de rouge à lèvres ou de bleu à paupières, aussi aisément qu'il tirait à soi les soucoupes de pauvres types pas même connus de lui mais reconnus pour mariner dans des embarras.

L'homme au melon chic et au foulard blanc arrivait

du 36 du boulevard de Clichy; la maison de l'ancienne « Lune Rousse », suivi d'une troupe embaumée et fleurie : cinq ou six modèles, parfois davantage, et qui ne quittaient guère que pour le suivre à Montparnasse l'atelier de Montmartre où elles vaquaient librement à de menus travaux, quand elles ne cultivaient pas leur flemme, soudain rappelées au devoir, à la muette, d'un impérieux mouvement de l'auriculaire soutenu d'un clin d'œil éloquent, si passait par l'esprit du jeune maître le thème de vastes compositions inspirées des pages les plus brûlantes de la Bible ou de la mythologie, parfois allégoriques autant que ce *Triomphe de l'Instruction Publique* qui laisserait sans voix le ministre inaugurant, chez Bernheim jeune, une exposition Pascin.

Deux noires, pas trop sombres, comptaient toujours au cortège : Julie, la grasse Martiniquaise, et sa fille, plus claire, qui deviendrait la Belle Dal-Al. D'atelier en bar, Pascin cueillait son monde, peintres et poètes qui le devraient suivre jusqu'à une heure avancée de la soirée, autant dire jusqu'à la fermeture du dernier établissement, de la « Coupole » au « Jockey », des « Quatre Femmes » du boulevard Raspail au « Dingo » de la rue Delambre. Et pas moyen de n'être pas totalement l'invité. Outre que c'était toujours et partout comme « payé par M. Pascin », d'avance, ou mis en compte par le barman à qui l'artiste prodigue savait donner des ordres, les plus libéraux devaient reculer un peu devant ce que représentait une « tournée générale » d'un poids pareil.

— Vous gagnez beaucoup d'argent, dit un jour un mufle, il s'en trouvait là de hasard, au grand artiste grand seigneur.

Pascin répondit, en s'envoyant dans l'œil la fumée de son éternelle cigarette, logée de biais :

— Il faut bien pour le beefsteack et le champagne.

C'est Pascin qui me confiait :

— J'avais rêvé de fonder une société des princes... mais le quorum ne serait jamais atteint.

Un soir, je reçus un petit bleu de Pascin qui détestait l'usage du téléphone : « Venez à Montmartre ce 14 juillet, voir le feu d'artifice et les négresses. »

Beau programme : feux de joie sur le sommet de la Butte, soleils et chandelles romaines éclairant les trémoussements de la Vénus Noire, sans rien dire d'un abondant buffet.

On y fut.

Au plus beau de la fête retentirent dans l'escalier les accents d'une marche entraînante soufflée dans des cuivres. Ça fit rire avant d'émouvoir. Ça fit rire parce que la concierge du 36 du boulevard de Clichy recommandait toujours à son considérable locataire, maître d'une vaste volière féminine et accueillant beaucoup de messieurs doués de voix puissantes, de « faire le moins de bruit possible pour ne pas déranger Mlle de Sivry », locataire moins importante mais fort considérée, bonne chanteuse de romances, et la propre fille du défunt compositeur Charles de Sivry, le beau-frère de Verlaine.

On fut ému tout de bon quand les éclats du cuivre se rapprochèrent, la porte de l'atelier s'ouvrant devant Marcel Sauvage battant la mesure pour quatre musiciens.

Marcel Sauvage, le bon poète de *Libre Echange*, n'avait pas débauché l'orchestre d'un petit bal de la rue. Engagés tout exprès, ses musiciens arrivaient avec lui de Montparnasse, soufflant et s'essouflant. L'idée de Marcel Sauvage? Honorer notre hôte merveilleux et, autant que permis, par cette gentillesse, rendre d'un coup à Pascin tant et tant de ses fastueuses gracieusetés.

Pascin en eut des larmes aux yeux. Tout de suite,

le corps musical de notre bon Sauvage se trouva baptisé : *La Fanfare de Montparnasse.*

Les gagistes de Sauvage devaient s'évanouir dans la nuit, grisés à ravir, seuls ou l'un subjuguant une quarteronne des galéjades sonores de son piston canaille; l'autre abusant quelque blonde des puissances de son bugle. Mais la *Fanfare de Montparnasse* survivrait.

Il y aurait toujours, désormais, parmi nous, un accordéon de suffisante bonne volonté, un bigophone de rechange, Pascin faisant ample provision de ces instruments dérisoires lorsqu'il traînait sa bande à la Foire du Trône ou à la Fête de Montmartre; on userait aussi de cette sorte de guimbarde inventée par l'abbé Varin, et pour cela nommée varinette, laquelle a le pouvoir merveilleux de permettre qu'on imite à volonté soit le cor de chasse, si triste au fond des bois, soit le violoncelle bouleversant d'humanité.

A Montparnasse, dans l'atelier de Peer Krogh, la nouvelle *Fanfare de Montparnasse* m'a donné une fête de choix, après la répétition générale de ma pièce, en collaboration avec René Saunier, au Théâtre des Arts : *Deux hommes, une femme.* A part qu'il faut noter qu'en cette éclatante soirée, pour ceux qui ne composaient pas de ces ménages unis comme on en voit plus que ne pense le vulgaire dans le monde des artistes, les proportions du titre de ma pièce se trouvaient renversées.

On en vint à lancer les *Editions de la Fanfare de Montparnasse,* assurées par l'éditeur Henri Jonquières. A ces éditions parurent, notamment : *Trois petites filles dans la rue,* d'André Warnod, illustré par Pascin, et mes *Noces exemplaires de Mie Saucée,* fantaisies peut-être encore lyriques, sur des planches de Pierre Charbonnier; une merveille de composition; le chef-d'œuvre de Jonquières, et certainement l'un des chefs-d'œuvre de l'édition moderne en France.

Il est un lieu de Montparnasse dont je suis bien assuré de vous parler le premier. Aucun mémorialiste ne l'a décrit, ni seulement nommé. Des hommes à crayon et à pinceau le sauraient peindre; ils en reconstitueraient l'aspect enchanteur, celui que nous lui donnâmes sous la présidence de Pascin; mais est-ce que ne me voici pas le dernier, le survivant des hommes à plume participant aux innocentes bacchanales de l'Hôtel de la Paix?

Oh! n'attendez rien d'excessif. Il n'en va que de banquets improvisés, dans l'arrière-salle à manger d'un garni du boulevard Raspail où nous accueillaient des patrons jeunes, ravis de notre clientèle. On ne mangeait là, ni mieux, ni plus mal qu'ailleurs, dans les prix moyens; mais le vin, peut-être incontrôlable, ne se contingentait pas encore, et le marc de Bourgogne demeurait à la portée de beaucoup de bourses.

Je nommerai l'un des héros de ces fêtes : Georges Eiseinmann; un courtier en grains, ami des artistes et que notre compagnie fit poète, à sa manière; un costaud, borgne de guerre, médaillé militaire de Verdun, musicien d'infanterie qui riait de bon cœur à entendre conter comment il bouta l'ennemi hors de Douaumont, à grands coups de clarinette sur la gueule, ce qui eût été tout à fait dans la manière de ce géant, meneur redoutable d'une formidable Mercédès, lui, ce furieux pour rire, si tendre époux de notre camarade Germaine dont Suzanne Valadon forma le talent.

A la gloire de Pascin et de la Fanfare de Montparnasse, et en sa villa d'Auteuil (André Gide étant son voisin confondu), Georges, qui connut depuis des fortunes diverses au Maroc, enchanta la société d'un feu d'artifice aussi brillant que celui dont Corneille nous donne, en vers, la description, dans son *Menteur*. Pourtant, je ne mens pas plus qu'Epiménide en rapportant que, ce feu d'artifice, Georges le fit valoir sans rien

monter des grosses pièces, les serrant toutes en ses mains puissantes, pour se tirer de l'affaire, et par bienveillance céleste, sans doute, les tifs ravagés du feu et borgne bien mieux qu'au soir mémorable de 1917.

Réduite à un service de taxi, la Mercédès de Georges emmenait tout le monde de Pascin à Charenton ou à Chelles, devant les îles de la Marne, au pays de Watteau. Les pêcheurs à la ligne s'accoutumèrent très vite au spectacle des nymphes de Montparnasse et Montmartre confondus s'ébattant librement sur la rive.

Montmartrois incapable d'oublier Montparnasse, il n'était pas rare de voir Pascin remplacer, bien, la batterie de quelque jazz local. Pascin se voulut un port d'attache sur la rive gauche. Il le trouva pas trop loin de notre centre, à Montrouge, en la villa des Camélias, où l'on vit plus de dames que de camélias.

On doit regretter que personne n'ait fixé, d'un trait vif et sincère, l'aspect du second atelier pascinien, aux Camélias.

Des artistes discutaient sérieusement de ces problèmes de la peinture dont on a proclamé qu'il est bon de se les poser tous chaque fois que l'on commence une toile. Et pour la finir, donc! Des femmes, toutes belles, cousaient sagement. Avec une adresse n'appartenant qu'à lui, le maître de la maison découpait pour les dames des coiffures de dentelle dans de grandes feuilles de papier blanc. Un modèle pensionnaire intermittent de la succursale s'éveillait enfin, reposé des fatigues d'une nuit d'aimable orage, passée ailleurs; elle accourait donner gentiment le bonjour à tout le monde, en liquette voltigeante, sur la pointe de ses pieds roses.

A la fenêtre, Chas Laborde et quelque poète considéraient avec beaucoup d'un intérêt profond la jolie jambe émergeant du peignoir léger de cette brune qui,

dans la cour, se faisait blondir par un coiffeur orfèvre de l'avenue d'Orléans.

L'accordéon de notre fanfare accompagnait en sourdine, cependant que Serge, peintre, laqueur, ou laquiste, journaliste, dessinateur, prestidigitateur et ventriloque, amusait l'ensemble de la société en dialoguant caustiquement avec son poing fermé rapidement charbonné, au fusain, de deux yeux malins et d'une esquisse de nez et de bouche.

Serge se distinguait dans les fêtes par Pascin données, aux Camélias, rien que pour les gosses d'artistes accrus de quelques enfants surnaturels, progéniture d'une ou de deux petites amies.

C'était la grande séance de l'entrée en cage du dompteur dominant le terrible lion Brutus, « le même, bonimentait Serge, qui a dévoré le dompteur « Picabia ». Exploit unique si l'amateur réussissait d'imposer l'illusion magnifique en brandissant une chaise de paille sur laquelle il déchirait dix journaux en imitant le claquement du fouet, cependant qu'il rugissait, pour Brutus imaginé, dans un verre de lampe. Comment faisait-il, rien qu'avec deux mains?

Pour ces fêtes enfantines, Pascin introduisit le premier à Montparnasse Guilli-Guilli, le célèbre prestidigitateur tunisien, en sa belle robe orientale, sous son tarbouch bien raide. Guilli-Guilli plaisait beaucoup à Pascin, grand seigneur si fort marqué de turquerie.

Et puis — passons vite. Pascin est mort. Il s'est pendu. On ne le sait que trop.

Il s'est pendu à Montmartre. On l'a enseveli à Montparnasse. Le soir des funérailles, dans les boîtes, le jazz dont, si peu avant, il tint la batterie, continuait de jouer l'air qui portait les paroles optimistes :

T'en fais pas,
Viens à Montparnasse!...

C'est comme ça, la vie. Avec la mort au bout. Tôt ou tard. Pascin voulut la sienne. Pourquoi?

Un Caveau caucasien n'a pas manqué à Montparnasse. Toutefois, il vécut peu. Par manque de moyens ou par excès de conscience du fondateur. Pour qu'un caveau réussisse, il faut que ce ne soit pas un vrai caveau. La consommation du champagne alterné de whisky avec celle du chichkebaq crépitant de graisse exige un minimum d'aération. Ce qui manquait totalement au caveau de la rue Delambre, à une portée de sarbacane du Commissariat de police. Une vraie cave. Une des caves de l'immeuble; une cave, hélas! semblable à celles où les locataires mettaient sagement leur vin en bouteilles. On tendit seulement les murs suintants de tapis réputés orientaux; de ceux dont les Sidis chargent leurs maigres épaules. En outre, le client risquait fort de se casser proprement la figure en descendant l'escalier tortu conduisant à la cave à musique. Le caveau caucasien de Montparnasse disparut en moins de deux, sans même laisser un nom.

En revanche, Montparnasse eut sa boîte cosaque : les Djighites, qui ont résisté à tout, jonglant avec les événements aussi adroitement qu'avec leurs poignards.

Les Djighites s'installèrent au boulevard Edgar-Quinet, dans une ignorance résolue du génie de l'auteur de la *Mort de la Conscience humaine*, entre un brocanteur sordide et ce bouillon populaire où, naguère, ou jadis, les peintres allemands, qui n'y entendaient mie, prétendaient qu'on servait la meilleure viande rouge. Les Djighites s'appuyaient sur les succès de leurs frères caracolant sur la piste du Grand Palais.

Le service du restaurant ne fut jamais équestre; il n'est pas impossible qu'on y ait servi du cheval présenté en façon de mouton, à la pointe de brochettes effilées. Mais n'est-ce pas tout un livre qu'il faudrait consacrer à Montparnasse à table?

Ça irait des tables boiteuses de Rosalie, la bonne cantinière italienne de la rue Campagne-Première qui riait si haut quand, avec des cris aigus, les belles Américaines contentes de dîner avec des garçons de Paris habiles à disserter d'art et d'amour, garaient leurs mollets, richement parés, des rats grouillant dans la boutique, jusqu'aux restaurants à enseignes malouines qui champignonnèrent autour de l'église; du bistrot du père Bretelle, rue Vavin, aux tables damassées de la « Coupole » où l'Homme en rose d'Albert Besnard servait le plat de son pays aux peintres arrivés et aux amateurs parvenus; ça irait du vieux « Nègre de Toulouse » à la jeune auberge basque, et à la « Palette »; du tréteau branlant sur lequel Modigliani et Jeanne Hébuterne la douce se sustentaient, si mal, de boîtes de sardines à l'huile, recours qui ne leur serait même plus permis aujourd'hui, jusqu'à cette espèce d'étroit couloir à cuisine où passèrent tant et tant de dignes montparnassiens et de vulgaires montparnos, et dont je vous parlerai aussi, mais pour finir, ce qui n'est pas trop loin.

Et Cécile! Qui pense avec moi à cette gracieuse aubergiste de nos belles années?

L'ancien du quartier ne reverra pas l'enseigne du restaurant « Sainte Cécile » sans qu'à ses yeux surgisse la jolie fille fondatrice de l'établissement dont les nouveaux maîtres transposèrent hagiographiquement la pancarte.

Cécile! Où êtes-vous? D'où nous veniez-vous que l'on vit paraître tout soudain entre la caisse et la cuisine où mijotait la spécialité de la maison : les soles; d'où l'écriteau primitif d'une si précieuse allitération : *Cécile, ses soles.*

Quand la belle Cléo de Mérode continuant de nier qu'elle posa l'ensemble, radieusement, pour ce Falguière qui gagnerait sur les frontières de Montpar-

nasse et de Vaugirard une rue (anciennement des Fourneaux) et une station de métro, vieillissait dans la dignité sur la Côte d'Azur, Cécile fut la dernière de nos camarades à proposer la grâce d'une jolie tête encadrée de bandeaux plats.

Sur les vingt ans de Cléo de Mérode, ça se disait « coiffure à la ventre affamé ». Oui, parce que ventre affamé n'a pas d'oreilles. On soupçonne fort Willy, l'homme au tube à bords plats autant que les bandeaux, d'avoir passé par là; Willy qui prêta ces bandeaux à son héroïne lorsqu'il eut l'idée de son meilleur bouquin : *Maîtresse d'esthètes,* dont on soutenait qu'il fut écrit par Jean de Tinan.

Ventre affamé! Pas mal pour une petite patronne de restaurant. *Cécile, ses soles!*

Cécile, bien que souriante, avenante, semblait s'embêter démesurément en sa boutique. Peut-être que la gentille n'aimait pas les soles en détestant les calembours, par ailleurs insensible aux charmes de l'allitération. Elle vendit. Fit-elle pas mieux que de se plaindre?

Jusqu'à la seconde grande guerre, Montparnasse s'épanouit en force, en opulence, en jouissance cossue.

On ne trouve plus d'ateliers à louer, ou bien c'est des studios meublés n'ayant pas trop la mine d'être spécialement destinés à l'exercice exclusif des beaux-arts. Ceux qui logèrent là lurent beaucoup moins : *Parlons peinture* et *Traité du Paysage,* d'André Lhote; *L'Esprit des Formes,* d'Elie Faure; la collection complète des *Cahiers d'Art,* etc., qu'ils ne cherchèrent une certaine forme d'inspiration dans les œuvres complètes de Guy de Maupassant, Paul Bourget, René Mairezoy et le Paul Morand de l'*Europe galante,* pêle-mêle. Des artistes acharnés, des étrangers assoiffés de notre air, parvinrent, à coups de devises, à reconquérir un bout d'étage, refaisant un

honnête atelier de la frivole garçonnière. Le peintre chinois qui brossa mon portrait pour le Salon d'Automne ne se logea pas autrement.

On trouve encore des Américains au bar de la « Coupole ». Mais qu'est devenu Sandy Cander; sculpteur de talent, élégant tailleur de bois, qui provoquait des rassemblements sympathiques en exécutant, à quelque terrasse, d'aériennes statuettes en fil de fer?

Est-ce que le Bulgare à crinière léonine, outre un anneau dans le nez, ne s'est pas fait raccourcir la tignasse? Mauvais signe. Les peintres sans gloire, mais trop fiers pour descendre à la Foire aux Croûtes, sur le trottoir, ont leur Salon de la Horde, dans des baraquements rappelant ceux des anciens Indépendants, sur le boulevard Raspail, la statue de Balzac dominant l'entrée. Des bohèmes rêvant de confort et qui se font inaugurer par un vrai ministre.

L'artiste fidèle à Montparnasse et qui veut peindre des fleurs choisira son bouquet à la petite voiture de la marchande installée au coin du boulevard et de la rue Delambre; ce sera après avoir admiré, le nez collé contre la glace, les fleurs rares, bien trop chères pour lui, qu'expose somptueusement le fleuriste Baumann dont la réclame est l'étalage en vitrine des milliers de lettres de commandes venues de tous les points de l'univers, à provoquer aussi l'arrêt plein d'envie du benoît philatéliste. Autrefois, la mère Salomon en eût pu faire autant en tapissant sa loge des belles lettres de Jour de l'An, reçues de ses anciens locataires, âmes étrangères demeurées attachées, cœurs fidèles.

* * *

XVIII

Pour oublier que Montparnasse change à vue d'œil, faudra-t-il se vouer aux illusions des alcools scandinaves? Peintres, sculpteurs et docteurs ès lettres d'Oslo ou d'Upsala, enfermés en leurs tavernes nationales, du « Strix » aux « Wikings » et au « Nordland », montrent des figures nouvelles abondantes en façons anciennes, du bon temps du Versailles réservant une « table des Scandinaves »; du temps du géant Diriks qui chérissait tout de la France, sauf ses employés des Postes; du temps de son rival Krogh; du temps de Waller, le statuaire suédois, si distrait qu'un soir il se trompa d'issue et sortit de chez soi par la fenêtre, ce dont il ne mourut point. Et il y avait là l'un de ceux qu'eût appelés en premier Pascin fondant sa société des princes, le gentilhomme abandonné que fut notre cher Nils von Dardell venu de Stockholm où la Cour le voulait retenir, pour être peintre de l'Ecole de Paris; Dardell qui, le dos au bar, riant de ce qu'en notre folle jeunesse nous définissions « le rire inimitable du serpent boa », n'a jamais pu finir de raconter l'histoire du mille-pattes; Dardell au talent précieux et à l'esprit capricieux; Dardell qui, pour se libérer d'un beau-père arrivé du haut Nord dans les flots de sa barbe de neige, parvint à troubler des beaux-arts cet ancien chambellan qu'enfin il mit en apprentissage chez un potier; Dardell qui attira à Montparnasse le

maître des Ballets suédois, anima ces ballets d'un esprit selon nos vœux, présentant à qui le méritait le danseur Jean Borlin, lequel logeait dans une poche de son joli veston une frétillante couleuvre émergeant d'un foulard de soie.

Reclus aux « Wikings », les Scandinaves de la plus haute qualité n'ignoraient rien, sans qu'on connaisse jamais leurs moyens d'information, du flux et du reflux de l'art et des lettres modernes. Il en résulta le Prix des Wikings, dont personne n'a jamais fait fi et qui allait tour à tour aux beaux-arts et aux belles-lettres. J'ai sous les yeux ce texte : « Rappelons que le Prix des Wikings pour la peinture, prix de 10.000 francs fondé par M. Trygve Noer pour le rapprochement artistique de la France et des pays scandinaves, sera décerné le 17 mai, jour de la fête nationale norvégienne. Ce prix sera attribué à une œuvre exaltant la lumière ou la vie maritime et exprimant dans la plus large acception du mot une inspiration nordique.

« Les artistes voulant concourir devront faire acte de candidature avant le 15 avril par lettre adressée à Mme la Secrétaire perpétuelle, 14, rue Stanislas.

« Seront admis à concourir les artistes professionnels de nationalité française et les artistes scandinaves résidant en France et n'ayant pas plus de quarante ans. Le jury est présidé par M. Charles Despiau et compte des noms sympathiques : Kisling, Peer Krohg, Raoul Dufy, etc. M. Noer doit être remercié chaleureusement; son initiative est une des plus louables que nous sachions. »

— Moi, grand Wiking; vous, petit Wiking, disait un géant des fjords à Friesz, natif de Honfleur, en levant haut son alexander.

Mme la Secrétaire perpétuelle dirigeait une académie scandinave, ouverte aussi aux Français et qui,

par amitié pour nous, par dévotion à l'art de chez nous, portait le joli nom d'Académie Watteau. Dans les ateliers de la rue Stanislas furent donnés de plaisants bals d'artistes où, cette fois, les plus glorieux n'eurent aucun scrupule d'aller sautiller parmi les jeunes.

Man Ray, en son atelier de la rue Campagne-Première, mais pas au numéro 9, tout en haut de la rue, dans un immeuble riche et de curieuse céramique, l'un des plus laids de Paris et qui, pour cela, obtint le Prix de façade, lançait en l'air des blocs de cristal qu'il réussissait de photographier au vol. C'est à peu près tout ce que le Surréalisme, qui tenait plus volontiers ses assises dans les passages des boulevards et aux abord du Moulin-Rouge, aurait donné à Montparnasse si ne s'y était fortement imposé ce poète vrai, pas seulement celui des écritures automatiques et autres expériences de lyrisme somnambulique, poète de *Corps et biens*, le gentil Robert Desnos qui épouserait la belle Youki séparée de Foujita; Desnos qui mourrait en martyr des camps de concentration.

Montparnasse! On y vit, on en est, on s'y attarde avec la vie, et c'est pour s'apercevoir un jour que bien des choses sont défuntes puisque le temps est venu de raconter des histoires de Montparnasse demandées par ceux qui ne l'ont pas connu.

On ferme les yeux afin de beaucoup revoir du passé. On les rouvre pour regarder autour de soi et tenter de retrouver ce qui n'est point immanquablement perdu.

Voici les peintres Savin et Céria qui se rendent à la « Coupole ». Ils y pourront rejoindre Metzinger. En voilà un qui en saurait raconter des histoires, à commencer de bien avant le cubisme! Savin et Céria aussi en ont plein leur sac; Céria surtout, l'aîné, qui,

jeune, jouait si tendrement de la guitare, le soir, chez M. Arcari, le bistrot de la rue Monge où fusionnaient des artistes de Montparnasse et des poètes du Quartier Latin. Céria et Savin doivent regretter les fins de journée qu'ils quittaient l'atelier pour la partie de boules, la pétanque renouvelée du « midi l'été », cette trouvaille montparnassienne, sur les toits de la « Coupole ». Charles Despiau comptait les points, quand il n'y allait pas lui-même de son coup de boule cloutée.

Ce fut à peu près le seul sport pratiqué à Montparnasse qui n'eut jamais la moindre salle de boxe, même au temps que Dunoyer de Segonzac et Luc-Albert Moreau, encore obscurs élèves de l'Académie de la Palette, rue du Val-de-Grâce, montraient un goût si vif pour le cercle enchanté. Aucune course cycliste n'égaya le quartier de son bariolage. Je ne revois pas un seul atelier où eussent traîné dans un coin des poids et des haltères; cependant, les costauds ne manquaient pas, de Derain à Braque et de Vlaminck à Léger. Les artistes américains ne m'ont pas paru mieux que leurs hôtes ambitieux de la moindre performance. C'est d'autant plus curieux que Montparnasse possède un gymnase célèbre : le Gymnase Huyghens. Mais c'est un gymnase officiel dont, par voie de conséquence, l'on ne fait rien, ou alors, c'est que la gent montparnassienne, d'essence indépendante, s'en défie autant que de l'Institut et du Salon des Artistes Français. Livré surtout, prêté, à de vastes manifestations syndicalistes, électorales, et autres gaîtés du même genre, rien d'impossible à ce que le Gymnase Huyghens n'ait pas été une seule fois prétexte à d'authentiques séances de gymnastique. Un fois l'an, toutefois, il relève de la chronique sportive lorsqu'il s'ouvre au championnat militaire d'épée, cérémonie de tradition aussi émouvante que

celle, ailleurs, du carrousel des écuyers du Cadre Noir de Saumur.

Pour trois jours, dont un dimanche, le quartier retrouve un peu de cette allure militaire qui lui fut si abondante en des heures si lointaines. Les prévôts en képi fantaisie, leurs colichemardes sous le bras, enveloppées aussi précieusement que des filets à papillons, viennent s'offrir un verre, qu'ils trouvent « chérot », au « Dôme » ou à la « Coupole », biglant dur du côté de ces épouses de commerçants qu'ils s'obstinent candidement à prendre pour des « poules », cependant que les poules réelles, car il en est venu que nous ignorâmes, n'ont que dédain de leur trop maigre solde.

Il m'arrive encore de franchir le seuil du 9 de la rue Campagne-Première. C'est à des artistes jeunes que je viens rendre visite. Je les quitte plein de confiance dans l'avenir, le leur. Avec l'un d'eux, je suis entré sans façon, comme autrefois, dans la petite boutique de *Bois et Charbons, Vins et Liqueurs,* si gaillardement peinturlurée de compositions carmagnolesques, d'un bon terrorisme campagnard. Outre que devant le comptoir, un zinc sauvé de l'impie chasse aux zincs des années funestes, le sculpteur Diligent, mon vieux camarade d'un Montmartre fondu dans des nuées et d'un Montparnasse impollué, a tiré pour moi un cordial sourire du fond de sa barbe devenue grise, la patronne dont les yeux d'anthracite contemplèrent tout ce que nous pûmes trouver d'heureux à voir, celle que, dans le quartier, et par pure sympathie, l'on ne nomme jamais autrement que la bougnate, m'a tout de suite demandé des nouvelles de Léon-Paul Fargue.

Non loin, une servante gracieuse dressait le couvert chez Rosalie. Il n'y a plus de vraie Rosalie. Il n'est plus que la bougnate d'authentique, de vraie

époque dans la rue Campagne-Première. On a repeint à neuf la canfouine de Rosalie. On a chassé les rats. Toutefois, on s'efforce de maintenir un brin de tradition. On sert les plats dans de plaisantes assiettes commandées tout exprès à un artiste anonyme, auteur de cet heureux rébus : une rose et le mot *lie : Rose à Lie.*

Ce qui n'a pas changé du tout, c'est le couloir à cuisine dont je vous ai parlé, il n'y a pas longtemps, à propos de Montparnasse à table; le tout petit bistrot du boulevard, inaccessible, sourd, aux plus alléchantes propositions de la limonade en mal d'espace vital. Il a résisté. On n'y fait pas de bruit. On y mange avec autant de sérieux que de modestie. On est là pour se nourrir, autant que possible, sans plus. On file, le repas pris, sans s'attarder à aucune discussion d'esthétique ou de politique. A midi, des artistes qu'on ne voit plus guère devant les guéridons des grands cafés, sinon, parfois encore, à ceux de la terrasse du « Dôme », prennent place à côté d'ouvriers, comme autrefois. Au repas du soir, on n'a pas encore vu reparaître ce type de client pas gêné du tout d'être là en habit de soirée entre les chandails et les velours à côtes, expédiant sa soupe aux poireaux et son ragoût, avant de courir à la générale d'un ballet noir ou nordique, ou dire de ses vers dans le beau monde.

Je touche aux derniers grains d'un long chapelet. Si je fais un tour de guet d'un point à l'autre du vieux quartier transformé, je retrouve partout ce témoin des grands jours, le cher Manuel Ortiz de Zarate, peintre dont la place est grande mais qui laissera aux marchands fameux le remords, le dépit, de n'avoir pas bien pesé son talent.

Il faut m'abandonner tout seul à cette mélancolie d'évoquer mon ami Ortiz de Zarate campé mou

devant un *glass* insignifiant, à quelqu'une des plus anciennes terrasses, en ce « Select » qui s'ouvrit naguère aux buveurs las du tapage qu'on menait en face ou à côté; le « Select » où retrouver aujourd'hui, anxieux de ce silence, des artistes qu'hier on eût connus meneurs endiablés du beau train de nos premiers cafés; à moins que revoir en songe Ortiz à la terrasse plus neuve de la « Guérite », boulevard Raspail.

Qu'elle reste là, cette ombre de cacique, seule avec ses pensées, ses souvenirs, les nôtres, ses paupières lourdes tombant, pour bien cerner l'image, sur les visions des ateliers d'autrefois, de cet « Atelier Modigliani », rue de la Grande-Chaumière, avant tout; la pauvre turne où, pas riche, il sut apparaître en façon de Père Noël, mettant tout ce qu'il pouvait de ce qu'il fallait pour la cheminée et pour la table, contre les souliers percés de Jeanne et de cet Amedeo inapte à l'état de millionnaire!

Ortiz de Zarate, qui n'a pas bougé de place, regarde fuir en regardant venir. Oui, d'où nous arrivent-ils ces jeunes artistes avalant les nouvelles soupes aux poireaux et des ragoûts à la mode d'à présent chez le petit traiteur qui refusa les offres alléchantes de rachat de ses puissants voisins? Quelquefois d'assez loin. Les Français sont dans la débine que l'on sait; les pratiques cornues du change international rendent bien incertaine aux étrangers demeurés ou revenus la réception du mandat toujours espéré. Il faut des coups de veine pour que, le talent reconnu, on puisse comme Dominguez, abstracteur sentimental de quintessence mécanique, s'offrir le luxe d'un atelier sur le boulevard, près de la gare. L'Andalou Pedro Florès à la tignasse crépitante, peintre de fées apprivoiseur de *picadores*, de lampes à pétrole en tutu et qui font des pointes, de coqs au naturel,

fabuleux aussi, chantant sur tous ses murs, envie son camarade Grau Sala, l'illustrateur à la catalane de *Bel Ami* (les Espagnols recomposent, en tête de liste, notre colonie internationale), logé, de fortune, rue de Chevreuse. Florès n'a trouvé son gîte qu'aux frontières de la Glacière.

Tandis que j'use encore deux ou trois bouts de doigts à taper ces dernières lignes, sous une lampe moins affolante que celles de Florès, on inaugure à grand bruit un nouveau bar, rue de la Grande-Chaumière; à faire fuir les ombres illustres du coin. Une fois de plus, on dérobe un peu d'espace vital aux artistes. Pour le Salon d'Automne, qui va s'ouvrir, tant de voitures à bras chargées d'œuvres dont on attend les lendemains merveilleux, dégringoleront de plus haut que Montparnasse.

Il y eut, avant la dernière guerre, une tentative de conquête des alentours montparnassiens par les moins pourvus de la famille artistique. Un certain esprit populiste aidant, et quand il demeurait permis d'emménager comme à son gré, on vit quelque peu prospérer des ateliers au delà du centre. Ce fut dans le quartier Croulebarbe. Mais l'Ecole dite de la « Croul' » a vécu. A présent, des jeunes occupés de tourments analogues réussissent de rendre leurs couleurs aux lieux qu'illustrèrent Henri Rousseau dit le Douanier et Paul Gauguin, le taciturne enragé, de la rue Perrel à la rue Vercingétorix.

Rue Perceval, Volti, élève de Jean Boucher converti à la taille directe, tape bellement dans la pierre, comme s'il n'avait jamais été Prix de Rome. D'autres marteaux lui répondent. La chanson d'un modèle ou d'une petite amie s'élève d'un autre atelier.

La bistrocratie de Plaisance a compris. Elle a eu vent de ce que furent les façons ambitieuses des limo-

nadiers du grand quartier voisin. Déjà, des comptoirs vulgaires se parent d'ornements dont le maître de la « Coupole » d'avant trop de fortune *swing* eût approuvé les intentions, dont l'esprit ravirait notre amie de la rue Campagne-Première, la bougnate au grand cœur, résistante aussi fière que le bouilleur de soupes dont j'ai célébré l'éminente vertu.

Plaisance fait bel et bon accueil à ce monde nouveau semblant naître pour l'illumination de ses murs hier sans joie. On s'adapte, si bien que, d'un pur élan, de fraîches créatures ne dédaignent point d'ajouter aux agréments d'une tournée générale celui de leur grâce immédiatement contrôlable. L'une d'elles, d'entre les plus gentilles, est à ce point du cru qu'on l'entend se vanter de n'être jamais descendue à Montparnasse. Endoctriné par les propos esthétiques qui d'abord l'éclaboussaient et que maintenant il sait distiller, un costaud de chauffeur, important livreur du marché noir, commence de se monter une petite collection de toiles et d'estampes, dans les prix doux.

La bachelette pas encore descendue à Montparnasse ne tardera guère à se connaître des occasions d'excursion, d'exploration, au bras vigoureux d'un rénovateur de Plaisance résolu dans l'effort, confiant dans ses lendemains, en dépit des pièges du hasard. Montparnasse renaissant en sa banlieue!

De l'autre côté de l'eau, la Butte rivale qui porte le Sacré-Cœur sur son dos n'a pas plus de boulevard que Plaisance. Ça ne l'a pas empêchée de compter les beaux jours et les soirs mémorables. Ceux qui firent sa gloire première, loin devant la venue de ceux dont nous fûmes avant de lâcher tout pour Montparnasse, daignaient, de temps en temps, dégringoler en cortèges de leurs hauts lieux; du « Zut » où gouverna Frédé avant de refonder en poésie ce « Lapin

agile » alors nommé « Cabaret des Assassins », du Moulin de la Galette aussi, pour éblouir de quelque Vachalcale, défi apothéosiaque à la Vache enragée, le boulevard extérieur, le territoire des marloupins sur quoi commençait de s'ouvrir les premiers établissements à rigolade omnibus.

A des fins autres, nouvelles, plus dignes de l'art transcendant de notre âge, les jeunes de Plaisance opéreront, tôt ou tard, d'impérieuses descentes en ce Montparnasse qu'ils ne peuvent pas plus renier qu'il ne leur doit tout entier d'échapper.

Voyez donc!

D'une catégorie A en déconfiture, s'il faut, par un effet de la justice non écrite, que la limonade ne gagne pas à tous les coups, sous le clocher paroissial, le photographe de tous les envois aux Salons indépendants, depuis plus de trente ans, ne vient-il pas de faire un Foyer montparnassien?

Ça porte au songe. Ce foyer, en somme, c'est quelque chose comme le Consulat d'un Montparnasse idéal, immortel, par force transporté, avec ses consul, vice-consul, chancelier et ressortissants contents tout de même de replanter le drapeau du vieux pays, de lui rendre ses battements et claquements pareils à ceux d'un cœur orageux et tendre, dans l'air de ce qui fut sa capitale. Je ne doute point de m'être, par cette image à plis et replis, et suffisamment sentimentale, parfaitement fait comprendre.

C'est en ce Foyer montparnassien que des jeunes en espérance de gloire ont filialement reçu des maîtres, anciens jeunes des meilleurs jours, retour d'Amérique, joyeux de revoir la patrie de l'esprit et du cœur, le beau pays des sales embêtements et des grandes illusions pas toujours crevées, attendris à l'évocation de l'atelier d'autrefois, rue Joseph-Bara, rue de la Grande-Chaumière, rue Campagne-Première; l'ate-

lier des débuts sous la porte duquel des concierges souvent à l'image de la mère Salomon glissaient, pêle-mêle, des lettres d'amour, des exploits d'huissier et la première invitation au Salon des Tuileries.

Et ce soir mes amis vieux et jeunes iront dîner au Kosmos où l'on peut parler du passé en souriant, quand même, aux gens et aux choses de l'avenir.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 24 MARS 1950
PAR FIRMIN-DIDOT ET Cie
MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
(EURE)

Dépôt légal 2e trimestre 1950.
N° d'édition : 51
7289

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

MAR 1 1954
AUG 7 1957
APR 12 1958
REC'D LD-URL
JUN 24 1970
JUN 13 1970
REC'D LD-URL
JUN 18 1973
REC'D LD-URL
SEP 18 1979
REC'D LD-URL
JAN 5 1984
AUG 27 1985
SEP 11 1985
REC'D LD-URL
DEC 21 1988
DATE SENT
SEP 30 1993
DUE 3 WEEKS FROM
DATE RECEIVED

Form L9-100m-9,'52(A3105)444

3 1158 01054 3071